U d'/of OTTAWA
39003002484201

CE

COLLECTION MICHEL LÉVY
— 1 franc le volume —
1 franc 25 centimes à l'étranger

CHARLES HUGO

# LA CHAISE DE PAILLE

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS

1859

COLLECTION MICHEL LÉVY

# LA CHAISE DE PAILLE

DU MÊME AUTEUR

Format gr. in-18

LA BOHÊME DORÉE

UN VOLUME

—

LE COCHON DE SAINT ANTOINE

DEUXIÈME ÉDITION. — UN VOLUME

Paris. — Typ. Cosson et Comp., rue du Four-Saint-Germain, 43.

LA

# CHAISE DE PAILLE

— CRAPOUILLET —

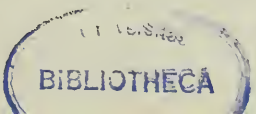
PAR

CHARLES HUGO

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS.

1859

Droits de reproduction et de traduction réservés.



PQ
2277
.H8C4
1859

# A MON PÈRE

C'est toi, mon cher père, qui as le premier entendu ce livre avec l'indulgence du père et de l'ami. Il te doit le conseil bienveillant qui soutient et encourage. Il te doit en outre la grande moitié du nom qui le signe. Il te doit enfin le seul honneur qui lui reviendra jamais, celui de pouvoir se dater de ton exil. Acceptes-en donc la dédicace, de la part de l'auteur et du fils, comme un triple gage d'admiration, de respect et de reconnaissance.

C. H.

Guernesey, Hauteville-House, janvier 1859.

LA

# CHAISE DE PAILLE

## I

Paul Gérin n'était pas ce qu'on entend d'ordinaire par ce mot : un joli garçon.

Il avait vingt-deux ans accomplis le 4 juillet 18...

Il avait la taille moyenne, l'œil brun et vif, de fines moustaches sous un nez légèrement aquilin et sur une bouche fort rose incrustée de ses trente-deux dents, les cheveux noirs et longs, l'allure un peu déhanchée, mais souple et gracieuse. C'était un très-beau jeune homme, et qui aurait pu passer pour un joli garçon s'il eût été un peu mieux coiffé, un peu mieux vêtu, un peu mieux chaussé et un peu plus ganté.

Il avait, quelque part en Bretagne, une honnête famille de provinciaux qui lui envoyait tous les ans quinze

cents francs, avec lesquels il payait son garni et sa gargotte dans les alentours mélancoliques de l'Odéon.

Sa profession était d'être étudiant en droit et romantique.

Quelqu'un qui serait entré dans sa chambre à une heure quelconque du jour aurait eu beaucoup de peine à y respirer d'abord, et ensuite à y découvrir la silhouette du jeune homme. Cette chambre était perpétuellement habitée par un épais nuage de fumée de tabac, au fond duquel on finissait par apercevoir une longue pipe, au bout de laquelle commençait à poindre M. Paul Gérin.

Une des opinions politiques et littéraires les plus considérables de Paul, c'était d'aimer la pipe.

Il aimait la pipe, d'abord pour la pipe en elle-même, et puis en haine de la prise. Il avait observé que tout le mouvement des idées, depuis un siècle, pouvait au besoin se résumer dans ces deux choses : la tabatière et la pipe. Avant 89, disait-il dans ses moments d'éloquence, on prisait; depuis 89, on fume. Les petits-maîtres de l'ancien régime avaient leur tabatière, les sans-culotte leur pipe. Le royaliste prise, le démocrate fume; le romantique fume, le classique prise. Vous représentez-vous Louis XVIII la pipe, ou même le cigare, à la bouche? non; tandis qu'il vous apparaît volontiers prenant une prise. La prise est parfumée et habite la tabatière d'écaille, d'argent, d'or ou d'émail; elle a pour séjour une véritable bonbonnière ciselée comme un bijou et dont le couvercle enchâsse dans les pierres précieuses quelque ravissante peinture de Petitot; elle est

de bon ton et de bon goût, silencieuse, grave, élégante, noble; elle s'époussète délicatement sur le jabot de dentelle; elle s'offre dans les salons; le duc la présente à la marquise qui la présente à la présidente. Elle est le trait d'union des nez imposants. Tandis que la pipe, ah! parlez-moi de la pipe! La tabatière est vieille, la pipe est jeune; la tabatière est pédante et oisive, la pipe est laborieuse et bonne fille; la tabatière est riche, la pipe est pauvre; la tabatière est d'or, la pipe est de terre; la tabatière parle peu, bâille beaucoup et ne prononce que des arrêts, la pipe bavarde, rit, jure, court les rues dans la bouche mutine du gamin de Paris, et court le monde sous la moustache du caporal français. Ce qu'on appelle dans les journaux le cratère des révolutions n'est peut-être tout simplement qu'une pipe formidablement culottée.

Nous étonnerons donc peu le lecteur en lui apprenant que, dans ce beau jour de juillet où Paul avait atteint ses vingt-deux ans, il n'avait encore fait qu'une chose depuis le matin, — fumer sa pipe.

La fumée de la pipe est, comme toutes les fumées, un nuage assez mystérieux. Elle contient, sans qu'on sache pourquoi, ou la bonne ou la mauvaise humeur, ou l'idée riante ou l'idée triste, ou l'ombre ou le rayon. Il faut croire que, dans le moment où nous prenons la liberté de présenter notre étudiant au lecteur, c'était l'idée triste qui sortait par bouffées de sa pipe; car il paraissait méditer profondément, la tête appuyée sur son coude et son coude appuyé sur sa table de travail.

Il méditait donc. Car Paul avait encore ceci de particulier qu'il réfléchissait réellement quand il avait l'air de réfléchir.

Il se disait qu'il venait d'avoir vingt-deux ans, qu'il était étudiant de troisième année, et qu'il n'était pas plus avancé que le jour où il avait pris sa première inscription; que sa famille était pauvre; que les quinze cents francs qu'elle lui envoyait tous les ans étaient le résultat d'une vie de privations et d'économies que ses parents s'imposaient pour lui; qu'il était abominable de dépenser consciencieusement ce qui lui restait de cet argent, une fois ses frais de table et de logement payés, non en livres de droit, mais en billets de parterre; non à l'école, mais au théâtre; qu'il devait au plus vite se mettre courageusement à la besogne, couper les feuillets rébarbatifs des *Institutes de Justinien* et passer son premier examen, et qu'il était scandaleux qu'à son âge, après trois ans d'école de droit, il n'eût encore pensé, en fait de boules blanches, qu'à celles du billard du café Voltaire.

Quand il se fut fait toutes ces sages réflexions, Paul remplit son encrier vide, déterra dans son tiroir une main de papier blanc, tailla sa plume desséchée qui ouvrait le bec sur sa table comme un poisson hors de l'eau, bourra sa pipe éteinte, et se mit à commencer le cinquième acte d'un drame en cinq actes et en vers, dont les quatre premiers lui avaient coûté, à lui, trois ans de travail, et à son honnête bourgeois de père, à raison de quinze cents francs par année, la somme de quatre mille cinq cents francs. Or Paul, qui était aussi loyal

que naïf, comptait restituer cette somme à son père sur ses droits d'auteur, et en même temps, le lendemain de la première représentation de son drame, lui annoncer solennellement qu'il quittait le barreau pour entrer dans le romantisme et qu'il *se faisait truand*. C'était son mot.

Que le lecteur se rassure, nous n'allons pas lui exposer le sujet du drame de Paul Gérin. Tout ce que nous voulons lui en dire, c'est que le cinquième acte débutait par une scène d'amour et qu'il vint un moment où notre poëte, faisant parler son héros à son héroïne, lui mettait dans la bouche cet hémistiche qui commençait un vers :

« Le ciel qui te fit brune..... »

—Brune? s'avisa de penser l'étudiant, en s'interrompant brusquement, pourquoi pas blonde?

Si l'hémistiche eût été le second du vers au lieu d'en être le premier, l'exigence de la rime aurait pu résoudre la question; mais Paul n'eut pas cette ressource. Un autre aurait passé outre, se disant qu'il importait peu qu'une jolie fille aimée fût brune ou blonde, pourvu qu'elle fût aimée; mais l'étudiant n'était pas de ces tempéraments expéditifs. La chose lui parut valoir la peine d'être longtemps méditée; et, remettant sa pipe au râtelier, il prit sa canne et son chapeau, et sortit, fort préoccupé de savoir si son héroïne serait brune ou blonde.

---

## II

La préoccupation de Paul Gérin n'était pas, selon nous, aussi puérile qu'elle en avait l'air. Pour pouvoir peindre la vie sur la scène ou dans une œuvre quelconque d'imagination, il faut tout d'abord avoir vécu. On ne donne aux personnages qu'on crée de réalité qu'à condition de leur verser dans les veines son propre sang. On ne peut faire parler l'amour que si on l'a soi-même entendu ; on ne peut idéaliser que les figures qu'on a vues. Il faut que la femme pose aussi bien devant le poëte que devant le peintre, et toute belle création est un portrait qui ressemble. Votre héros n'aimera bien que si vous avez aimé. Votre héroïne ne sera bien en scène que si elle y entre par une des secrètes coulisses de votre vie.

A cela on pourra objecter ce mot d'un spirituel direc-

teur de théâtre : « Il est si facile de ne pas faire une pièce en cinq actes ! » Soit; mais il faut croire que cela n'avait pas été facile à Paul Gérin, puisqu'il en faisait une.

Or, Paul n'avait jamais eu de maîtresse. Grande originalité, nous en convenons, chez un jeune homme aussi étudiant, aussi romantique et aussi fumeur. Il avait souvent et volontiers suivi ses amis à la salle d'armes, où il passait même pour fort bon tireur, et au théâtre, et au café, mais pas *ailleurs*. C'était un garçon enthousiaste et timide. Il éprouvait auprès des femmes un véritable sentiment de malaise, précisément peut-être parce qu'il se sentait pour elles un irrésistible penchant. Ce charmant mystère enveloppé d'une robe et d'un châle lui inspirait autant de curiosité que de crainte. Il avait eu vingt fois l'occasion de sortir de son ignorance, il ne l'avait jamais ni osé ni voulu. Il vivait dans un milieu de jeunes gens qui tous avaient une maîtresse, sinon deux. Ceux qui en avaient une l'intimidaient; ceux qui en avaient deux l'épouvantaient. La plus facile grisette habillée de mousseline lui faisait l'effet tragique d'une statue vêtue de marbre, et il ne connaissait rien dans le monde de plus inaccessible et de plus imprenable que les falbalas d'une robe.

Il y avait peut-être dans cette manière d'être de Paul Gérin autre chose que de l'ingénuité; c'était, à son insu, sans doute encore plus par une secrète ambition du cœur que par timidité qu'il était ainsi. Lorsqu'il s'endormait honnêtement sur son lit de jeune homme, il lui

arrivait parfois d'entrevoir au milieu de ses songes la forme blanche et ailée de la vierge idéale. Son imagination ardente lui faisait désirer toutes les femmes, mais ne lui permettait d'en ambitionner qu'une, et celle-là supérieure à toutes les autres. A celle-là il gardait sa vie, son âme, son culte, et, disons le mot, sa chasteté. En attendant qu'il pût lui faire l'offrande de ses désirs, il lui en faisait le sacrifice.

Mais cette beauté idéale était encore inconnue à Paul. Il était donc tout simple qu'il fût embarrassé pour la dépeindre dans son drame, et qu'il ne sût pas au juste si le ciel l'avait faite blonde ou l'avait faite brune.

Tandis que, plongé dans sa perplexité, il errait le long des trottoirs, au hasard, comme tous les poëtes et comme tous les amoureux, il lui vint à l'idée d'utiliser sa promenade et de demander aux visages féminins qui se croiseraient devant lui la solution de son grand problème. Il se mit donc à regarder consciencieusement toutes les femmes qui passaient. Au bout d'une heure de flânerie, la seule réflexion qu'il eût faite, c'est qu'il n'y avait rien de plus rare qu'une jolie femme, que les beaux types de l'antiquité se perdaient, et que Dieu, qui dans les premiers âges du monde avait prodigué les Aspasies, les Phrynés, les Cléopâtres, les Laïs, les Glycères et les Saphos, en était décidément devenu avare, et faisait là-haut, dans les étoiles, des économies de beaux yeux.

Comme cette réflexion, d'ailleurs peu neuve, venait de se révéler dans l'esprit du jeune homme par cette poéti-

que hyperbole, il aperçut, au détour d'une rue, marchant à quelques pas devant lui, un couple féminin, dans lequel il n'eut pas de peine à reconnaître, au premier coup d'œil, une jeune fille accompagnée de sa femme de chambre. Ce qui le frappa tout d'abord dans la jeune fille, ce fut l'extrême petitesse de son pied, que sa robe, légèrement relevée, découvrait un peu au-dessus de la cheville. Rien ne manquait à ce pied, ni le bas de soie, ni la fine bottine. Car il ne suffit pas qu'un pied soit petit, il faut encore qu'il le prouve, et la preuve du joli pied est dans le soulier.

Il y a dans un gracieux bas de jambe où miroite un tissu de soie bien tiré un charme et une séduction inexprimables. Pourquoi ? l'auteur pourrait jouer à l'innocent et dire qu'il l'ignore, si sa conscience ne s'y opposait, s'il ne lui était arrivé plus d'une fois ce qui arrivait à Paul Gérin, et si, à force de méditations profondes, il n'était parvenu à pénétrer ce mystère. Quand un homme suit une fine jambe de femme, cette jambe fait marcher à la fois la femme et l'imagination de l'homme, et ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'elle conduit toujours l'homme plus loin que la femme. Une robe relevée discrètement et à point juste a pour charmer exactement le même secret que le masque qui s'écarte, que le livre qui s'entrouvre et que la nuit qui se lève.

Paul, tout en suivant la jeune fille, ne voulut pas d'abord se presser de la rejoindre et de la dépasser pour voir son visage. Il était de ces gourmets patients qui, sachant combien les plaisirs sont peu fréquents en ce

monde, s'ingénient à les faire durer longtemps. Rien ne lui était plus facile que de hâter le pas, et, quand il aurait suffisamment distancé le couple, de se retourner et de regarder; mais, comme il voyait ces deux femmes à pied et par conséquent dans l'impossibilité d'échapper à son inspection, il crut pouvoir se livrer à l'aise au plaisir de contempler cette jeune fille dans sa démarche, dans sa toilette, dans sa manière de poser un pied devant l'autre, d'éviter les passants et les voitures, de franchir les ruisseaux, etc. Il voulut, en un mot, l'étudier avant de la voir. Pour observer une femme, on est, en effet, beaucoup mieux derrière elle que devant elle. Quand on la précède, on a la brutale satisfaction de la dévisager tout d'un coup; la suivre, c'est se donner la délicate jouissance de la deviner.

Est-elle coquette? Vous le verrez à sa façon de marcher lentement ou vite. Si elle marche lentement, elle est coquette; vite, elle ne l'est pas. Paul eut le plaisir de constater que la jeune fille qu'il suivait marchait vite. Est-elle intelligente? Vous pourrez le savoir, si le hasard fait qu'elle passe devant des affiches de théâtres et qu'elle s'y arrête. C'est ce qui arriva à la jeune fille que suivait Paul. Elle désigna du doigt à sa femme de chambre une affiche dont l'étudiant remarqua la couleur et qui se trouva ne pas être celle du Théâtre-Français, où Racine s'épanouissait ce jour-là sous le pseudonyme d'*Esther*; détail significatif qui alla au cœur de l'étudiant romantique. A-t-elle du goût? Vous en jugerez à l'étoffe qu'elle regardera dans un magasin, au bracelet qui attirera son attention derrière la vitrine du bi-

joutier. Paul aima l'étoffe et approuva le bracelet que considéra en passant la jeune fille. Enfin, est-elle brune ou blonde? Vous le déciderez sur la couleur de sa robe ou de son chapeau. Or, c'était là, si le lecteur veut bien se le rappeler, la grosse question qui tenait pour le moment en suspens l'esprit et l'hémistiche de Paul, et il se trouva que la jeune fille avait une garniture de rubans bleus à son chapeau de paille d'Italie et une robe de barége à fleurs bleues. Ce qui amena Paul à décider qu'elle était blonde.

Qu'elle fût jolie, l'étudiant n'en avait pas douté une minute. A l'exquise distinction de sa tournure, à la finesse de sa taille dont son mantelet de taffetas noir caressait les contours de ses plis gracieux, il l'avait proclamée ravissante. Et puis cette bottine! cette bottine de conte de fée! Une telle bottine n'avait pu se tromper au point de venir chausser un laideron. Elle avait dû aller toute seule et tout droit chez Cendrillon.

Nous devons dire, à l'honneur de l'étudiant, que ce furent là les seules réflexions que lui suggéra l'examen de la jeune personne qui marchait devant lui, et qu'il ne permit pas à son intelligence d'adresser d'indiscrètes questions à la broderie qui ourlait l'aurore de ce jupon blanc.

Quand, avec cette même autorité de judiciaire qui lui avait fait décider d'avance que son inconnue était jeune fille et était charmante, il eut de plus soupçonné qu'elle était blonde, il résolut de s'en assurer. Alors seulement il hâta le pas.

Mais, dans sa préoccupation uniquement concentrée sur la jeune fille, il n'avait pas remarqué qu'il était depuis une heure l'objet des regards furtifs et inquiets de la femme de chambre. Aussi, quand il se résolut à presser le pas, celle-ci, qui apparemment s'en aperçut, dit-elle un mot tout bas à sa compagne, qui baissa son voile sans se retourner. Paul ne vit pas ce mouvement et continua de marcher.

Au moment où il allait atteindre le couple, tout en feignant de regarder de l'autre côté de la rue, un coupé de remise, qui passait lentement sur la chaussée attendant le signe d'un piéton, s'arrêta sur un geste de la femme de chambre, qui en ouvrit rapidement la portière et y monta avec la jeune fille. L'étudiant eut beau arpenter le trottoir plus précipitamment, il n'arriva que pour voir le coupé faire un demi-tour et partir au grand trot, interrompant brusquement ses observations avant le dénoûment et son hémistiche avant la césure.

---

## III

Le pauvre promeneur désappointé reprit mélancoliquement le chemin du quartier Latin. Tout en marchant, il voulut continuer son vers et passer outre sur la difficulté qui l'avait arrêté. Impossible. Il eut beau se creuser la tête, évoquer les rimes, appeler la muse, la muse ne vint pas. En même temps, un instinct secret l'avertit que la jeune fille qu'il venait de suivre était l'original du portrait qu'il voulait faire, et que naturellement, tant qu'il n'aurait pas vu l'original, il ne pourrait pas faire le portrait. Bon gré mal gré, l'image de cette gracieuse personne, dont il n'avait vu que le dos et les talons, lui trottait toujours dans la cervelle, et son infortuné vers inachevé marchait derrière elle, cherchant à la rejoindre, cherchant à la voir, cherchant à la peindre et n'y parvenant pas.

L'heure du dîner sonna, Paul ne mangea pas; l'heure du sommeil vint, Paul ne dormit pas.

Notre étudiant, à qui il n'était jamais arrivé de n'avoir pas faim à six heures et sommeil à minuit, fut fort assombri de cette conclusion grave à son innocente flânerie de la journée, d'autant plus qu'il n'eut pas de peine à démêler la cause de son manque d'appétit et de sommeil. Cette cause, il l'avait rencontrée dans la rue en robe et en chapeau bleus, il avait fait la faute de la suivre, de l'admirer, de la contempler, au risque de compromettre son appétit et son sommeil. Paul était fort étonné qu'il fallût si peu de chose pour cela. S'il eût été moins jeune et plus expérimenté, il ne se fût pas étonné et il eût su qu'il suffit à une cause d'avoir de petits pieds pour produire de grands résultats. Et puis, à quoi tient le sommeil d'un jeune homme? à un vers qu'il cherche, à une femme qu'il suit. C'est assez de l'un sans l'autre; qu'est-ce donc quand les deux se trouvent mêlés et combinés ensemble de telle façon que c'est le vers qui suit la femme?

Pourtant, tout en ne dormant pas, Paul, qui était d'un tempérament tenace et breton, et qui attachait une fort grande importance à finir son drame, fit de nouveaux efforts pour reprendre le fil de ses idées et mener à fin la tirade que son héros adressait à son héroïne. Vains efforts. Il lui fut impossible de fixer sa pensée, et, quand il cherchait à se représenter le visage de la femme imaginaire que ses vers voulaient peindre, la silhouette vive et enchanteresse de son inconnue de l'après-midi traversait sa rêverie, puis disparaissait tout à coup, rapide,

voilée, insaisissable, invisible. Si bien que l'étudiant en vint à se dire que, comme il ne finirait pas son drame tant qu'il ne finirait pas sa tirade, et comme il ne finirait pas sa tirade tant qu'il ne reverrait pas son inconnue, il fallait qu'il la revît.

Cette résolution prise, nous devons ajouter, dussions-nous donner mauvaise opinion de l'optimisme peu réfléchi de Paul Gérin, qu'il lui vint la conviction profonde qu'il la reverrait.

Où pouvait-il la retrouver? Il passa successivement en revue tous les lieux publics où l'on peut avoir chance de rencontrer une jeune fille bien élevée, et qui, à en juger par sa mise, devait être au moins dans l'aisance. Il reconnut que ces rendez-vous se bornaient à trois : l'église, le théâtre, la promenade. En être venu à cette conclusion, quand on est dans un inconnu aussi absolu que celui où se trouvait Paul, c'était déjà quelque chose, mais c'était encore bien peu. L'église, mais quelle église? le théâtre, mais quel théâtre? la promenade, mais quelle promenade?

Le lendemain, le jeune homme sauta de bonne heure à bas de son lit. Un soleil brillant traversait joyeusement ses rideaux. Bien que l'étudiant fût assez pâle et assez triste de sa mauvaise nuit, ce gai rayon lui fit plaisir. Dans cette âme impressionnable, tout avait reflet et écho. Ce fil d'or, que le soleil lui jetait dans sa chambre, lui fit l'effet de la baguette de la fée Espérance.

Il s'habilla plus lentement et plus soigneusement que de coutume. Il avait le projet de sortir, et, à tout hasard,

depuis qu'il avait dans l'esprit la silhouette de sa jolie inconnue, il ne voulait plus se montrer dans les rues que bien mis. Il alla donc chercher dans le fond d'une armoire l'unique paire de bottes vernies qu'il eût jamais commandée à son bottier et dont le peu d'usage qu'il en avait fait avait conservé l'éclat primitif, il choisit sa plus fine chemise, décrocha sa redingote à col de velours, son pantalon le moins cosaque, sa cravate la moins barbare et son gilet le moins romantique, revêtit le tout, peigna ses cheveux, cira sa moustache, mit vingt francs dans sa poche, et sortit.

Son premier soin, dès qu'il fut dans la rue, fut d'entrer chez un parfumeur et d'y acheter une paire de gants.

La physionomie du jeune homme était naturellement si expressive, ses manières avaient quelque chose de si avenant et de si facile, et ce qu'il portait prenait si vite sur lui le pli familier de l'aisance et de l'habitude, qu'ainsi vêtu, et bien qu'on fût un dimanche, il n'eut pas l'air endimanché.

Il passa devant un bureau de tabac, et lui, l'apôtre de la pipe, il acheta des cigares. C'était de mieux en mieux. La paire de gants n'avait été qu'une faiblesse, le cigare était une concession.

Paul avait son plan de promenade dans la tête. Son intention, comme c'était dimanche et qu'il allait être dix heures du matin, c'est-à-dire l'heure de la grand'messe, était de commencer sa recherche par l'exploration d'une certaine église qu'il soupçonnait devoir être celle de la jeune fille. Mais comment en était-il venu à cette induc-

tion? C'est ici qu'éclatait la logique de l'étudiant. Il se souvenait parfaitement des diverses rues que le couple avait parcourues la veille, et il s'était dit qu'une jeune personne bien élevée ne fait en général avec sa femme de chambre, et le matin, que des courses qui ne l'éloignent pas trop de chez elle; que, par conséquent, le quartier où il avait rencontré les deux femmes devait être celui qu'elles habitaient, et la paroisse de ce quartier celle qu'elles fréquentaient; que, conséquemment encore, en se rendant à l'église de la Madeleine, qui lui parut être la principale du groupe des rues qu'avait suivies sa blonde présumée, il avait quelque chance de tomber juste.

Une heure donc environ après sa sortie de chez lui, l'étudiant entrait à la Madeleine.

Nous devons dire qu'à une vive curiosité, qui allait même par moments jusqu'à l'anxiété, se mêlait dans l'esprit de Paul Gérin une certaine répugnance à entrer dans ce temple froid, énorme, dont l'horrible architecture révoltait ses goûts d'artiste. Il avait voué à la Madeleine la haine qu'il avait contre tous les « portiques » qui riment avec « magnifiques » dans l'admiration des bourgeois. Pour lui, la Madeleine, c'était la paroisse de la Tragédie. C'était seulement en entendant le sermon dans cette église-là qu'on devait « craindre Dieu et n'avoir pas d'autre crainte. » Il aurait parié que le curé de la Madeleine s'appelait Joad.

Nous sommes convaincu que Paul aurait donné quelque chose pour que l'église où il devait retrouver son

idéal fût une église selon ses idées, — comme Notre-Dame.

L'étudiant n'en surmonta pas moins son horreur pour les temples où « les monstres s'élèvent » et, comme c'était le contraire d'un monstre qu'il espérait y trouver, il entra dans l'église.

Elle était pleine de monde. Une foule immense, dans laquelle il y avait beaucoup plus de femmes que d'hommes, assistait à l'office. Tous les visages étaient naturellement tournés vers l'autel et tous les dos vers la porte. Ce que l'étudiant vit donc tout d'abord en entrant, ce fut une multitude de mantelets et de chapeaux de femmes inclinés vers le pavé de l'église. Mais, si le lecteur n'a pas oublié que Paul Gérin n'avait encore vu de son inconnue que sa taille et sa toilette, il comprendra qu'il n'y avait rien dans ce spectacle qui dût le décourager. C'était précisément le plus ravissant et le plus gracieux de tous les dos qu'il venait chercher.

Son examen fut long. Il parcourut de l'œil, une à une, toutes les épaules des femmes assises devant lui. Il interrogea la ligne de chaque attitude, l'attache du cou de celle-ci, le pli du châle de celle-là, la jupe de cette autre ; il vit beaucoup d'attitudes charmantes, bien des cous blancs, bien des tailles fines, bien des mantelets élégants, enfin bien des robes et bien des chapeaux bleus; mais il ne trouva, sur aucune des femmes qu'il passa en revue, ni la forme ni l'azur de la robe et du chapeau de celle qu'il cherchait. On pensera qu'il fallait que Paul fût bien sûr de son affaire ; oui, quelque chose lui disait, en

effet, que, quand même toutes les femmes réunies dans l'église auraient eu, comme son idéale vision de la veille, des chapeaux et des robes bleu de ciel, nulle n'aurait pu lui faire prendre le change ; le bleu de ciel porté par elle lui avait paru avoir je ne sais quoi de réel et de particulièrement lumineux. Il aurait bien pu se tromper de bleu, mais non de ciel.

Il recommença à plusieurs reprises son inspection, mais sans reconnaître davantage celle dont il avait l'image svelte et vivante dans l'esprit et déjà même, peut-être, dans le cœur, à en juger du moins par les réflexions aussi passionnées que poétiques auxquelles il se laissait aller et dont ce récit n'est que l'écho.

Il allait se résigner à quitter l'église, lorsqu'il avisa dans les chapelles latérales d'autres groupes de fidèles. Il les parcourut inutilement l'un après l'autre. Une dernière restait, c'était une chapelle de la Vierge. Il allait y entrer assez découragé et uniquement pour l'acquit de sa conscience, quand tout à coup il s'arrêta sur le seuil, comme si la joie l'eût brusquement cloué sur le pavé de l'église. Dans cette chapelle, assise, le front baissé sur son livre d'heures, il venait d'apercevoir celle qu'il cherchait.

Un instant d'hésitation et d'erreur n'était même pas possible. Elle avait exactement la même toilette que la veille. Elle était, comme la veille, avec sa femme de chambre, dont Paul avait parfaitement vu le visage. Il reconnut toutes les fleurs de sa robe, tous les miroitements et tous les plis de son mantelet ; il la reconnut

avec sa taille aux ondulations chastes et harmonieuses, avec son pied incomparablement mignon, et même avec ce dernier trait de ressemblance qu'elle lui tournait encore le dos, — ce qui parut à Paul une complaisance et en même temps une malice du hasard, qui ne pouvait la lui faire reconnaître qu'en la lui cachant.

Mais cette fois l'étudiant se promit bien que le hasard ne lui déroberait pas longtemps la jeune fille ; cette fois il la tenait, dans une église, seule, assise, enfermée ; elle ne pouvait pas lui échapper ; la chapelle était petite et solitaire ; il n'avait pas à craindre de la voir disparaître tout à coup dans la foule. Il se posta donc derrière un pilier, de manière à n'être pas aperçu de la perspicace soubrette, et là il attendit impatiemment la fin de la messe, qui ne pouvait tarder à s'achever.

Dix minutes après, en effet, il se fit un grand mouvement dans toute l'assistance, le prêtre quitta l'autel, et Paul, sans abandonner son pilier, avança discrètement la tête du côté de la chapelle.

La jeune fille n'était plus là.

Paul, stupéfait et presque furieux, courut à la chapelle, et vit alors seulement une porte qui communiquait, de ce côté de l'église, avec le dehors. Pousser cette porte, sortir, reconnaître à cent pas devant lui la jeune fille et sa femme de chambre, les suivre, les voir, au moment de les atteindre, monter et disparaître dans une magnifique berline avec laquais poudrés et chasseurs chamarrés, faire signe à un fiacre qui stationnait sur la place, y sauter et dire au cocher, en lui désignant l'équi-

page : Suivez cette voiture ! — tout cela fut pour l'étudiant l'affaire de moins d'une minute, dont sa poitrine oppressée marqua chaque seconde d'un énorme battement de cœur.

---

## IV

L'étudiant n'eut pas le temps de se livrer aux suppositions à perte de vue que venait de lui suggérer la vue de cette berline millionnaire qui plaçait brusquement son inconnue non plus dans la sphère modeste de l'aisance, mais dans les hautes régions de la fortune. Il n'était encore qu'au commencement de la surprise, quand l'équipage, après avoir traversé la place de la Madeleine, suivi un moment le boulevard, et tourné dans la rue Caumartin, s'arrêta devant la grille d'un bel hôtel, dans la petite rue Trudon. La grille s'ouvrit, la voiture entra dans la cour, et Paul, qui avait fait prudemment arrêter son fiacre à quelque distance, n'eut pas même le bonheur de voir la jeune fille sauter lestement sur le marchepied que venait d'abattre un laquais sorti des antichambres, monter un perron couvert d'une élégante marquise, et

disparaître derrière une grande porte vitrée ouverte à deux battants sur un vaste escalier de pierre à balustrade conduisant du péristyle aux étages supérieurs.

— Est-ce là qu'elle demeure, ou n'est-elle qu'en visite? se demanda l'étudiant en descendant de son fiacre après avoir ordonné au cocher de retourner l'attendre au coin de la rue Caumartin.

Il alla à la grille, et vit dans la cour la berline, non pas stationnant et attendant, mais déjà à moitié dételée. Déjà même un des chevaux était à l'écurie dont la porte donnait sur la cour, et l'autre ne tarda pas à l'y suivre. Puis Paul, tout en se promenant de l'air le plus distrait qu'il put trouver dans la contemplation de la fumée d'un nouveau cigare, assista à toute la toilette de la berline, dont il vit brosser les coussins de velours bleu, épousseter le siége, que ses épaisses franges faisaient ressembler à une énorme épaulette de général, et enfin frotter avec le plus grand soin les panneaux, presque entièrement envahis par un des plus riches blasons qui aient jamais exercé le pinceau de la carrosserie héraldique.

Il n'y avait pas à en douter : c'était bien là que demeurait la jeune fille. Le hasard lui avait fait découvrir son adresse; mais cette découverte, au lieu de lui être agréable, l'attrista profondément.

— Hélas! pensa-t-il, c'est bien là qu'elle demeure; cet hôtel c'est le sien; cette berline princière, qui a pour essieu de l'or en barre, qui doit coûter, dans le moindre de ses palefreniers, plus d'argent que je n'en dépense en un an, et qui va me coûter à moi mon dîner pour

avoir osé la suivre cinq minutes en fiacre, c'est la sienne; ces armoiries à éblouir les yeux de la queue d'un paon, ce sont les siennes. Que peut-il jamais y avoir de commun entre cette jeune fille et moi; entre ce palais et mon garni; entre cette berline et mes bottes? Cette jeune fille doit être monstrueusement riche et avoir des relations intimes avec le Grand-Livre; moi, mon misérable gousset en est encore à ignorer le pli d'un billet de mille. Je n'ai pas le sou, je ne suis pas noble, je suis inconnu, je ne suis rien. Bah! retournons chez moi. Oublions-la, et vive la ligne! Suis-je stupide, aussi, de m'être mis à la suivre et de m'être acharné à vouloir la voir, sous le prétexte, absurde d'abord, et spécieux ensuite, de peindre, dans mes vers, un joli visage d'après nature! N'aurais-je pas mieux fait de versifier tout bêtement la figure de cire de mon perruquier? Mais, après tout, quel mal y a-t-il? J'ai suivi cette jeune fille, mais je ne l'ai vue que de dos; donc, je ne l'aime pas. Est-ce que cela s'est jamais trouvé sous la calotte du ciel qu'on achète une étoffe sur l'envers, et qu'on aime une femme sur son chignon? Qui me dit que je ne me suis pas trompé, et qu'elle n'est pas laide? Si elle était laide! Pardieu! j'en aurai le cœur net, et, puisque j'en ai déjà tant fait, puisque je sais où elle demeure et que me voilà devant sa porte, ce serait bien le diable si elle ne sortait pas de la journée par ce magnifique temps, et si, d'ici à ce soir, je ne m'étais pas assuré que cette petite aristocrate est un laideron!

L'étudiant, tout en s'adressant à lui-même ce long mo-

nologue, n'avait pas cessé d'arpenter la rue. Il y avait environ une demi-heure qu'il y faisait cette conciencieuse faction. La jeune fille n'avait pas reparu.

Le peu d'étendue de la rue Trudon, qui est, comme on sait, une des plus désertes de Paris, forçant naturellement Paul Gérin à des allées et venues très-resserrées, il ne tarda pas à être remarqué des passants et des portiers, dont il rasait périodiquement toutes les deux minutes la vitre inquisitoriale. Paul s'aperçut qu'il faisait événement. Or, rien n'est désagréable à quelqu'un qui guette comme d'être guetté; l'étudiant chercha donc de l'œil un café ou un cabinet de lecture où il pût aller abriter son embuscade. La rue ne contenait que peu de maisons; pas même une boutique. Il se résigna donc à continuer de passer sous le feu des regards des divers portiers de la rue, et, pour se donner une contenance, tout en surveillant du coin de l'œil la grille qui l'intéressait, il se mit à regarder les écriteaux pendus au-dessus des portes cochères, de l'air d'un homme qui cherche un logement. Tout en se livrant à cette inspection machinale, il lut sur un écriteau, pendu précisément à la porte de la maison qui faisait face à l'hôtel de son inconnue, cette phrase : *Mansarde à louer.*

Ces trois mots frappèrent notre étudiant d'une idée subite.

Il entra dans la maison et demanda à voir la mansarde. On lui fit monter trois étages, et on le conduisit dans une chambre à plafond bas, à murs blancs et à plancher de sapin, une mansarde enfin comme les mansardes

ordinaires, toute nue, toute claire, toute petite, mais ayant ce charme particulier aux greniers, qui est d'être au sommet de la maison, près de la gouttière, au-dessus des caquetages des locataires et sur le même palier que les moineaux.

Paul alla droit à la fenêtre et l'ouvrit. Elle donnait sur la rue et dominait la grille de l'hôtel à la berline d'assez près pour qu'il pût voir distinctement, grâce à ses excellents yeux de jeune homme, le visage de la jeune fille si elle venait à se montrer, et d'assez haut pour que lui-même il ne craignît pas d'être vu.

C'était précisément ce qu'il lui fallait.

Mais en ce moment l'étudiant, qui au fond n'était pas absolument déraisonnable, se demanda si ce n'était pas une folie à lui de louer cette mansarde et de se mettre ce toit sur les bras pour un motif aussi futile. La sagesse le fit presque aussitôt reculer devant ce qu'allait lui faire faire un entraînement irréfléchi, et il se consultait déjà sur le prétexte à donner pour se raviser, quand la portière, qui était là depuis dix minutes, attendant sa réponse, lui dit :

— Eh bien! monsieur, cette mansarde vous va-t-elle?

— Euh! euh! fit-il.

— Un jeune homme comme vous sera à merveille ici.

— C'est bien haut, fit Paul.

— Parbleu! une mansarde, ça n'a pas l'habitude d'être au rez-de-chaussée! reprit la portière. Et le prix.

cent vingt francs par an, c'est pour rien! dans le plus beau quartier de Paris.

— Pour rien! exclama Paul. Cent vingt francs, c'est...

Il allait dire : trop cher.

Ce mot s'arrêta sur sa bouche. Il venait de voir sortir des remises de l'hôtel, qu'il n'avait cessé de surveiller, une calèche tout attelée, et descendre du perron sa jeune inconnue, suivie d'une dame et d'un homme déjà sur le retour. La jeune fille prit place dans la calèche. Paul la regarda et pâlit. Elle était ravissante.

— C'est précisément le prix qui me convient, reprit-il vivement.

— Monsieur loue donc? fit la portière plus respectueuse.

— Oui, et voici le denier à Dieu, fit l'étudiant en tirant cinq francs de sa poche.

— Et quand monsieur enverra-t-il ses meubles?

— Ah! oui, au fait! mes meubles!... se dit Paul, qui, logeant en garni, était totalement dénué de mobilier.

La portière répéta sa question.

— Ils seront ici demain, répondit le jeune homme en réfléchissant qu'il lui fallait au moins douze heures pour monter un ménage si brusquement improvisé.

Il laissa sa carte à la portière, descendit rapidement l'escalier, et arriva dans la rue juste au moment où la calèche sortait de la grille.

La jeune fille lui passa devant les yeux comme un éclair rose.

— Qu'elle est belle! pensa l'étudiant.

Il courut à son fiacre, sauta dedans et dit au cocher :

— Suivez cette calèche!

Le cocher de fiacre ne répondit qu'en fouettant ses chevaux; mais il adressa à l'étudiant ce regard profond des cochers de Paris que leur métier met dans la confidence de bien des mystères.

La calèche et le fiacre prirent le boulevard, la rue de la Paix et la place Vendôme, et arrivèrent presque simultanément devant la grille des Tuileries.

La jeune fille, la dame et l'homme qui l'accompagnaient, descendirent de voiture. Paul aussi.

Ils entrèrent dans le jardin, le traversèrent, et se dirigèrent vers la grande allée. Paul donna à son cocher l'ordre d'aller l'attendre à une centaine de pas de la grille, et ne tarda pas à rejoindre les trois personnes descendues de la calèche, heureux de pouvoir enfin contempler à l'aise celle dont le visage le poursuivait et le fuyait si obstinément depuis la veille.

Il faisait un temps splendide.

Les beaux arbres du jardin, dorés par un magnifique soleil de juillet, découpaient sur le ciel bleu leurs lignes mystérieuses qu'une légère brise faisait par moments onduler.

A cette époque, le jardin des Tuileries était la promenade à la mode. Il a été successivement remplacé depuis par les Champs-Élysées et par le bois de Boulogne, et

c'est regrettable. Ce beau jardin, unique peut-être dans le monde, avait ceci de particulier et de charmant qu'on y trouvait, à son gré, la solitude ou la foule. La solitude y était profonde et perdue dans les larges ombres des marronniers centenaires. La foule y était bruyante, parée, riche, heureuse. C'était un salon dans une forêt. Le long du bord de l'eau, les nymphes et les faunes silencieusement enfouis sous les feuilles ; le long de la rue de Rivoli, le bruit, les éclats de rire, les toilettes et les petites filles jouant au cerceau ; à gauche, côté des oiseaux ; à droite, côté des enfants.

Paul, qui venait souvent aux Tuileries et qui choisissait d'ordinaire pour sa rêverie la partie silencieuse et sombre du jardin, ne comprit pas ce jour-là qu'on pût se promener ailleurs que dans la grande allée. C'est que pour lui, ce jour-là, la grande allée, c'était la petite promeneuse. Il ne regarda ni l'épaisseur fraîche des arbres, ni les jeux du soleil dans les feuillages, ni les blancheurs des statues que les heures habillaient tour à tour de lumière et d'ombre; il ne vit ni Diane, ni Cérès, ni Déjanire, ni même Vénus. Il ne vit que la jeune fille.

Un éblouissement de cheveux blonds et d'yeux bleus pour visage ; une taille déjà sûre de ses contours, plutôt petite que grande, plutôt souple que fière ; un mélange adorable de la Parisienne, de la grande dame et de l'enfant; une indolence sans afféterie dans tous les mouvements ; un regard irrésistiblement sympathique ; des bras potelés mais respirant pourtant la faiblesse ; des mains, de ces mains dont les gants ne sont pas prévus; des

pieds — les pieds que nous savons ! — dont le pas semblait une caresse pour le sable de l'allée; tout cela ayant l'âge où la jeune fille est femme sans l'être encore, l'âge du premier parfum pour la fleur, du premier velours pour le fruit, et de l'innocence pour les yeux bleus; — tout cela ayant dix-sept ans; enfin, dans la mobilité du sourcil, dans le regard éveillé, dans les fossettes des joues, quelque chose de délicieusement singulier qui corrigeait sur cette figure ce qu'elle avait de trop régulier : une tête de Raphaël avec des retouches de Watteau ! voilà ce que fut la jeune fille dans l'appréciation de l'étudiant.

---

## V

Elle donnait le bras à la dame, qui, de son côté, s'appuyait au bras de l'homme. Quand Paul eut assez contemplé son inconnue pour s'assurer qu'il était impossible de trouver une héroïne plus blonde et plus digne de l'amour de son héros (il n'osa penser du sien), il regarda la dame et l'homme.

La dame avait passé la quarantaine ; elle était admirablement mise et portait sa toilette, d'un goût aussi luxueux que savamment irréprochable, avec une aisance tout aristocratique. Elle avait ce qu'on appelle un grand air; sa figure avait pourtant une expression de douceur et de bonté qui plut à l'étudiant.

L'homme pouvait avoir l'âge de la dame. Sa mise observait, dans la richesse et dans la sobriété du peu de bijoux que montraient son gilet et sa cravate longue, la

limite qui sépare le marchand d'eau de Cologne du millionnaire, et s'harmonisait admirablement avec son visage, où se lisait une profonde expérience de la vie. Son œil était clair et vif, son front haut, sa bouche fine avec une pointe d'ironie au coin de la lèvre ; sa taille grande et mince, sa démarche facile, ses manières aisées et élégantes. Il était difficile de rencontrer un type plus accompli de ce qu'on pourrait appeler le jeune homme de cinquante ans.

Ce jeune homme de cinquante ans avait encore tout ce qu'il faut pour plaire. Aussi déplut-il cordialement au jeune homme de vingt-deux ans qui prenait du coin de l'œil son signalement.

Après avoir fait quelques tours d'allée, la jeune fille fit signe à la loueuse d'approcher trois chaises, et l'on s'assit.

Paul eût bien voulu s'asseoir également dans le voisinage, mais il trouva plus habile de continuer de rester mêlé à la foule, sans pourtant quitter la grande allée. Comme il allait repasser devant le groupe des trois chaises, il se sentit familièrement frapper sur l'épaule.

— Bonjour, Paul, lui dit en même temps une voix non moins familière que le geste qui l'accompagnait.

— Tiens! c'est toi, Marcel! fit l'étudiant en se retournant vers un jeune homme à peu près de son âge.

En même temps, à la vive surprise de Paul, sa blonde recevait de son ami Marcel un salut respectueux qu'elle se hâtait de lui rendre le plus gracieusement du monde.

La dame et le cavalier quinquagénaire s'associèrent à ce salut, mais seulement l'une du bout du menton, et l'autre du bord du chapeau.

Le nouveau venu prit le bras de Paul, qui, d'abord assez contrarié d'une rencontre gênante pour sa faction, en fut ravi après cet échange de saluts entre son inconnue et son ami. Il connaissait donc quelqu'un qui la connaissait!

— Que diable fais-tu ici? lui dit Marcel dès qu'ils eurent repris leur promenade. Peste! quelle toilette!

— Rien; je fais des vers, répondit Paul, qui ne voulut pas se presser d'entrer en matière en interrogeant trop brusquement son interlocuteur sur le coup de chapeau qu'il venait de donner.

L'étudiant ne mentait pas tout à fait, du reste. C'était en effet la poésie qui, de fil en aiguille, l'avait amené aux Tuileries.

— Tu fais des vers, reprit l'autre, allons donc! en bottes vernies! dans la grande allée des Tuileries! au milieu de deux cents personnes! un dimanche! avec trois francs de chevreau sur les mains et quarante francs de veau sur les pieds! tu plaisantes!

— Pas du tout, je venais précisément de trouver un sujet.

— Bah! avoue-moi que tu suis une femme!

— A quoi vois-tu ça?

— A ta toilette, mon cher; un garçon aussi mal mis que

toi d'ordinaire ne se décide pas à s'habiller en clerc de notaire sans avoir l'intention d'être irrésistible.

— Allons, fit Paul, puisque tu as si bien deviné, j'avoue.

— Que tu suis une femme?

— Oui.

— Et où en es-tu de ta suite?

— Au commencement.

— Et elle est ici naturellement?

— Oui.

— Montre-la-moi. Tu sais, moi, j'ai l'expérience des femmes. Je te dirai immédiatement si tu as des chances.

— Est-il curieux, ce diable de Marcel! exclama Paul, en jetant à son ami son sourire le plus dégagé.

— Voyons, montre-la-moi, reprit celui-ci : c'est peut-être une fille entretenue ; et, tu sais, elles viennent presque toutes se faire mouler quelque chose dans mon atelier; ça me choque depuis longtemps que tu n'aies pas de maîtresse ; si je la connais, je te présente.

L'étudiant fut tenté de profiter de la transition que lui fournissait son ami ; mais, d'un autre côté, la supposition de Marcel était si loin de la réalité qu'il eut peur, en lui désignant la jeune fille, de le voir lui éclater de rire au nez. Il préféra donc faire obstinément le discret ; il détourna la conversation, et, quand il la jugea assez écartée de son début, il l'y ramena par cette phrase dite du ton le plus distrait :

— A propos! quelles sont donc ces dames que tu as saluées tout à l'heure ?

Les deux jeunes gens venaient précisément de passer devant leurs chaises.

— C'est la duchesse d'Hyvreuse.

— Laquelle ? la grande ?

— Oui.

— Et l'autre ? la petite blonde ?

— C'est sa fille, mademoiselle Marie d'Hyvreuse

— Sa fille ! répéta Paul en devenant tout rêveur.

Puis, craignant que Marcel ne remarquât l'émotion de sa voix, il continua d'un air dégagé :

— Et cette figure à claques qui est avec elles, qui est-ce ?

— Le grand sec ?

— Oui.

— C'est le marquis d'Ambre, un ex-diplomate, un ex-émigré, un ex-beau, un bretteur.

— Un parent, sans doute ?

— Non, un ami. Quand je faisais la statuette de la petite, il accompagnait toujours la mère.

— Ah ! tu as fait la statuette de la petite ?

— Oui, c'est pour ça que je les connais. Mais, tu comprends, ces gens-là, ils vous font travailler, et c'est fini ; on les connaît, mais ils ne vous connaissent pas. C'est égal, j'ai eu un fameux plaisir à faire cette statuette-là ! As-tu vu comme la petite est jolie ?

— Ravissante ! fit Paul. Un ange à pied !

— Ah çà, dis donc, reprit le sculpteur, frappé de l'exclamation de Paul et du ton dont il s'était écrié, ce n'est pas elle, au moins, que tu suivais ?

— Moi? non, répondit Paul en feignant l'assurance.

— C'est qu'il ne ferait pas bon pour un gueux comme toi de suivre cet ange-là, même à pied.

— Elle est donc riche?

— Deux cent mille francs de rente, au moins. Sa mère est veuve et elle est unique héritière.

L'artiste tira sa montre.

— Déjà cinq heures! dit-il à l'étudiant, viens-tu dîner?

— Non, répondit Paul, pas encore.

— Bah! viens donc! ta beauté, quelle qu'elle soit, va en faire autant.

— Non, merci, sérieusement, je n'ai pas faim, fit Paul pour toute réponse en serrant la main du sculpteur qui le quittait.

Quand l'étudiant repassa devant le groupe sur lequel l'artiste venait de lui donner des explications si complètes, la duchesse, sa fille et le marquis se levaient. Le marquis paya la loueuse et reprit le bras de madame d'Hyvreuse qui reprit celui de sa fille, puis tous les trois s'éloignèrent.

Le pauvre garçon, cette fois, ne suivit pas la jeune fille. Il était presque épouvanté de lui-même. Il resta debout, pâle, le regard machinalement attaché à la chaise que mademoiselle d'Hyvreuse venait de quitter.

Ainsi, c'était donc vrai, voilà où son étoile l'avait conduit en vingt-quatre heures : lui si tranquille et si insouciant la veille au matin, le voilà qui brusquement a vit

perdu l'appétit, le sommeil, la direction libre de ses idées, l'entrain du travail, l'inspiration, presque la raison, — car y avait-il rien de plus extravagant que cette poursuite à travers Paris d'une robe, d'un mantelet et d'un chapeau? — Tout cela pour la robe, le mantelet et le chapeau de qui? De la première femme venue! et cette première femme venue se trouvait être la fille d'une duchesse, l'héritière de deux cent mille francs de rente, une perle de beauté enchâssée dans un capital de quatre millions! C'était une jeune fille dont la main serait plus briguée que celle des princesses des contes de fées, la reine sans doute de son monde, et de quel monde! d'un monde aussi éloigné de celui de Paul que le jour de la nuit, d'une société dont l'accès lui était à jamais fermé, d'une espèce de sphère éblouissante et lointaine où tout était titres, bals, fêtes, diamants, voitures, chevaux, tourbillon de plaisir, flatteries, admiration, encens, et aussi, hélas! ignorance de la souffrance, mépris du travail, dédain de la misère, indifférence au talent et au progrès, éclaboussures à l'habit du pauvre!

Et cette jeune fille que des distances infranchissables peut-être séparaient de lui, cette beauté souveraine de cette société pour laquelle, lui, il n'était qu'un atome obscur errant dans les profondeurs de la foule, qu'un inconnu quelconque mal vêtu, sans le sou, pas même né, un de ces bohêmes qu'on ne reçoit pas, un de ces travailleurs qu'on méprise, un de ces misérables qu'on dédaigne, un de ces penseurs qu'on ignore, un de ces habits qu'on éclabousse, — cette jeune fille pour laquelle

il était cela, — il n'y avait pas à dire, — c'était fou, c'était impossible, c'était effrayant, mais cela était : il l'aimait.

Toutes ces idées se pressèrent tumultueusement dans l'âme de l'étudiant. Elles l'envahirent comme une marée ; et, quand il arriva à cette conclusion, ce fut un coup dans ce cœur jeune et enthousiaste. Il voulut se raidir encore et s'écrier : Oublions-la! Il sentit qu'il était trop tard. On n'oublie pas comme on veut, quand on veut et qui l'on veut. Il y a des amours vertigineux que leur escarpement même rend irrésistibles. On veut s'arrêter au second pas, on est déjà trop loin ; ils vous entraînent et vous précipitent. Une fois sur leur pente, on est au fond de leur gouffre.

Or, il y avait vingt-quatre heures que Paul était sur la pente : la pente avait commencé par un vers à trouver ; elle avait entraîné l'étudiant dans la rue sur les pas de la jeune fille, puis de la rue à l'église, puis de l'église à l'hôtel de la duchesse d'Hyvreuse, puis de l'hôtel à la mansarde en face, et il avait loué la mansarde en voyant le visage de la jeune fille. C'est à la fenêtre de ce grenier que le gouffre avait commencé.

Le souvenir de cette mansarde dont il venait de devenir locataire ramena Paul à la réalité.

Ce qu'il y avait d'original et de pittoresque dans ce côté de la situation dérida un moment l'esprit fantaisiste de l'étudiant.

— Bah ! fit-il, l'homme s'agite et Dieu le mène, comme dit ce brave Fénelon. Voilà six heures, et j'oublie qu'il faut que je sois dans mes meubles d'ici à demain.

Je n'ai pas une seconde à perdre. Après tout, cette mansarde en elle-même est charmante. J'y serai beaucoup mieux logé que dans mon garni. Je suis jeune, seul et pauvre, et je n'ai guère besoin de plus d'espace pour promener ma solitude, héberger ma pauvreté et coucher ma jeunesse; d'ailleurs, l'air de cette chambrette est meilleur que celui de mon logis actuel; et puis j'ai vingt ans, et par conséquent je ne puis être bien que dans un grenier. Enfin, ce sera une économie, une économie énorme, qui, racontée là-bas dans ma famille, me vaudra l'approbation de mon père, l'admiration de ma mère, la bénédiction de mon curé et l'héritage de mon oncle! Mettons-nous donc en quête du mobilier traditionnel de toute mansarde qui a le sentiment de sa dignité : un lit, une table et une chaise de paille.

Depuis cinq minutes environ que mademoiselle d'Hyvreuse n'était plus là, l'étudiant n'avait pas quitté son attitude méditative. Le dos appuyé contre un arbre, il laissait son regard et sa pensée errer sur la place que la jolie créature venait d'occuper dans l'allée. Il contemplait la trace de ses petits talons dans le sable, il la voyait encore, toute blonde, toute dorée de jeunesse, toute vêtue de soie, assise, là, devant lui, sur cette modeste chaise. Tout à coup cette chaise, cette chaise de paille, encore toute parfumée de la jeune fille, il la regarda. Une fantaisie qui le charmait venait de lui traverser l'esprit.

— Pardieu! pensa-t-il, voilà le commencement de mon mobilier. Il me faut une chaise, pourquoi pas

celle-ci? cela me parerait ma mansarde de penser qu'elle s'est assise sur ma chaise.

C'était justement le moment où la loueuse, voyant diminuer le nombre des promeneurs, commençait à remettre en tas les chaises vacantes. Elle s'approcha de celles devant lesquelles Paul était debout.

— Pardon, lui dit l'étudiant au moment où la loueuse allait mettre la main sur la chaise qu'il convoitait, n'emportez pas cette chaise, je vous prie.

— Monsieur veut s'y asseoir?

— Non, je ne veux pas précisément m'y asseoir, fit Paul embarrassé tout le premier de l'étrangeté du marché qu'il voulait faire; je voudrais..., figurez-vous, ma bonne dame, que j'ai besoin d'une chaise toute pareille à celle-ci.

— Vous en trouverez tant que vous voudrez chez le marchand, fit la loueuse un peu étonnée.

— C'est que... c'est celle-ci même que je voudrais. Voyez-vous, pour moi, c'est une occasion.

— Bah!

— Voulez-vous me la céder?

— Vous la céder?

— Oui, me la vendre.

— Je ne vends pas mes chaises, fit la loueuse. En voilà une idée, par exemple!

— Voyons, combien vous coûte-t-elle? reprit l'étudiant sans se déconcerter.

— Oh! c'est un prix fixe; quarante sous.

— Je vous en donne dix francs, reprit Paul en tendant deux pièces de cent sous à la loueuse.

— Ah ! par exemple, c'est une autre affaire, poursuivit la loueuse éblouie en prenant l'argent. Ma chaise est à vous. En voulez-vous d'autres à ce prix-là ?

— Merci, fit Paul ; c'est une idée que j'avais comme ça. C'était celle-là seulement que je voulais. Aurez-vous maintenant une complaisance ?

— Tout ce que vous voudrez, mon cher monsieur.

— Ce serait, reprit l'étudiant, de me porter cette chaise dans un fiacre que j'ai là à la grille du jardin, voyez-vous ? au bout de mon doigt...

Et l'étudiant désigna sa voiture.

— Très-volontiers, dit la loueuse.

Un moment après, l'étudiant faisait placer la chaise dans sa voiture, en en prenant tous les soins imaginables, à la grande stupéfaction du cocher, qui, cette fois, ne s'attendant pas à cette chaise de paille comme dénoûment de la berline et de la calèche, ne put retenir une exclamation :

— Vous vous meublez, mon bourgeois ! fit-il avec un accent indescriptible de curiosité, en refermant la portière.

— Précisément, répondit Paul.

## VI

Le lendemain de ce jour, Paul Gérin s'éveilla moins triste que la veille, et cela par une raison assez simple, c'est qu'il avait dormi tout d'un somme. Non pas qu'il fût moins inquiet de son cœur que la veille; non, mais il voyait les choses moins en noir. Le repos de la nuit l'avait calmé. Mais pourquoi, s'il était aussi préoccupé, avait-il mieux dormi? Mon Dieu! tout simplement parce qu'il avait l'âge heureux de vingt-deux ans. A cet âge-là, on est dans la toute-puissance de la nature, qui reprend ses droits en dépit de tous les soucis, en dépit même de l'amour. On s'enfonce le bandeau de Cupidon sur les yeux, et l'on dort.

Il ne s'était couché la veille qu'après avoir fait deux choses essentielles : donné congé à son propriétaire qui ne le logeait qu'à la semaine, et complété son mobilier de

mansarde, qu'il avait fait aussitôt transporter rue Trudon, avec la précieuse chaise de paille.

Quand il s'éveilla donc, son esprit se reporta tout naturellement sur Marie. Il ressassa tout ce qu'il avait fait la veille, tout ce qu'il avait pensé, tout ce qu'il avait éprouvé. Il revit dans son imagination la jeune fille. Il la revit plus belle encore qu'elle n'était. Il avait rêvé d'elle, et rien n'idéalise une femme à laquelle on pense comme d'en rêver. Elle vous apparaît alors au réveil avec un rayonnement d'aurore. Elle s'ouvre en vous comme une rose.

Le souvenir tendre que notre poëte adressa à mademoiselle d'Hyvreuse prit bien vite la tournure de l'alexandrin, et le portrait qu'il avait inutilement demandé à son esprit lui vint vif, réel, lumineux.

Il écrivit ces vers en moins d'une demi-heure, le temps de fumer sa première pipe.

Puis il s'habilla avec l'intention d'aller faire un tour dans l'atelier de Marcel. En effet, un détail de leur conversation de la veille lui était revenu, et de ce détail il avait tiré une induction et une espérance. Marcel lui avait dit avoir fait la statuette de la jeune fille, et il savait que le sculpteur avait l'habitude de garder au moins une épreuve en plâtre de toutes les figurines qui sortaient de son ciseau. Or, si l'artiste, comme Paul avait toute raison de le croire, avait dans son atelier la statuette de mademoiselle d'Hyvreuse, le plan de l'étudiant était arrêté d'avance : ce n'était pas de la demander à Marcel, c'était tout simplement de la voler.

Au moment où il prenait son chapeau, la porte de sa chambre s'ouvrit.

— Marcel! s'écria Paul en voyant entrer le sculpteur. Tiens! ce hasard! j'allais précisément chez toi. Mais qu'as-tu donc?... C'est à moi, aujourd'hui, de m'extasier sur ta toilette! habit noir et cravate blanche! Diable! tu n'es pas en clerc de notaire, toi, tu es en notaire.

— Mon cher Paul, répondit l'artiste gravement, j'ai un service à te demander.

— Quoi donc?

— J'ai une affaire.

— Allons donc! Sérieusement?

— Sérieusement.

— Avec qui?

— Avec ce monsieur dont tu me demandais le nom hier aux Tuileries.

— Le marquis d'Ambre?

— Précisément. Voici la chose, continua l'artiste en s'asseyant près de l'étudiant, à qui le nom du marquis, tombant brusquement dans sa vie et dans sa chambre au milieu des préoccupations que le lecteur lui connaît, avait prodigieusement ouvert les yeux. Je crois t'avoir dit hier que j'avais fait la statuette de mademoiselle d'Hyvreuse, tu sais, cette jolie fille que j'ai saluée...

— Je sais, je sais, interrompit l'étudiant, dont l'attention redoubla avec la surprise en entendant ce début où tout coïncidait d'une si étrange façon avec les idées où l'arrivée de Marcel l'avait trouvé.

— Il y a de cela un mois environ, poursuivit le sculp-

teur, et je n'ai terminé le marbre que ces jours derniers. Je dois t'avouer que j'avais fait là quelque chose de très-réussi. De plus, on ne rencontre pas tous les jours de ces modèles-là. Bref, le marbre livré à mademoiselle d'Hyvreuse, j'avais fait ce que nous faisons tous, j'en avais conservé le plâtre.

Un sourire de satisfaction, que ne remarqua pas le sculpteur, glissa sur la lèvre de Paul.

— Je crois t'avoir dit également, continua Marcel, que d'ordinaire le marquis d'Ambre était le cavalier de la duchesse quand elle amenait sa fille chez moi. Dès le premier jour, je fus comme toi hier, le marquis ne me plut qu'à demi. Tu sais, nous autres artistes, nous sommes faits d'une pâte particulière. Nous sommes tous un peu ours. Nous n'aimons pas à être protégés, encore moins conseillés, quand nous travaillons. Eh bien! ce grand seigneur, qui n'est pas bête et qui s'y connaît du reste, avait des airs d'homme du métier qui ne m'allaient pas. Il était aimable et poli, d'ailleurs, mais trop aimable et trop poli pour moi. Tu sais? aimable comme un bon prince, pas comme un bon enfant. Moi, je ne disais rien, et je modelais tranquillement ma glaise, tout en écoutant ses conseils d'une oreille, et, de l'autre, les galanteries, habilement déguisées sous un air paternel, qu'il débitait à mademoiselle d'Hyvreuse.

A ces mots, Paul tressaillit imperceptiblement.

— Quand j'eus fini, reprit Marcel, il me dit, tout en me complimentant vivement, que la volonté de la duchesse était que je détruisisse le modèle en plâtre de la sta-

tuette, dont elle désirait avoir un exemplaire unique. Je répondis que j'étais dans l'usage de garder une épreuve pour moi. Le marquis insista. C'était à croire qu'on suspectait ma discrétion. J'étais d'assez mauvaise humeur. Je saluai le marquis sans répondre. Il se retira, et je ne détruisis pas la statuette.

— Bravo ! s'écria Paul.

— J'arrive à la péripétie, continua le sculpteur. Le portrait de mademoiselle d'Hyvreuse était depuis une quinzaine dans le coin le plus sombre de mon atelier, où je l'avais soigneusement relégué. Hier, pendant que j'étais sorti, mon rapin a eu l'idée funeste de ranger et d'épousseter mes plâtres. J'ai l'habitude d'exposer à la vitre de mon atelier qui donne sur la rue des épreuves de ce que je viens de finir. Tu as dû en voir souvent en passant. Mon animal de rapin, tout en rangeant, déniche la figurine, trouve qu'elle vaut les honneurs de la montre, et me la plante immédiatement derrière ma vitre ; je te laisse à deviner dans quelle compagnie ? au beau milieu des bustes et des médaillons de toutes les demoiselles qui me font l'honneur de venir me voir à l'heure où j'ai un modèle, entre la statuette décolletée par en haut d'une jeune première des Variétés et la statuette décolletée par en bas d'une danseuse de l'Opéra. Moi, vers cinq heures et demie, je rentre sans rien voir. Mon rapin venait précisément de partir. J'étais à peine chez moi depuis cinq minutes, qu'on sonne. — Entrez ! — Entre le marquis d'Ambre, mais comme je ne l'avais pas encore vu : au lieu du grand seigneur aimable,

complimenteur et si comme il faut que je connaissais, j'avais devant moi un homme furieux et pâle avec son chapeau sur la tête.

— Savez-vous, monsieur, me dit-il pour tout préambule, que c'est indécent!

En même temps, sans que j'aie eu le temps de répondre, il va à ma vitrine, l'ouvre, et me désigne la malheureuse statuette du bout de sa canne, en me donnant l'ordre de la retirer sur-le-champ. Moi, tout étourdi de cette bourrasque où je ne comprenais rien, je fus au moment d'envoyer à mon marquis la plus belle paire de soufflets qu'une paire de favoris à l'anglaise ait jamais reçue. Mais je me contins; j'enlevai la statuette, et je me contentai de dire au marquis...

— Qu'il était un insolent! interrompit Paul.

— Non; je fus sublime de calme, vrai; je lui dis que j'ignorais comment cette statuette avait pu être mise là, que c'était à mon insu et contre mon gré, que j'en étais désolé, et que je serais heureux qu'il voulût bien me dire à quelle heure deux de mes amis pourraient lui rendre aujourd'hui la visite un peu brusque qu'il venait de me faire. Dès hier soir, je recevais la carte de ses deux témoins et une lettre du marquis m'annonçant qu'ils attendraient les miens ce matin à dix heures, à Tortoni, pour régler les conventions. J'ai couru hier toute la soirée pour te trouver. Veux-tu être mon témoin?

Paul prit les mains de l'artiste :

— Si je le veux! s'écria-t-il. Plutôt deux fois qu'une. Pour toi d'abord, que j'aime de tout mon cœur, et en-

suite contre ce marquis, que je déteste, tu sais, d'instinct. Maintenant, causons un peu. Tu es l'insulté?

— Oui.

— Donc tu as le choix des armes. Tires-tu le pistolet?

— Mal.

— Et l'épée?

— Pas du tout.

— Au fait, c'est vrai, fit Paul, je ne te voyais jamais à la salle. C'est égal, nous prenons l'épée.

— Pourquoi ça?

— Par un motif tout simple, mon cher Marcel, c'est que tu es brave. Au pistolet, on se vise; à l'épée, on se bat. Si ton adversaire sait tirer le pistolet, il t'abattra comme une poupée. Le duel au pistolet est un duel de précision ou de hasard. On se tue, on s'estropie ou on se manque. Le duel à l'épée, c'est tout différent. Là, tout est présence d'esprit, sang-froid, élan, imprévu. Là, on dispute ce qu'on donne au pistolet. On se bat autant avec l'éclair du regard qu'avec la pointe de la lame. On tient sa vie par la poignée de son épée.

— Va donc pour l'épée! s'écria le sculpteur.

L'étudiant alla décrocher sur son mur une paire de fleurets et en présenta un au sculpteur, qui le prit avec la gaucherie d'un homme qui n'a jamais touché cette arme.

— Diable! pensa Paul; puis tout haut:

— Ce rendez-vous de Tortoni est à dix heures, dis-tu; quelle heure est-il?

— Huit heures.

— Nous avons deux heures devant nous. As-tu ton second témoin?

— Non.

— Dans dix minutes, nous aurons trouvé un étudiant en médecine. J'ai le choix. Aucun ne me refusera. Comme cela, nous emmènerons un médecin avec nous sans que nos adversaires se doutent que nous y avons pensé, ce qui est toujours une précaution dont il est désagréable de prendre ostensiblement l'initiative. Nous avons donc sept bons quarts d'heure pour faire un tour à la salle. Viens-tu?

— Partons.

Marcel avait une voiture à l'heure qui l'attendait dans la rue.

— A propos, demanda Paul, as-tu de l'argent sur toi?

— Pas beaucoup.

— En as-tu chez toi? Moi, je suis à sec; car... je te conterai ça... je déménage.

— Combien nous faut-il? demanda l'artiste.

— Quatre-vingts francs environ.

— Comment ça?

— Dame! calcule, répondit Paul, en comptant sur ses doigts : vingt francs au moins de voiture; achat des épées, cinquante francs; et heureusement que tu ne te bats pas au pistolet et avec moi, ajouta l'étudiant en riant; il y aurait vingt-cinq francs de plus pour le déjeuner. J'ai été deux ou trois fois témoin; tiens, j'ai été témoin de

l'ami chez qui nous allons. Ça a toujours coûté horriblement cher...

— Alors, interrompit Marcel du même ton, il faut presque avoir hérité pour mourir en duel.

— Ma foi, oui! fit Paul, il y a énormément de faux frais.

---

## VII

Dix minutes après, la voiture qui emportait les deux amis en avait recruté un troisième. C'était un de ces bons garçons, éveillés, levés, habillés et prêts en un clin d'œil à rendre service,—comme il y en a tant dans les écoles, surtout de nos jours où la jeunesse studieuse a seule conservé, avec la grâce et la générosité du premier âge, ce sentiment du devoir et ce goût du dévouement qui manque si totalement aux autres âges et aux autres classes.

Sur un mot que Paul lui avait soufflé dans l'oreille, l'étudiant en médecine avait emporté sa trousse.

A huit heures et demie, après s'être arrêtée chez l'artiste et chez l'armurier, la voiture arrivait à la salle d'armes.

—Je te conduis, dit Paul à Marcel, chez le meilleur

maître d'armes de Paris, un gaillard qui a sous le plastron la main de Bertrand et les jambes de Cordelois.

Quand les trois jeunes gens entrèrent dans la salle, le maître d'armes, interrompant une leçon qu'il était en train de donner, releva son masque à la hauteur de son sourcil et vint avec empressement serrer la main de son élève.

— Mon cher maître, fit l'étudiant, je voudrais vous dire un mot en particulier.

Paul et le maître d'armes passèrent dans le vestiaire, laissant dans la salle le sculpteur et l'étudiant en médecine, à qui Paul avait fait signe de l'attendre.

— Je vous amène, dit Paul, un de mes amis, un sculpteur de beaucoup de talent, qui a une affaire et qui n'a jamais touché un fleuret. Pouvez-vous le mettre en état de se défendre? Je suis son témoin, et ce que vous ferez pour lui, vous le ferez pour moi.

— Quand se bat-il? demanda le professeur.

— Aujourd'hui peut-être, et certainement d'ici à demain.

Le maître d'armes fit la grimace.

— Impossible? interrogea Paul.

— C'est selon, répondit le maître d'armes. Il m'est arrivé d'être pris comme cela à l'improviste, et de mettre des inconnus qui me tombaient des nues comme votre ami en état de se défendre, et cela en deux leçons; mais c'est rare. J'avais mis la main par hasard sur des organisations exceptionnellement douées pour l'escrime.

— Peut-être vous ai-je amené une de ces exceptions,

mon cher maître. Mais je vous avoue que j'en doute. Je lui ai donné un fleuret chez moi tout à l'heure. Il l'a pris comme un cierge.

— Je vous dirai, en une minute, si je puis faire quelque chose de lui en si peu de temps, dit le professeur. Priez-le d'entrer ici.

Marcel passa de la salle dans le vestiaire. Paul le présenta au professeur, qui, après un laconique préambule, lui fit prendre une épée de combat, le mit en garde et lui donna quelques conseils dont l'étudiant reconnut avec inquiétude la banalité.

— Allons! vous vous en tirerez parfaitement, dit le maître d'armes au sculpteur, mais très-froidement et avec une légère contrainte à laquelle Paul ne se trompa point.

Le professeur sortit un instant du vestiaire et y rentra avec son prévot, auquel il avait dit quelques mots à voix basse.

— Si vous voulez faire un petit assaut avec mon prévot, dit-il au sculpteur, cela vous fera la main...

— Volontiers, répondit Marcel, que son inexpérience de l'escrime et des salles d'armes empêcha de s'étonner de cette proposition d'assaut entre un commençant et un prévôt.

Quand Paul se retrouva seul dans le vestiaire avec le maître :

— Eh bien? lui demanda-t-il.

— Votre ami est un homme mort.

Paul tressaillit.

— A moins, reprit le professeur, que son adversaire

ne soit une mazette comme lui. Le connaissez-vous ?

— De vue et de nom seulement.

— Comment s'appelle-t-il ?

— Le marquis d'Ambre.

— Mon pauvre Gérin, dit le maître d'armes, si vous aimez votre ami, vous n'avez qu'une chose à faire, c'est de tâcher d'arranger cette affaire-là.

— Est-ce que vous connaissez le marquis d'Ambre ? demanda Paul.

— C'est un tireur de première force, répondit le professeur.

— Vous l'avez vu tirer ?

— J'ai tiré avec lui chez lord S...

— Il s'agit d'une affaire inarrangeable, reprit Paul, à moins que le marquis d'Ambre ne fasse des excuses.

— De quoi s'agit-il ? interrogea le maître d'armes.

L'étudiant raconta l'affaire tout au long.

— Le marquis d'Ambre ne fera pas d'excuses, dit le maître d'armes après avoir écouté.

— Il a pourtant tous les torts, répliqua Paul.

— Mon cher Gérin, reprit le professeur, j'ai eu plus de vingt duels, j'en ai vu plus de cinquante, j'en ai arrangé plus de cent. Cela n'a rien d'étonnant, n'est-ce pas, dans la vie d'un maître d'armes ? Mais ce dont vous ne vous doutez peut-être pas, c'est que j'ai acquis, dans cette longue expérience, un flair tout particulier des hommes et des motifs secrets et non avoués qui leur font souvent mettre l'épée à la main. Voyez-vous, nous autres maîtres d'armes, il est tout simple que nous connais-

sions mieux que qui que ce soit le cœur humain, quand ce ne serait que parce que nous en enseignons la route à trois francs le cachet.

— Eh bien ?... interrompit Paul.

— Voulez-vous mon opinion franche sur le motif qui empêchera le marquis de faire des excuses?

— Dites, cher maître, fit l'étudiant.

— C'est qu'il y a dans cette affaire, non pas seulement l'insulte faite par le marquis à votre ami, mais l'insulte faite, quoique indirectement et à son insu, par votre ami.

— A qui?

— A mademoiselle d'Hyvreuse.

— A mademoiselle d'Hyvreuse? interrogea l'étudiant, visiblement ému toutes les fois qu'il prononçait ce nom ou qu'il l'entendait prononcer devant lui.

— Pas précisément à elle, si vous voulez, continua le maître d'armes, mais à son portrait montré en étalage au milieu de ceux des filles entretenues les plus affichées de Paris.

— En quoi cela devait-il tant émouvoir ce monsieur ? interrompit Paul avec une humeur dont le lecteur n'aura pas de peine à pénétrer la cause, et avait-il bien le droit, parce qu'il est l'ami de la duchesse, de se faire à ce point le don Quichotte de sa fille ?

— Eh ! mon cher Gérin, voilà précisément où je voulais en venir : qui vous dit que cette jeune fille n'est pas sa Dulcinée ?

L'étudiant trembla de tous ses membres. Le maître

d'armes n'attribua ce mouvement qu'au vif intérêt que le jeune homme paraissait porter à son ami.

— Vous croyez ?... fit Paul.

— Je crois ? Non, je suppose. Je suppose que cette susceptibilité du marquis pourrait bien venir d'un sentiment plus tendre qu'amical.

Paul ne put s'empêcher de rapprocher ces paroles du maître d'armes de ce que lui avait dit Marcel des galanteries adressées par le marquis à la jeune fille. Il se mordit la lèvre jusqu'au sang.

— Ainsi, reprit-il froidement, vous croyez que le marquis ne fera pas d'excuses ?

— Il vous en demanderait plutôt.

— Pardieu ! ce serait drôle ! s'écria Paul en éclatant de rire ; il serait le bienvenu !

— Votre ami est donc décidé à n'en pas faire ?

— Lui et moi, répondit Paul.

— Et à se battre ?

— C'est lui qui demande raison.

— Tire-t-il le pistolet ?

— Aussi mal que l'épée.

— Et le marquis aussi bien, fit le maître d'armes. Je lui ai vu prendre un pistolet de tir, lever la jambe, et faire passer une balle dans le bout de sa botte.

— Aussi choisissons-nous l'épée.

— Épée ou pistolet, mon cher Gérin, j'ai bien peur que votre ami ne soit dans de vilains draps.

— Allons ! allons ! mon cher maître, vous voyez les choses trop en noir ; je vous ai dix fois entendu dire

qu'un homme qui n'avait jamais touché un fleuret pouvait être très-redoutable sur le terrain.

— Pas devant un tireur de la force du marquis.

— De quelle force suis-je, moi, relativement à lui? demanda Paul en prenant sur une chaise l'épée de combat que Marcel y avait déposée en quittant le cabinet.

— Il peut y avoir entre vous deux une différence de deux coups de bouton sur dix.

— A son avantage?

— Oui.

— Mettez-vous donc en garde, mon cher maître, demanda le jeune homme au professeur. Je prendrais bien un bout de leçon.

— Volontiers. Leçon ou assaut?

— Leçon, fit Paul en tombant en garde.

— Vous ne voulez pas votre veste? dit le professeur.

— Je n'en ai pas le temps.

— Et votre fleuret?

— Bah! je tirerai avec cette épée de combat, puisque je l'ai.

— La leçon de combat alors?

— Comme il vous plaira.

Le maître d'armes baissa son masque, assura son plastron sur sa poitrine, enleva le bouton de l'épée avec laquelle il avait fait faire quelques passes au sculpteur, et en présenta la pointe au jeune homme à la hauteur de l'œil. Dans la leçon de combat, en effet, l'élève seul a son arme boutonnée.

— Le marquis d'Ambre, dit le professeur, tout en

faisant faire à Paul des battements d'épée et des coups droits, est surtout un pareur. Si j'avais affaire à lui, je déroberais le fer, et je le laisserais attaquer.

— Ah! fit Paul, en parant avec beaucoup d'adresse un dégagement du maître d'armes.

— Son attaque est très-inférieure à sa défense, continua le professeur.

— Mais il doit savoir cela, continua Paul; il ferait le même calcul que vous, et il attendrait votre attaque.

— Aussi, répondit le maître d'armes, je n'hésiterais pas : je me découvrirais franchement pour le tenter.

— Comme cela? fit Paul en abattant la pointe de son épée.

— Précisément. En ne livrant pas le fer, vous n'avez pas à craindre les battements et les feintes. Le seul coup que vous ayez à redouter, c'est le coup droit, et c'est le plus difficile de l'escrime. Allons! parez-le!

Le professeur se fendit en lançant le coup droit, et, bien qu'il ne tirât qu'avec la vitesse relative de la leçon, le coup fut pourtant assez rapide pour que son élève eût eu beaucoup de mérite à arriver à temps à la parade.

— Savez-vous que vous m'étonnez? dit le maître d'armes.

— J'ai donc bien tiré? répondit l'étudiant.

— Parfaitement; mais ce n'est pas cela qui m'étonne : ce qui m'étonne, c'est que vous n'ayez pas sourcillé devant la pointe du fer. Vous vous êtes donc déjà battu?

— Jamais.

— Eh bien, quand vous vous battrez, vous vous battrez bien, mon cher ami.

— Oh! ce ne sera pas de sitôt, mon cher maître, dit Paul en posant l'épée et en reprenant son chapeau. Vous savez que je ne suis pas querelleur, et pour aujourd'hui, malheureusement, je ne suis que témoin.

La porte du vestiaire s'ouvrit.

— Vite, Paul, dit Marcel en paraissant, dix heures vont sonner. Nous n'avons que le temps.

Le maître d'armes reconduisit l'étudiant et ses deux amis jusqu'à leur voiture.

— Monsieur Marcel, dit-il au sculpteur, il faudra prendre des leçons d'armes.

— Si je ne suis pas tué aujourd'hui, répondit le sculpteur, dès demain, monsieur, je serai votre élève.

— Alors, répliqua Paul en s'adressant au professeur, vous pouvez l'inscrire dès aujourd'hui.

L'étudiant savait que la confiance est communicative.

Pendant les quelques minutes que dura le trajet de la salle d'armes à Tortoni, quoiqu'il eût le cœur tout gonflé d'inquiétude sur le sort de son ami, il fit des prodiges de gaieté et d'éclats de rire; de telle sorte que, quand les trois jeunes gens montèrent le petit perron du café, à les voir de si bonne humeur, on eût cru qu'ils allaient régler la carte d'un déjeuner plutôt que les conditions d'un combat.

---

## VIII

Les témoins du marquis n'étaient pas encore arrivés au rendez-vous, mais le cabinet du rez-de-chaussée qui fait face aux boulevards avait été retenu d'avance par eux, et, sur un mot que lui dit Paul, le garçon y introduisit les deux étudiants, pendant que Marcel s'attablait dans le café et demandait une côtelette.

— Ne mange pas trop, avait dit Paul au sculpteur, en lui donnant pour motif la nécessité de conserver toute sa souplesse sur le terrain dans le cas où le duel aurait lieu le jour même, mais, en réalité, parce qu'il savait que les blessures sont beaucoup plus graves pendant la digestion.

Paul et l'étudiant en médecine avaient à peine commencé à arroser d'eau les deux verres d'absinthe qu'ils venaient de se faire servir quand les amis du marquis entrèrent dans le cabinet. C'étaient bien les visages

qu'annonçaient les cartes blasonnées que Marcel avait remises à Paul. Notre bohême ne put se garder d'un serrement de cœur en se comparant à ces jeunes gens, agréables de visage, élégants de tournure, et dont la toilette révélait jusque dans ses moindres détails cette minutieuse recherche qui décuple, par le luxe, les séductions naturelles ; il ne put s'empêcher de penser que ces jeunes gens faisaient partie de la société de mademoiselle d'Hyvreuse, et, tout en s'étonnant de nouveau de cette succession d'incidents qui depuis la matinée le conduisait sur les confins de son monde inabordable, il ne put se défendre de se regarder dans la glace au moment où les amis du marquis entrèrent, et il se trouva laid, gauche, mal mis, impossible à aimer.

L'entrevue fut aussi courtoise que brève. Le mot d'arrangement ne fut pas prononcé. Dès la première phrase échangée, Paul vit que le duel était inévitable. Les amis du marquis ne contestèrent même pas la position d'insulté que l'étudiant se hâta de faire à son ami ; le marquis laissait volontiers au sculpteur le choix des armes. Il ne demandait qu'une chose, c'est que l'affaire finît vite et que la rencontre eût lieu dans l'après-midi. En une heure, tout fut convenu. On devait se battre à l'épée, à midi et demi, au bois de Boulogne, aux environs de Madrid.

Quant à la question de savoir si le duel serait au premier sang ou jusqu'à ce que l'un des deux adversaires fût hors de combat, comme les amis du marquis n'en avaient pas soufflé mot, Paul et son camarade d'école

se gardèrent bien de la poser. Ce n'était pas en effet aux témoins de l'insulté à demander des atténuations aux conditions. Or, du moment que le premier sang n'était pas expressément stipulé, il allait sans dire que le combat était à mort.

Notre étudiant, surtout après ce que lui avait dit son maître d'armes, ne douta plus du sort fatal qui attendait Marcel. Un miracle du hasard pouvait seul le sauver. Son unique espérance était que le coup que recevrait inévitablement son ami, tout en le mettant hors de combat, ne fût pas mortel. Mais s'il allait être tué!... A la pensée de son ami couché à terre par ce marquis qu'il haïssait, par ce marquis qui se permettait d'être galant avec mademoiselle d'Hyvreuse, par ce marquis si étrangement susceptible quand il s'agissait de la jeune fille, à cette pensée, la blancheur de la colère lui montait aux joues; un sourd pressentiment lui traversait l'esprit, aigu comme la pointe et vague comme l'éclair de ces épées dont il pressait la poignée sur ses genoux, en s'asseyant, un quart d'heure après son entrevue avec les témoins du marquis, dans la voiture qui l'emportait, lui et ses deux amis, vers le bois de Boulogne.

Il ne fallut rien moins que l'excitation de l'absinthe et d'un court mais excellent déjeuner que Paul, avant de quitter Tortoni, y avait partagé avec le second témoin de Marcel, pour soutenir la verve factice de l'étudiant en proie en même temps aux plus vives perplexités sur la vie du sculpteur et à un amour qui, à peine né, tournait déjà à la jalousie.

Et quelle jalousie! Lui, le jeune homme ardent et timide, lui, le pauvre diable, il était jaloux de ce grand seigneur, qui n'avait pas sa jeunesse, mais qui avait ce qui manque à la pauvreté, l'aplomb, la tenue et l'élégance. Ses vingt ans, perdus dans l'ombre et nichés dans une mansarde, ses vingt ans qui battaient le pavé en habit râpé, enviaient ce demi-siècle titré, ganté, verni et mis à la mode de demain.

Cependant, la voiture des jeunes gens, dont le cocher avait reçu l'ordre d'aller bon train, parcourait rapidement le boulevard des Italiens. L'étudiant en médecine racontait au sculpteur son premier duel, le duel où Paul Gérin lui avait servi de témoin, et concluait gaiement par cette vérité que tout le monde va sur le terrain et que tout le monde en revient.

La conversation ne tarissait pas en saillies et en bons mots. Marcel, quoique un peu ému sous son gilet, n'avait jamais été plus prompt à la repartie, l'étudiant en médecine plus causeur, et Paul plus poétique dans ses appréciations.

— Qu'est-ce qu'un duel, après tout? disait-il; une politesse qu'on fait à la mort et qui la flatte.

— Une promenade sous un beau ciel, sous un beau soleil, dans un bois charmant, reprenait le jeune médecin.

— La promenade d'un papillon, continuait notre poëte.

— Avec une épingle, ripostait le sculpteur.

Les deux étudiants partirent à ce mot d'un double éclat de rire qui s'interrompit brusquement sur les lè-

vres de Paul par une exclamation que ses deux amis prirent pour un dernier soubresaut de gaieté, mais que venait de provoquer une tout autre cause que la saillie de Marcel.

Paul, en regardant par la portière, avait reconnu mademoiselle d'Hyvreuse passant à cheval, en même temps qu'eux, entre les chevaux de Marly.

---

## IX

Marie, en quittant la veille le marquis d'Ambre après qu'il l'eut ramenée des Tuileries chez elle, lui avait fait promettre de venir la prendre, le lendemain, pour aller faire un tour à cheval aux Champs-Élysées. Le marquis s'y était naturellement engagé. L'incident de la soirée était brusquement survenu. Ce duel, qu'en sa qualité de bretteur consommé il avait tenu à mener rondement, l'avait tellement occupé depuis douze heures qu'il n'avait pas trouvé le temps d'aller s'excuser chez la duchesse de ne pouvoir accompagner sa fille; il avait donc envoyé le matin un mot à l'hôtel d'Hyvreuse, prétextant une migraine qui devait, à son grand désespoir, le retenir toute la journée chez lui et priant mademoiselle Marie de remettre la partie au lendemain.

Un caprice, même aussi insignifiant que celui de mon-

ter à cheval par un beau jour d'été, ne sort pas aisément de la tête d'une jeune fille heureuse, et qui n'a d'autre souci sérieux que de régler, tous les soirs, dans sa petite toute-puissance, le menu de son bonheur du lendemain. Aussi mademoiselle d'Hyvreuse, qui s'était promenée la veille en voiture, décida-t-elle qu'elle se promènerait ce jour-là à cheval et qu'elle se passerait du marquis. Le marquis avait la migraine, ce n'était pas un motif pour qu'elle l'eût aussi. Ce raisonnement amusa sa mère, qui n'avait pas encore eu le temps d'accorder ou de refuser sa permission à sa fille que déjà Marie avait donné ordre de seller deux chevaux, l'un pour elle et l'autre pour le domestique qui devait l'accompagner.

Vers midi donc, la jeune fille entrait à cheval aux Champs-Élysées, suivie d'un groom à la distance voulue par l'étiquette.

Le fiacre qui emportait Paul et ses amis ne fit que passer devant elle. Il allait grand train, et mademoiselle d'Hyvreuse allait au pas.

Arrivée à un temps de galop du rond-point, elle aperçut, débouchant par la rue Montaigne dans l'avenue des Champs-Élysées, un coupé vert-bouteille qu'elle crut avoir vu souvent stationner dans la cour de l'hôtel d'Hyvreuse.

Elle pressa son cheval et s'approcha assez du coupé pour le reconnaître.

Cheval, armoiries et livrée, c'était bien là le coupé du marquis d'Ambre.

Qu'était-ce donc que cette affreuse migraine qui devait le retenir toute la journée chez lui? Pour le coup, mademoiselle d'Hyvreuse prenait son galant marquis en flagrant délit de mensonge, et elle jouissait d'avance du plaisir de le taquiner le lendemain par quelques-uns de ces mille sarcasmes où excellent les jeunes filles, quand elles ont eu la bonne fortune de pincer par le bout de l'oreille quelque petit secret de la vie d'un célibataire.

Et puis, nous devons le dire, que le marquis d'Ambre eût la migraine ou ne l'eût pas, qu'il gardât la chambre ou qu'il sortît en voiture, qu'il eût dit vrai ou faux, cela n'était pas tout à fait égal à mademoiselle Marie. Les actions du marquis d'Ambre ne lui étaient peut-être pas aussi indifférentes qu'on eût pu le croire et qu'elle le croyait elle-même. Si donc, pour s'assurer du fait qu'elle voulait savoir, elle baissa son voile et reprit le galop, ce fut un peu par malice et beaucoup par dépit.

On a remarqué que les femmes sont plus curieuses que les hommes; mais ce qu'on n'a peut-être pas assez observé, c'est que, quand on est curieux, on l'est beaucoup plus à cheval qu'à pied. Être à pied, c'est être, en général, affairé, occupé, actif; être à pied, c'est marcher, tandis qu'être à cheval, c'est se promener. Être à pied, c'est avoir un but; être à cheval, c'est les avoir tous. A cheval, on n'a rien autre chose à faire que de regarder à droite et à gauche. Tout nous devient motif à petit trot, à grand trot, à galop de chasse. Les moindres incidents de la rue prennent un intérêt singulier. Ce qu'il serait

difficile de suivre à pied, on le rattrape tout de suite à cheval; un petit mystère en petit coupé, qui, si vous étiez à pied, ne ferait que vous passer rapidement sous le nez, vous pouvez le rejoindre avec un coup de cravache. Comment donc mademoiselle d'Hyvreuse, étant femme, c'est-à-dire curieuse, et étant à cheval, c'est-à-dire pouvant satisfaire sa curiosité, n'eut-elle pas le courage de se refuser l'immense plaisir de suivre le marquis d'Ambre, cela s'expliquerait de soi, sans qu'il nous fût nécessaire d'ajouter que mademoiselle Marie éprouvait peut-être, à son insu, pour le marquis, quelque chose comme un goût naissant.

Le marquis était, en effet, en dépit ou à cause de ses cinquante ans, un des hommes les plus agréables qu'on pût connaître. Il passait dans le noble faubourg pour un gentilhomme aussi généreux que riche, causant de tout avec esprit, aimant les lettres et les arts, au courant de tout, même de son siècle, chose méritoire pour un marquis, et aussi habile du reste que méritoire. Car c'est déjà être jeune qu'être de son temps. En conséquence de ce principe, le marquis d'Ambre ne se croyait nullement tenu d'être classique et *ultrà*, ni de se faire une cravate avec un morceau du drapeau blanc convenablement empesé. Il laissait aux vrais vieillards le plaisir de pulvériser les révolutions entre leur pouce et leur index avec leur prise de tabac. En politique, il était de l'avis de Chateaubriand. Comme homme de salon, personne n'était plus que lui recherché des femmes, qu'il savait conduire aussi bien à vêpres qu'au bal. Il gardait avec une me-

un parfaite sa position entre les deux âges, ne dansant plus avec les jeunes femmes, mais ne faisant pas encore la partie des douairières, à mi-chemin du cotillon et du trictrac. Ce qui ne l'empêchait pas d'être fort prôné de ces mêmes douairières, qui retrouvaient en lui toutes les façons de l'ancien régime et qui le regardaient comme un des derniers modèles du grand seigneur, invulnérable à l'injure du temps, tel qu'il était au dix-huitième siècle, dans ce siècle de la poudre qu'elles regrettaient tant, hélas! où les cheveux avaient eu l'esprit de mettre le blanc à la mode.

A toutes ces qualités, le marquis joignait celle d'avoir toujours entretenu précieusement, et d'avoir su conserver, sans en rien perdre, sa réputation d'homme à bonnes fortunes, sachant que c'est déjà une séduction que de passer pour séduisant, qu'un homme à bonnes fortunes est toujours assez jeune et que l'habitude du succès peut impunément devenir une vieille habitude. Du reste, on ne connaissait de sa vie que ce qu'il en voulait montrer. On n'avait à lui reprocher ni un scandale ni un éclat, ce qui ne l'empêchait pas d'être parfaitement compromettant. Il avait pour règle de cacher ses duels aux femmes et ses amours aux hommes. Tout ceci constituait un personnage craint, admiré et envié, et considéré comme le plus dangereux des rivaux par les jeunes gens. On citait dix aventures de lui où, malgré son âge, qu'il ne craignait pas de dire tout haut, il l'avait emporté sur eux. Un jour, une femme lui demandait son secret pour triompher ainsi, avec ses cinquante ans, de toute cette

jeunesse de vingt ans : — C'est bien simple, répondit-il : « à jeunesse jeunesse et demie. »

Ce n'était donc pas chose étonnante que mademoiselle d'Hyvreuse eût un vague penchant pour le marquis d'Ambre. Elle avait plaisir à le voir. Elle aimait son esprit, ses manières, son tact et son savoir-vivre, qui n'excluaient chez lui ni la fermeté ni la verdeur. Elle aimait sa conversation vivante, qui lui apportait chaque jour le mouvement de la ville et du monde, et qui comprenait tout aussi bien le roman nouveau que la nouvelle mode. Il ne se publiait pas un volume faisant sensation, il ne se jouait pas une pièce de théâtre, que le marquis n'arrivât avec l'exemplaire ou avec le coupon de loge. Bref, ce grand seigneur voltairien et libéral, élégant, lettré, impertinent et parfumé, plaisait assez à Marie pour qu'elle voulût savoir où allaient ce jour-là son coupé et sa migraine.

Entre l'homme qui plaît et l'homme qu'on aime, il y a un abîme. Mais le pont est jeté.

Quant à notre marquis, c'était une affaire faite depuis longtemps. Il était épris de la jeune fille.

Son mariage avec elle était chose convenue entre la duchesse et lui. Mais il avait voulu que cette union, jusqu'au jour où elle se ferait, restât un secret pour tout le monde et surtout pour sa fiancée.

Ceci était une des combinaisons les plus savantes que le marquis eût jamais conçues pour se faire aimer.

Ce mariage, au point de vue des convenances, était presque une nécessité de famille. La fortune de la du-

chesse et la fortune du marquis étaient, depuis longues années, engagées dans des intérêts communs. Les d'Ambre, unis aux d'Hyvreuse par des parentés et par de fréquentes alliances, partageaient avec eux la propriété d'une terre considérable, dont le revenu se divisait entre la duchesse et le marquis. M. d'Ambre, en épousant mademoiselle d'Hyvreuse, réunissait sa part de propriété à celle de la jeune fille, et ce mariage fondait indissolublement les deux familles et les deux fortunes. En outre, le marquis tenait à ce que son nom ne s'éteignît pas. Il avait, au plus haut degré, le respect, ou, si mieux vous aimez, la fatuité de son nom. Il ne songeait qu'avec douleur à ces grands noms historiques qui laissent croître sur eux les ronces du cimetière, et dont les armoiries ne sont plus portées que par le marbre du tombeau de famille. Pour lui, il ne voulait pas mourir sans avoir la joie de laisser après lui un petit marquis d'Ambre courant le monde. Il s'était promis, quand il lui faudrait décidément donner sa démission de jouvenceau, de se voir renaître dans un fils auquel il léguerait son blason, son titre, sa fortune et l'art de plaire.

De son côté, la duchesse avait été enchantée de ce mariage. On l'avait comploté en tapinois et faisant force *chut!* dès que la jeune fille paraissait dans le salon au milieu des causeries de sa mère avec son futur mari. Mais pourquoi tout ce mystère? Ah! c'est qu'il ne suffisait pas au marquis que ce fût là un mariage de raison, il avait la coquetterie de vouloir que ce fût un mariage d'inclination.

— Ma chère duchesse, avait-il dit à sa belle-mère en expectative, laissez-moi mener cette affaire-là. Je suis un vieux bonhomme, moi, et votre fille a dix-sept ans. C'est grave. Si j'avais vingt-cinq ans de moins, j'irais de l'avant, je serais aimé et marié en huit jours. La déclaration, le rendez-vous, les petits baisers, les gros soupirs, les sorties furtives, les promenades au clair de lune, et en fin de compte le jour et la nuit de noces, je vous mènerais cela rondement. Votre fille ne me pèserait pas plus dans la main que la plume du contrat. Ah! si j'étais jeune! Mais je ne le suis plus. J'ai des cheveux gris, des rides et des rhumatismes. Je suis un succès qui se soutient, voilà tout. Eh bien! tel que je suis, j'ai la prétention de me faire aimer de votre Marie. Mais, dame! j'y mettrai le temps. Du temps! c'est tout ce que je vous demande. J'irai *piano*, mais j'arriverai. J'ai mes secrets, voyez-vous! Laissez tous nos petits jeunes gens lui faire la cour, lui dire du mal de moi. Dites-lui-en vous-même un peu de temps en temps : ça ne gâtera rien. Je passerai à l'état de fruit défendu. Quant au mariage, secret d'État. Peste! si votre fille se doute que je suis votre gendre, me voilà officiel, je suis perdu. Je redeviens fruit mûr. Je vous donne ma parole, ma chère duchesse, que votre fille m'aimera. Je ne veux pas que vous me la donniez, je veux la prendre. Vous souriez? Ne me défiez pas, je vous l'enlèverais!

Comment le marquis avait-il fait son compte pour arriver dans les environs du cœur de sa fiancée ainsi qu'il s'y était engagé, c'est ce qui serait trop long à raconter;

il faudrait reprendre jour à jour toute une campagne qui durait depuis deux ans, et remonter à l'origine de la conquête de mademoiselle d'Hyvreuse par le marquis. Il faudrait faire rebrousser chemin à notre roman, qui, pour le moment, galope en croupe sur le cheval de la jeune fille, et s'y trouve bien.

Tout ce qu'il nous importe de savoir, c'est que le marquis plaisait, et, pour qu'il fût aimé, le moindre incident pouvait suffire. Le diable n'avait presque plus besoin de s'en mêler.

## X

Donc, au moment où l'intéressant coupé vert-bouteille tournait à gauche de l'Arc-de-Triomphe dans l'avenue de Neuilly, mademoiselle d'Hyvreuse tournait à droite du côté opposé.

Les glaces de la voiture du marquis étaient baissées et permirent à la jeune fille de le voir causant vivement avec ses témoins.

L'idée d'un duel se présenta vaguement à l'esprit de Marie et la fit tressaillir.

Elle arrêta quelques instants son cheval derrière l'Arc-de-Triomphe, laissa le coupé reprendre de l'avance sur elle, puis recommença à le suivre au petit trot. Elle ne reprit le galop que quand elle vit le coupé quitter brusquement l'avenue et entrer dans le bois par la porte Maillot.

Le galop du cheval anglais que montait Marie la remit bien vite sur la trace de la voiture, qui n'était lancée qu'au grand trot.

Elle atteignit la porte Maillot juste à temps pour voir disparaître, au détour d'une allée, la cocarde noire du cocher du marquis. Elle toucha son cheval du bout du fouet et gagna le coupé de vitesse, assez pour pouvoir le suivre plus à coup sûr à travers les détours du bois, mais sans cependant le presser de trop près.

La voiture s'arrêta bientôt sous le grand arbre qui fait le centre du carrefour en face duquel s'élève le pavillon de Madrid. Le fiacre des adversaires du marquis était déjà au rendez-vous.

Mademoiselle d'Hyvreuse tournait une des allées qui débouchent sur l'avenue de Madrid quand elle vit s'arrêter le coupé. Elle s'arrêta également, et son domestique, qui n'avait pas cessé de garder sa distance derrière elle, en fit autant, et resta dans l'allée, dont le coude à angle droit sur l'avenue devait nécessairement l'empêcher de voir ce que mademoiselle d'Hyvreuse allait observer.

En même temps que le marquis et ses témoins, Marcel et les siens mirent pied à terre, et de part et d'autre on se salua sans échanger une parole.

Les deux groupes parurent regarder autour d'eux, comme hésitant sur la route à prendre. Enfin, un des témoins désigna du doigt, en accompagnant ce geste de paroles que la jeune fille n'entendit pas, la contre-allée qui donne sur le carrefour précisément en face du pavillon.

Le choix qui venait d'être proposé sembla obtenir l'acquiescement général, car tous les six disparurent immédiatement aux yeux de mademoiselle d'Hyvreuse, entre les deux rangées d'arbres qui bordaient l'allée indiquée.

La jeune fille prenait peu à peu à cette aventure l'intérêt qu'elle aurait pris à un roman.

Toutes nos lectrices crieraient à l'invraisemblance si elles la voyaient s'arrêter en si beau chemin et ne pas tourner la page, c'est-à-dire l'avenue. Que nos lectrices se rassurent, elle la tourna, et, en moins de temps qu'il n'avait fallu au marquis et à Marcel, suivis de leurs témoins, pour dépasser les premiers peupliers de la contre-allée, mademoiselle d'Hyvreuse franchit la distance qui séparait cette contre-allée de la première où elle s'était momentanément arrêtée.

Comme elle venait de s'y engager à leur suite, ils n'étaient encore qu'à une centaine de pas devant elle. Elle craignit alors que le marquis ne se retournât et ne l'aperçût. Il n'était plus en voiture, et l'on avouera qu'il est assez difficile de faire à cheval, sans être vu, la même route que six personnes à pied. Mademoiselle d'Hyvreuse ne trouva rien de mieux que de se jeter étourdiment dans un fourré épais qui formait l'angle de l'avenue et de l'allée.

Cette étourderie fut plus habile que la plus savante manœuvre que la curiosité eût pu inspirer, en pareille circonstance, non à cette enfant naïve, mais à la femme la plus rusée, d'abord en la dérobant aux yeux du marquis et des cinq jeunes gens, qu'elle put continuer de

suivre lentement et au pas à travers les arbres, et, ensuite, en donnant le change à son domestique, dont la présence eût suffi peut-être à la trahir, et qui, quand il vint à tourner dans l'allée, n'y voyant plus sa maîtresse, supposa qu'elle avait disparu par le premier des chemins de traverse, et le prit sans hésiter.

La jeune fille, en se voyant seule et sans son domestique, arrêta son cheval et se sentit saisie d'une frayeur horrible. Que dirait-elle, en rentrant, à la duchesse? Il faudrait inventer un prétexte, imaginer qu'elle s'était perdue dans le bois.... Elle serait grondée; décidément, il valait mieux, pendant qu'il en était encore temps, ne pas aller plus loin et rejoindre son domestique. Elle avait à peine pris cette courageuse résolution, qu'elle en fut brusquement distraite par un cliquetis. Elle écouta. Ce cliquetis venait d'un sentier où elle avait vu s'engager le marquis et les cinq personnes qu'il avait avec lui. Il y a des tentations si fortes et si inattendues, qu'elles font taire toute autre voix dans l'esprit. La jeune fille, au lieu de quitter le taillis, y enfonça son cheval plus avant. Le cliquetis devint plus distinct. Plus de doute, c'était un cliquetis d'épées. Elle poussa, sans sortir des arbres, jusqu'au sentier, qui la conduisit devant un pré assez vaste perdu dans la profondeur du bois. Elle fit faire un pas de plus à sa monture, souleva les branches de la clairière du bout de son fouet, et, osant à peine respirer, avançant sa jolie tête, pâle d'émotion, par-dessus la croupe de son cheval, elle regarda.

---

## XI

Les adversaires et leurs témoins s'étaient en effet dirigés par la contre-allée et par le sentier qu'avait suivis également mademoiselle d'Hyvreuse jusqu'au lieu du combat, que l'un des amis du marquis avait été reconnaître dans la matinée. Une fois là, on avait commencé par tirer les épées au sort, chacune des parties ayant apporté sa paire. Puis les armes désignées avaient été mesurées. Un des témoins du marquis, dont les épées avaient été favorisées par le sort, avait présenté par la poignée la première à Marcel et la seconde au marquis. Les deux adversaires, après avoir retiré leur habit, leur cravate et leur gilet, avaient été placés en face l'un de l'autre, hors de portée ; les témoins s'étaient rangés à droite et à gauche, et alors l'un d'eux avait dit : Allez, messieurs ! Tout cela s'était passé en quelques minutes.

Au moment où mademoiselle d'Hyvreuse, cachée derrière un épais rideau d'arbres, venait d'en écarter les feuilles d'une main tremblante, il y avait quelques secondes seulement que l'épée du marquis et celle de l'artiste s'étaient croisées.

Le marquis, froid, calme, aussi tranquille que s'il eût été dans une salle avec le masque de fil de fer sur les yeux, était immédiatement tombé en garde la main haute et la pointe dirigée sur le visage de son adversaire. Une fois dans cette attitude, il y était resté sans faire un geste, sans faire un pas, comme un tireur habile qui ignore à qui il a affaire, également dans la position de l'observation, de l'attaque et de la défense, et attendant le premier mouvement de son adversaire pour le juger et le recevoir.

Marcel, l'œil brillant de ressentiment, la joue animée et la lèvre serrée, n'avait pas fait longtemps attendre son adversaire. Au lieu de se mettre en garde, il avait rapidement avancé de deux pas et donné le fer avec l'élan et la fougue d'un homme qui veut tuer vite ou mourir vite.

Il suffit d'avoir été témoin une fois dans sa vie pour savoir que tout a une importance énorme sur le terrain. Le choix du lieu, le temps qu'il fait, le ciel bleu ou gris, la fête ou la tristesse de la nature, les oiseaux qui chantent ou qui se taisent, le soleil absent ou présent, qui, selon qu'il veut être du duel ou n'en pas être, prête ou refuse aux combattants son beau fleuret d'or; tout cela influe singulièrement sur les dispositions morales

d'un homme qui va risquer sa vie, surtout quand il fait ses premières armes. Quelle influence ne doit donc pas avoir sur lui l'attitude de ses témoins? Paul Guérin savait cela, et, dès qu'il vit son ami face à face avec le marquis, dès qu'il vit qu'il n'y avait plus entre l'épée du sculpteur et le danger que la seconde qui sépare l'aiguille de l'heure, ce fut le moment que notre étudiant choisit pour affecter la plus parfaite indifférence, sourire à demi à Marcel et allumer tranquillement un cigare.

Les témoins du marquis s'entre-regardèrent. L'étudiant en médecine serra la main de l'étudiant en droit, qui eut un instant de triomphe. Du reste, il ne quittait pas de l'œil le marquis depuis qu'on était descendu de voiture. Coups d'œil ardents, haineux, presque menaçants. Il s'était promis de tout surveiller, une fois sur le terrain, avec la plus minutieuse attention, et, en homme qui connaît sur le bout du doigt son Château-Villars, il s'était placé entre les adversaires, sa canne dans la main, prêt à en abattre d'un coup les deux épées, à la moindre infraction des règles du duel. Il était donc à deux pas à peine des combattants quand les lames se touchèrent.

Rien que sur la manière dont le marquis s'était mis en garde, Paul le reconnut de première force.

Le hasard voulut que l'artiste, en marchant sur le marquis, marchât l'épée haute et ne se découvrît pas. A partir de ce moment, il ne quitta plus le fer de son adversaire, frappant le fort de la lame, mais sans attaquer et sans se fendre; à peine en garde, marchant toujours, changeant à chaque seconde d'engagement, ferraillant,

en un mot, mais ferraillant et chargeant avec une impétuosité aveugle et résolue.

Le marquis d'Ambre vit bien vite que son adversaire ignorait tout du duel et de l'épée, mais il vit aussi qu'il avait devant lui quelqu'un de déterminé. Il avait trop l'habitude du terrain pour ne pas savoir qu'on y est plus dangereux avec une ignorance totale qu'avec une science superficielle de l'escrime. Il aurait mieux aimé avoir affaire à un élève ayant six mois de salle qu'à cet ignorant intrépide. Une épée ignorante, c'est en même temps une épée inconnue. Or, l'artiste, c'était un ignorant audacieux, bataillant avec cette même lame, comme un preux avec l'estoc et la taille, frappant les cheveux au vent, la chemise ouverte, l'œil en feu, au hasard et à la grâce de Dieu.

Le marquis, sans rompre, se mit pourtant sur la défensive. Il enveloppa l'épée de l'artiste dans une succession de contres et de demi-cercles, qui tourbillonnèrent devant sa poitrine comme un bouclier d'éclairs et d'étincelles. Marcel sentit son fer se tordre dans sa main; il tendit le bras et se fendit à corps perdu. Le marquis rompit, lia l'épée de Marcel et la fit voler à dix pas, tandis que la sienne, lancée malgré lui avec toute la vitesse du coup de fouet, allait traverser de part en part l'épaule droite de l'artiste désarmé.

— Vengeance! cria le sculpteur en tombant dans les bras de l'étudiant en médecine.

Tout cela s'était fait avec une telle rapidité, le liement du fer, le désarmement et le coup porté s'étaient suc-

cédé avec une si prodigieuse vitesse, que, lorsque Paul leva sa canne pour arrêter l'épée du marquis devant Marcel désarmé, il était trop tard.

Au moment où l'artiste tombait, un cri qui parut se confondre avec le sien partit du taillis qui faisait face à Paul.

L'étudiant leva les yeux et aperçut, avec une émotion indicible, à travers le feuillage, mademoiselle d'Hyvreuse toute pâle. En un clin d'œil rapide et perçant, il l'avait reconnue. Elle avait relevé son voile sur son chapeau et appuyait sur sa bouche, comme pour y étouffer son souffle, son mouchoir, dont Paul entrevoyait la blancheur dans les interstices des feuilles. Quoi! mademoiselle d'Hyvreuse était là! pour qui? évidemment pour le marquis! elle l'aimait donc! Ah! elle était venue le voir triompher, eh bien? elle n'avait qu'à regarder encore, et elle allait voir!

Il ne restait plus sur le lieu du combat que Paul et le marquis. Les témoins du vainqueur, en véritables gentlemen, s'étaient spontanément précipités vers le blessé et s'étaient joints au jeune médecin pour soutenir l'artiste jusqu'au bout du sentier où stationnaient les deux voitures, laissant le marquis seul avec notre étudiant, qui, pétrifié par la colère et bouleversé par la vue de mademoiselle d'Hyvreuse, n'avait plus songé à son ami.

Le marquis, de son côté, tout en remettant son habit, paraissait visiblement mécontent de son malheureux coup d'épée, quoiqu'il sût fort bien que, quand on est sur le terrain, c'est pour se battre et non pour s'embrasser. Il aurait cent fois mieux aimé avoir reçu ce coup

que l'avoir donné. Sa main l'avait trop bien servi. Il sentait qu'il pouvait ne pas être évident pour tout le monde que son fer avait été plus rapide que sa volonté. C'était un de ces gentilshommes qui ne sourcillent pas devant les nécessités du duel, mais qui veulent que le duel reste jusqu'au bout incontestablement loyal et clair comme le soleil, et que leur épée sorte blanche du sang versé.

Quand il eut rapidement rajusté sa toilette, il voulut ramasser l'arme de Marcel. Au moment où il se penchait pour la prendre, Paul, qui, debout à l'angle du sentier dont il barrait la route, avait considéré le marquis en silence et les bras croisés sur sa poitrine sans que celui-ci se fût aperçu de sa présence, fit un bond, et, posant le pied sur la lame :

— Ne touchez pas à cette épée, monsieur, s'écria-t-il ; elle a encore quelque chose à dire à la vôtre.

Le marquis toisa Paul des pieds à la tête. A l'attitude et à l'accent provocants du jeune homme, il comprit qu'il était en face d'une seconde affaire.

— En vérité, monsieur, fit-il avec un sourire, ne trouvez-vous pas, comme moi, que ces épées ont assez causé pour aujourd'hui ? Si vous m'en croyez, nous arrêterons là leur conversation.

— Pas encore, monsieur le marquis, reprit l'étudiant, pas avant que je vous aie demandé compte de ce que vous venez de faire.

— Eh ! mon Dieu ! monsieur, fit le marquis, je vous donne ma parole que j'en suis désolé. Mais, si vous sa-

viez ce que c'est qu'une épée, vous sauriez qu'on ne s'arrête pas toujours quand on le veut.

— Monsieur le marquis, continua Paul, vous venez de faire une lâcheté. On ne frappe pas un homme désarmé.

Le marquis changea de visage. Une telle insulte équivalait à un soufflet.

— Retirez ce que vous venez de dire, jeune homme, fit-il gravement.

— Vous voulez donc que je le répète? riposta l'étudiant en saisissant l'épée de Marcel.

Le marquis, qui n'avait pas quitté son arme, en fit ployer la lame sur le sol.

Il voulut se contenir jusqu'au bout. Un second duel, coup sur coup après le premier, répugnait à ses habitudes d'élégance et de chevalerie.

— Vous m'avez insulté, jeune homme, fit-il ; vous voulez un duel, vous l'aurez ; mais on est gens de revue, n'est-ce pas ? échangeons nos cartes, et, d'ici à demain, je vous promets de vous envoyer deux de mes meilleurs amis.

— D'ici à demain ! interrompit Paul. Pourquoi pas tout de suite ?

— Vous y tenez ! tout de suite, soit. Mais vous avez tort ; je vous préviens que je suis de fort mauvaise humeur.

— Puisque je ne sais pas ce que c'est qu'une épée, reprit l'étudiant en ricanant, je ne serai pas fâché de commencer mon éducation. En garde !

— Voyons, jeune homme, continua le marquis, attendons au moins le retour de nos témoins.

— Attendre, c'est reculer.

— Que le diable vous emporte! exclama le marquis ôtant de nouveau son habit. Vous l'exigez? tant pis pour vous, mais, si votre sang coule, ce sera vous, morbleu! qui l'aurez voulu.

— Mon sang ou le vôtre? questionna Paul.

L'étudiant, en ce moment, était superbe. Il avait arraché plutôt qu'ôté son habit. Sa belle chevelure noire balayait sa tempe et son cou de ses boucles léonines. Son teint avait repris ses couleurs. La volonté soufflait par ses narines ouvertes; sa lèvre à demi contractée respirait la provocation. Sa main, fermée comme un étau sur la poignée de sa lame, semblait tenir à la fois l'éclair et le rayon. Il dévorait le marquis d'un regard ardent et sombre où la jalousie, la colère et l'intrépidité mêlaient leurs flamboiements. Sa taille, souple et fine, déployait dans la gracieuse attitude du combat toute son élégance et toute sa fierté.

La mine du jeune homme était si noble, que le marquis en fut frappé.

— Voilà un brave enfant, se dit-il. Finissons-en vite avec une égratignure et une poignée de main.

Mais ils étaient à peine en garde que Paul, au lieu de présenter le fer au marquis, baissa la pointe en terre et attendit.

Le marquis reconnut tout de suite à ce geste, ainsi

qu'à la façon dont l'étudiant était assis sur sa garde, qu'il avait devant lui un tireur de première force.

Il en conclut que les choses se passeraient peut-être autrement qu'il ne le voulait, et qu'au lieu de ménager la vie de ce jeune homme, c'était probablement sa propre vie qu'il allait falloir défendre. Supposant son adversaire de la force de l'artiste, il avait compté ne croiser le fer que pour la forme, jouer un instant avec l'épée de cet enfant, puis, après une ou deux passes, se déclarer satisfait et lui tendre la main. Mais il fut forcé de renoncer à son projet, en voyant qu'il avait en face de lui un regard et une épée qui ne plaisantaient pas.

Il reprit donc son masque froid, impassible et hautain.

Il imita le mouvement du jeune homme. Immobile comme lui, il abaissa son épée à terre.

Du reste, silence absolu. On n'entendait que leur double haleine, à laquelle se mêlait, derrière le feuillage, le bruit étouffé, et écouté de l'étudiant seul, de la respiration haletante d'émotion et de terreur qui soulevait le sein de mademoiselle d'Hyvreuse.

L'étudiant attendait le marquis; le marquis attendait l'étudiant.

Dix ou douze secondes s'écoulèrent. Sur le terrain le temps ne se compte même pas par minutes.

Il fallait en finir.

L'étudiant marcha. Le marquis rompit,

L'étudiant fit un second pas plus grand que le premier, et, dans cette marche, mais sans écarter son épée

de la ligne du corps, il se découvrit de toute la largeur de sa poitrine.

— Couvrez-vous donc, monsieur, dit le marquis, ou je tire !

— Tirez ! répondit Paul.

Le marquis était un duelliste. Il sentait qu'il avait affaire à quelqu'un qui voulait sa vie et qui était de force à la lui prendre. Il n'y avait pas à hésiter. Ne pas profiter d'un tel avantage, c'eût été dépasser les limites de la générosité.

Du même coup il rompit, releva son épée et se fendit droit à fond sur l'étudiant.

C'en était fait de Paul, si le marquis n'eût pas eu la main basse. Cette faute de son adversaire permit à l'étudiant de lier l'épée en seconde avec la rapidité de la foudre.

La poignée de l'arme bascula dans la main du marquis d'Ambre, et son épée, comme tout à l'heure celle de l'artiste, vola en l'air et alla retomber sur le gazon.

Le marquis était désarmé et avait devant lui l'épée du jeune homme, droite, frémissante, à un quart de pouce de sa poitrine.

— Vous voyez bien, monsieur le marquis, lui dit froidement l'étudiant, qu'on peut s'arrêter quand on le veut.

Paul avait entre les mains la vie de son adversaire, qui, quoique désarmé, restait en garde devant la mort, pâle, non du danger, mais de la leçon.

Paul baissa lentement la pointe de son épée devant

la poitrine de son adversaire impassible, puis il ouvrit la main et laissa tomber son arme.

On entendit des pas dans le sentier.

— Voici ces messieurs qui reviennent, dit l'étudiant; vous plaît-il, monsieur le marquis, que cette affaire reste entre nous?

— Pour qui me prenez-vous? répondit le gentilhomme avec dignité. Je garde pour moi les affaires qui me font honneur; mais celles qui font honneur à mes adversaires, je les raconte, monsieur.

En ce moment les amis du marquis parurent.

— Comment va notre blessé? leur demanda-t-il avec empressement.

— Dans quinze jours il se portera comme vous et moi, répondit un des témoins.

— Ah! tant mieux! s'écria le marquis, voilà qui me réconcilie avec moi-même.

Puis, se tournant vers l'étudiant et le désignant de la main à ses amis :

— Messieurs, leur dit-il, vous voyez bien ce jeune homme; eh bien! je ne connais personne qui tire l'épée comme lui. Savez-vous à quoi nous avons employé notre temps depuis cinq minutes? Nous nous sommes battus, tout bonnement. J'avais failli tuer, sans le vouloir, son ami; monsieur m'a donné une leçon d'escrime et m'a prouvé que j'étais un maladroit.

Les amis du marquis regardaient Paul et le gentilhomme avec étonnement. Le marquis s'approcha de l'étudiant et lui dit :

— Je m'appelle le marquis d'Ambre, monsieur ; veuillez me dire à qui j'ai l'honneur de devoir la vie ?

— Que vous importe mon nom ? fit l'étudiant d'une voix sombre.

— Soit, taisez-le si bon vous semble, continua le marquis d'Ambre.

— Voici ma carte, répondit Paul sèchement.

— J'espère que nous nous reverrons, monsieur, reprit le marquis, en prenant la carte de l'étudiant. Il y a des dettes sacrées, et celle que je viens de contracter envers vous en est une. Ces dettes-là, je les ai toujours payées. Pour le moment, touchez là... Vous êtes un noble cœur !

Le marquis tendit la main à Paul, qui devint pâle comme la mort. Il hésita un moment, puis, avec un visible effort, il donna sa main, que le marquis serra vivement.

Un moment après, Paul était seul sur le lieu du combat, écoutant avec angoisse le pas du cheval de mademoiselle d'Hyvreuse qui se perdait dans le bois, tandis que le marquis d'Ambre s'éloignait d'un autre côté avec ses témoins en leur racontant toute l'aventure, avec force exclamations chaleureuses pour le courage du jeune homme.

— Oh ! murmura Paul Gérin, j'aurais dû le tuer !

---

## XII

C'est une heure grave et charmante dans la vie d'une jeune fille, que celle où tout à coup, dans son âme, à peine dégagée des ténèbres de l'enfance, l'amour paraît. En une nuit, en un jour, en une heure, cet éblouissant lever de son cœur se fait quelquefois en elle.

Voyez-la. Hier encore elle était insouciante et joyeuse de cette joie légère qui ne se pose sur rien, qui va d'un ruban à une fleur, qui ne rêve que chiffons et emplettes, pour qui tout est quelque chose, et qui fait de la moindre bagatelle une grosse affaire. Une toilette nouvelle, une mode essayée, un bal attendu, une sortie à cheval, voilà l'événement de toute la semaine. L'esprit de cette enfant, calme et uni comme l'eau d'un lac, dort dans la nuit profonde de son cœur.

Mais le jour est venu où elle a atteint ses dix-sept ans.

La nature vient de donner à son visage l'épanouissement de l'âge adulte. Tout en elle s'est transformé doucement, et d'enfantin est devenu virginal. Sa robe de petite fille s'est allongée sur ses pieds de jeune fille ; sa taille s'est effilée et élancée ; les tutoiements des vieux amis de la maison ont fait place au *vous* le plus respectueux.

C'est quelque chose d'incomparable et de ravissant qu'une jeune fille à cet âge.

Plus tard, quand elle sera femme, elle sera la tendresse, le dévouement, la noble compagnie de l'homme. Mais, à cet âge, à dix-sept ans, elle a une séduction qu'elle n'aura plus. C'est le moment où tout s'éveille en elle. L'émotion vient à son sein, le sourire à sa bouche. le regard à ses yeux ; son âme, pleine de vagues lueurs et de murmures confus, ne se tait plus et ne parle pas encore. On dirait une prairie en fleurs entrevue dans la pénombre d'une matinée de printemps au crépuscule.

---

## XIII

Huit heures sonnaient à la pendule rocaille qui ornait la cheminée de marbre de la chambre de Marie, quand elle s'éveilla le lendemain du duel dont elle avait été la spectatrice mystérieuse. Elle ouvrit les yeux, souleva sa jolie tête sur son oreiller garni de valenciennes, et étendit son bras blanc pour sonner sa femme de chambre. Mais, bien que ce fût l'heure ordinaire de son lever, sa main, au moment de toucher le gland de soie du cordon de sonnette, retomba sur le lit. Marie sentit en elle quelque chose qui lui fit trouver un charme indicible à la solitude.

D'ordinaire, sa première pensée était de faire ouvrir ses persiennes et les épais rideaux qui fermaient au jour l'asile de son précieux sommeil. Elle s'éveillait vite, se

levait vite et s'habillait vite. Appeler la femme de chambre et commencer incontinent à bavarder avec elle, c'était là ce qu'elle avait de plus pressé. Ce matin-là, non. C'est que ce matin-là n'était pas pour la jeune fille comme ceux qui l'avaient précédé, c'était un de ces lendemains qui commencent, non un nouveau jour, mais une nouvelle vie.

Nous avons raconté comment, l'avant-veille, Paul s'était réveillé en pensant à Marie. Cette fois, c'est au réveil de Marie et de son âme que nous vous ferons assister. Quant à notre étudiant, il s'en retournait en ce moment même à sa mansarde, après avoir passé sa première nuit de garde-malade au chevet de l'artiste en proie à une violente fièvre.

Laissons donc M. Paul Gérin refaire connaissance avec sa portière et avec sa mansarde, et revenons, s'il vous plaît, à mademoiselle d'Hyvreuse, qui veut bien nous laisser pénétrer dans sa chambre à coucher, pendant qu'elle est encore au lit, haute faveur à laquelle nous espérons que nos lecteurs seront plus sensibles encore que nos lectrices.

Vaporeusement teintée du reflet rose de la doublure de ses rideaux de mousseline, à travers lesquels les doigts du jour jetaient, par les trous des persiennes, des pincées de poudre de diamant, la chambre de la jeune fille était admirablement éclairée pour favoriser sa rêverie. Car rien ne va mieux que le demi-jour à la rêverie, cette demi-pensée.

L'auteur de ce récit voudrait avoir dans la main

autre chose qu'une plume, instrument grossier et impuissant de l'idée. Analyser un sentiment, peindre une âme, est toujours une chose fort délicate. Qu'est-ce, quand ce sentiment est un sentiment virginal, quand cette âme est l'âme d'une jeune fille, à ce moment de la vie où l'on ne se doute pas de la souffrance, où toute parole est sourire, où toute pensée est rêverie, où aucune sensation n'arrive immédiatement à la réflexion et, par conséquent, ne donne prise à la décomposition brutale de l'analyse? Décomposez donc la feuille d'un lis; analysez-la donc fibre à fibre; touchez donc à cette pulpe de neige; approchez donc la loupe de ce calice pour en expliquer le parfum!

Marie sentit donc le besoin de rester seule, précisément parce qu'elle s'aperçut qu'être seule, c'était pour elle le plus sûr moyen d'être avec quelqu'un.

Quelqu'un? mais qui?...

La première chose que fait toute jeune fille quand elle arrive dans l'âge critique, c'est de regarder autour d'elle et de jeter, par-dessus son éventail, un coup d'œil sur le sexe mâle. Ce coup d'œil est naïf ou ironique, timide ou hardi, selon l'esprit de la jeune fille. Dès qu'elle entre dans le monde, dès son premier bal, que fait-elle? Vous croyez qu'elle est tout entière au plaisir de la contre-danse, et que, parce que vous la voyez rougissante et troublée pour un mot que vous lui dites, elle est incapable d'observation? Détrompez-vous. Elle a toute sa présence d'esprit, et, pendant que vous croyez la fasciner, elle vous juge. Toutes les jeunes filles promènent leur

premier regard de femme sur les hommes et, parmi les hommes, sur les jeunes gens.

C'est ce qu'avait fait Marie depuis son entrée dans le monde, et elle avait reconnu une chose : c'est que, dans toute la jeunesse des salons, rien n'était plus introuvable qu'un jeune homme.

Qu'est-ce qu'un jeune homme ?

Est-ce un petit monsieur, qui a un appartement au rez-de-chaussée dans un quartier élégant, un domestique qu'il tutoie, un cheval qu'il caresse et une maîtresse qu'il bat ; qui joue à la Bourse, parie à Chantilly, promène tous les jours régulièrement, de cinq à six heures, le vernis de sa botte sur l'asphalte, depuis l'angle de la rue Le Peletier jusqu'à l'angle de la rue de la Chaussée-d'Antin, déjeune au café Anglais, dîne aux Provençaux, soupe chez Véry, ne manque pas un bal de l'Opéra, se montre tous les soirs dans cinq ou six *raouts* consécutifs et change quatre fois de gants par jour; qui émet un avis sérieux sur tout ce qui ne l'est pas ; jouit de ses entrées dans les coulisses du Palais-Royal et d'une stalle à l'année aux Italiens, n'applaudit que les danseuses, et n'a d'admiration que dans le bout des mains pour ce qui n'a de talent que dans le bout des pieds ; qui porte partout un visage usé et empesé, cire ses moustaches, joue avec sa canne, s'emboîte sous le sourcil un verre rond qui se tient tout seul et lui donne l'air d'un borgne né avec un lorgnon ; qui enfin a pour unique préoccupation, en ce monde, de tout suivre, fêtes, bals, concerts, progrès et modes, et

n'est en avance sur rien, ni sur l'idée d'aujourd'hui, ni sur le chapeau de demain?

Ou bien encore, est-ce cet autre petit monsieur, à la bouche en cœur et aux joues roses, qui se trouble, rougit et balbutie pour un mot, espèce de séraphin mélancolique et blond qu'une maman nimbée d'un turban présente dans les salons comme fils de famille, et qui circule modeste et timide en repliant, en manière de claque, son aileron sous son bras?

Tous les échantillons de jeunes gens que mademoiselle d'Hyvreuse avait rencontrés rentraient tous plus ou moins dans ce programme. Un seul s'en éloignait.

Anssi celui-là avait éclipsé jusqu'ici tout le monde autour de lui pour la jeune fille. Il était galant sans fadeur et empressé sans zèle. Pour lui, les chevaux de course ne passaient pas nécessairement avant les femmes; il ne revenait pas éternellement du club; il ne portait pas sa cravate comme un chien son collier. C'était une espèce de type de gentleman combiné avec le gentilhomme. Il avait l'air d'un portrait de Bussy-Rabutin qui serait descendu de son cadre et qui se serait promené dans les salons du faubourg Saint-Germain; on eût dit qu'il arrivait du petit lever de S. M. Louis XIV. Il sentait son Versailles d'une lieue. Il savait parler aux femmes et répondre aux hommes. On était tenté de regarder aux basques de son habit si l'épée en civadière n'y passait pas le bout de son fourreau. Il savait donner à notre horrible habit de drap le pli facile et élégant de l'habit de satin. Brave, spirituel, enthousiaste, fin parleur, il était par-

venu, à force d'art, à faire de sa personne le point de mire de tous les regards. Quand il entrait quelque part, il fallait tirer l'échelle après lui. Il avait le privilége, au théâtre, de faire faire un demi-tour de son côté à toutes les lorgnettes, et, au bal, à tous les éventails. Il n'avait que des ennemis parmi les hommes et que des amies parmi les femmes. C'était un jeune homme charmant. Il ne lui manquait qu'une chose — la jeunesse.

Nous avons nommé le marquis d'Ambre.

Or, depuis la veille, en présence de ce personnage, une figure, une figure radieuse s'était brusquement dressée aux yeux de Marie.

En face du marquis d'Ambre, debout et l'épée à la main, en face de ce maître des élégances, et sur son terrain même, sur le terrain du duel, en face de ce type inimitable de la grâce, de la bravoure et de la chevalerie d'autrefois, tout à coup, splendide et terrible, la pourpre de la vie sur la lèvre et le dédain de la mort dans les yeux, le jeune homme idéal était apparu avec une autre épée.

---

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

## XIV.

Ce jeune homme, ce n'était pas la première fois que Marie le voyait ; elle avait entendu prononcer son nom de baptême, le dimanche, aux Tuileries.

L'avait-elle remarqué, ce jour-là ? non ; il avait semblé à la belle enfant que son regard s'était arrêté un instant sur un assez joli garçon, pendant qu'elle rendait à l'artiste son salut. Mais elle n'y avait pas fait autrement attention.

Un joli garçon tout sec était pour elle quelque chose de peu nouveau. Elle était habituée à trouver dans sa société l'élite des gravures de modes et le dessus du panier de la fleur des pois. Elle était familiarisée avec les charmes des lionceaux frisés du Jockey-Club, dont Paul avait tenté de se rapprocher dans son irrésistible toilette des Tuileries. Le salon de la duchesse lui servait régulièrement la primeur des plus charmants gilets et des plus merveilleuses

cravates étranglant les tailles les plus cambrées et les cous les plus fashionables.

Donc le souvenir qu'elle avait accordé à cette première apparition de notre étudiant n'avait guère tenu plus de place dans l'esprit de mademoiselle d'Hyvreuse que le moindre des grains de sable de la grande allée sous le plus léger de ses pas. L'infortuné Paul Gérin en avait été pour ses frais de tailleur et pour les deux cents francs de drap fin et de piqué blanc que ce dimanche, mémorable pour lui, représentait sur sa personne et dans son budget de l'année.

D'ailleurs, au moment où Marie avait vu passer Paul, elle était avec le marquis, toute au plaisir de sa conversation et fort peu occupée de la foule des promeneurs, parmi lesquels personne, pas même Paul, n'aurait pu supplanter le brillant causeur dans l'attention de la jeune fille.

Mais dimanche propose et lundi dispose.

Il est rare, assurément, que le cœur d'une femme éprouve de ces révolutions soudaines qui décident en un quart d'heure de son avenir. Il faut pour cela que ce quart d'heure contienne toute la somme d'émotions dont ce cœur est capable. Il faut que ce quart d'heure ait la puissance de la destinée et mette l'âme en présence d'un de ces spectacles qui l'enlèvent, le retournent, l'éclairent et lui disent : Voici ton maître.

Mademoiselle d'Hyvreuse était arrivée au bois de Boulogne tout agitée et tout inquiète. Le sentiment qu'elle éprouvait pour le marquis d'Ambre était encore indécis et flottant, mais il suffisait pour que l'idée d'un danger

couru par lui la fît palpiter. C'est dans cette disposition d'esprit qu'elle avait poussé son cheval jusqu'au lieu de la rencontre. Disposition singulière d'ailleurs, et qui mêlait à son inquiétude je ne sais quelle volupté. Il lui semblait que son cœur n'était plus à elle et n'était encore à personne.

Ce qui se passa en elle à la vue des scènes qui suivirent est inexprimable.

Pendant le premier duel, elle craignit pour le marquis. Elle l'adora pendant une grande minute. Elle sentit d'avance dans son cœur le froid du fer de l'artiste. Quand Marcel se fendit, elle ferma les yeux. Quelqu'un cria : vengeance ! et tomba. Elle rouvrit les yeux. Ce n'était pas le marquis. Si c'eût été lui, il était aimé. Elle le regarda. L'artiste désarmé était étendu à ses pieds. Lui, il était pâle et sombre. Est-ce que le marquis n'avait pas été généreux ? Pourquoi ne se sentait-elle pas fière de lui ? Tout à coup, au milieu de ce tumulte de terreur et de stupeur qui la bouleversait, elle vit sortir de l'ombre, derrière le marquis d'Ambre, qui ? le passant des Tuileries. Elle le vit jeter son habit, courir à l'épée de l'artiste, la saisir, revenir au marquis, le provoquer, tomber en garde, l'attendre, le désarmer, l'épargner, et lui donner à la fois cette leçon et la vie. Alors il fut impossible à la jeune fille de ne pas remarquer dans ce généreux vainqueur l'adolescent aux cheveux noirs, à l'œil resplendissant de vie et de courage, à la taille noble et aux jarrets d'acier ; alors ce joli garçon, qu'elle avait à peine remarqué la veille, lui apparut beau de cette beauté suprême que

donnent au visage l'illumination d'une grande âme et une auréole jaillie d'une épée.

Pendant les quelques secondes d'attente qui précédèrent l'engagement, il sembla à mademoiselle d'Hyvreuse qu'un de ces deux hommes allait tuer l'autre en elle, que c'était dans son cœur qu'ils se battaient, que toute sa vie oscillait entre eux, et que son âme, comme son regard, passait de l'un à l'autre.

Quand ce fut fini, elle s'aperçut avec épouvante que ce n'était pas pour le marquis qu'elle avait tremblé, mais pour l'inconnu.

Elle rentra à l'hôtel tout d'une traite.

En rentrant, quel fut son premier mot à sa mère? un mensonge. Elle raconta toute une histoire où il n'y avait pas un mot de vrai : qu'elle s'était perdue, que son cheval s'était emporté, etc... Or, Marie n'avait jamais menti. A table, le soir, que dit-elle? rien ; et Marie adorait causer. Après le repas, au salon, que fit-elle? rien, que de prendre sa broderie, puis d'aller se coucher sur le coup de dix heures ; et Marie détestait de se mettre au lit avant minuit. En se couchant pria-t-elle? Non, et Marie ne manquait jamais de prier. Enfin, depuis une grande heure qu'elle est éveillée et que nous attendons son lever, a-t-elle appelé sa femme de chambre? non. Que fait-elle donc? elle pense ou, pour mieux dire, elle rêve. A qui? à quelqu'un dont elle ne sait encore que le nom de baptême et qui lui a fait oublier, en moins de douze heures, la vérité, la causerie, l'heure, le bon Dieu, le marquis et sa femme de chambre.

Elle rêve à M. Paul.

Pour Marie, M. Paul, c'est l'être rêvé, entrevu et disparu.

L'espèce de charme qu'exerce le souvenir de notre étudiant sur l'esprit de Marie n'a rien d'âpre ni de violent. Elle s'y laisse aller comme à un souffle qui la berce et qui la caresse. Elle éprouve un inexprimable bonheur à le revoir dans son imagination et à compléter sa figure comme il lui convient. Elle est heureuse de l'avoir vu et heureuse de penser à lui. Le seul symptôme inquiétant pour le repos de la jeune fille, c'est qu'elle y pense un peu trop, voilà tout.

Mais n'allez pas croire qu'elle se dit : Je le reverrai, je veux le revoir ! Non ! Il s'est montré, il a brillé, il a passé. C'est bien. C'est ainsi qu'il est charmant. Il faut qu'il reste l'inconnu. C'est ainsi, avec sa seule belle action pour toute lumière sur son beau visage, qu'il est irrésistible. Ainsi, il est absolument et à jamais poétique. Le moindre accessoire de plus ferait ombre sur son image rayonnante et aussitôt évanouie dans son rayon même.

Pour Marie, M. Paul, c'est quelqu'un de surnaturel et de complet.

Aussi n'est-elle pas le moins du monde fâchée de ne pas le connaître. Au contraire, si elle était exposée à le rencontrer de nouveau, elle n'oserait plus se permettre de l'aimer.

Elle se fait une véritable joie de songer que cette noble figure restera dans sa vie avec je ne sais quoi d'aérien et

d'envolé. Sa séduction principale, c'est d'avoir quelque chose de la vision.

L'invincible marquis d'Ambre a trouvé un plus brave que lui, un plus généreux que lui, un plus noble que lui, — un plus jeune que lui. Le brillant revenant du siècle dernier pâlit, s'efface et disparaît devant l'archange.

---

## XV

Où loge-t-il? quelle est sa profession? quel est son nom de famille?...

Qui sait? c'est peut-être un huissier en herbe!... Le malheureux, il loge peut-être rue Mouffetard! il a peut-être quelque bon nom bien ridicule de bourgeois! il est peut-être libertin, mal élevé; il jure peut-être, il boit peut-être, il fume peut-être dans quelque grande pipe toute noire et toute sale!...

Grand Dieu!... lui réglant ses comptes du mois avec son portier! Lui, ayant une femme de ménage, un tailleur et une maîtresse!...

Hélas! mademoiselle Marie vient d'imposer à notre étudiant le plus terrible programme que jamais héros de roman ait eu à remplir. Le voilà archange à perpétuité!...

Encore un peu, et l'infortuné va devenir un sylphe, logeant dans le bois de Boulogne même, dormant, non sur la plume ou sur la paille, mais dans la mousse, condamné à n'avoir pour compagne de son sommeil d'autre belle que la belle étoile, à ne fumer que des tiges de violettes, à ne boire que de l'eau du ciel et à n'être gris que les jours d'averse !...

Y a-t-il une rue digne de lui, une maison digne de lui, une profession digne de lui !...

Ce n'est peut-être qu'un pauvre diable vivant de son travail. Mais alors les plus poétiques créations de George Sand ne satisferaient pas notre héroïne, s'il fallait chercher quelque part une figure comparable à celle qu'elle se fait de notre héros. On ne lui permet qu'un travail immatériel, impalpable, ailé, produisant des œuvres utiles au monde, mais sans se noircir les doigts, et gagnant sa vie non à la sueur mais à la lumière de son front. Il faudra qu'il ait une blouse d'azur.

---

## XVI

Dix heures sonnèrent.

Il y avait deux heures que Marie était réveillée, et il lui semblait qu'il y avait quelques minutes à peine.

La première chose que fait l'Amour quand il entre dans la chambre d'une jeune fille, c'est de détrôner le Temps de la pendule.

Marie, effrayée de l'heure, tendit de nouveau la main vers la sonnette, mais cette fois pour de bon. Elle sonna vivement, et sa femme de chambre entra.

— Mademoiselle a dormi bien tard ce matin, fit la soubrette en ouvrant les rideaux de la fenêtre et la persienne.

— Quelle heure est-il donc? demanda Marie comme si elle ne l'eût pas parfaitement su.

— Dix heures.

— Vite, ma robe de chambre, et revenez m'habiller dans un instant.

La soubrette alla chercher dans un cabinet voisin et déposa sur une causeuse la plus coquette robe de chambre qui soit jamais sortie des mains d'une modiste, puis retourna attendre dans le cabinet que sa maîtresse fût levée.

La pudeur des femmes vis-à-vis des hommes est une chose charmante; mais la pudeur des femmes vis-à-vis des femmes est peut-être une chose plus charmante encore. Le lever de Marie, depuis qu'elle était grande personne, bien entendu, n'avait jamais eu de témoin qu'elle-même. La duchesse ne se serait pas permis d'y assister; c'était chose interdite, même à sa femme de chambre.

Marie, quand elle fut seule, rejeta ses draps et sortit alors des nuages de la batiste la plus ravissante paire de jambes fines et rondes qui ait jamais pu traverser les rêves de Pradier méditant une Vénus. Elle resta un moment assise sur le bord de son lit, étendit ses bras nus et souples à droite et à gauche de son cou, en les raidissant assez pour en faire jaillir les belles formes et en montrer les veines bleues, puis, avec le plus gracieux mouvement du monde, elle les ramena en les arrondissant au-dessus de sa tête, de manière que ses deux mains blanches et ovales se touchèrent par le bout de leurs ongles nacrés, et ressemblèrent à deux colombes qui se becquètent. En style vulgaire, elle avait bâillé. Mais quand une femme est, comme Marie, jolie à

miracle, il lui est impossible de faire un geste qui ne soit pas son triomphe.

Elle se leva.

Quand elle fut debout, ses petits pieds d'ivoire posés sur une descente de lit de zibeline, sa longue chemise de nuit découvrant ses épaules et s'entr'ouvrant un peu au-dessous comme une bouche qui dit la moitié d'un divin secret, quelqu'un qui l'eût vue ainsi, dans cette demi-nudité voilée, chaste et laissant négligemment deviner un invisible à étonner l'anneau de Gigès, ce quelqu'un, si Turc qu'il fût, eût assurément donné, pour être aimé de cette enfant, sa part de femmes dans ce monde et de houris dans l'autre.

---

## XVII.

Mademoiselle d'Hyvreuse ne se contentait pas d'être une belle jeune fille. Elle avait un talent. Elle peignait.

Tous les matins, après le déjeuner et avant sa promenade en voiture ou à cheval, elle venait s'enfermer une heure dans un charmant atelier que sa mère lui avait fait construire dans les combles de l'hôtel.

Il eût été difficile, en effet, de trouver une situation plus favorable pour un atelier. Le jour y venait à flots par un vaste vitrage donnant à même sur le ciel et ayant pour vis-à-vis, non les murs, mais seulement le haut du toit de la maison qui faisait face à l'hôtel d'Hyvreuse.

Un rideau roulant sur une tringle permettait à Marie de distribuer la lumière selon sa volonté. Généralement, en été, il était fermé ; et ce jour-là il retombait sur le parquet en larges plis qu'une douce brise, pénétrant dans

la pièce par une fenêtre toute grande ouverte, soulevait par moments, et dont le mouvement découvrait alors le ciel inondé de soleil et chauffant de ses rayons le pignon d'ardoises d'une mansarde quelconque de l'autre côté de la rue.

A l'abri de ce rideau, dont la frange cachait à demi son pied droit, le pied gauche posé sur la traverse de son chevalet, le pinceau et la palette à la main, Marie peignait.

Rien n'est amusant à regarder comme un peintre à l'ouvrage; mais, quand ce peintre est une femme et quand cette femme est jolie, ce qui n'était qu'amusant devient gracieux au possible. Ce sont sans cesse des hochements de tête et des clignements d'yeux; tantôt le visage se penche vers la toile pour poser quelque touche fine et précieuse, tantôt il s'éloigne brusquement pour juger l'effet. C'était, en vérité, quelque chose de séduisant à voir que cette enfant prenant, devant sa toile, des attitudes de peintre accompli, tour à tour satisfaite et mécontente de son œuvre, se reculant, se rapprochant, frappant du pied d'impatience, étendant sa main au-dessus de ses yeux pour mieux se rendre compte de la perspective, faisant, en un mot, mille petites mines que son professeur lui avait sans doute apprises avec la peinture. Que peignait-elle? A en juger par les tons verts et par les larges taches d'outremer et de cobalt qui s'arrondissaient sur sa palette, elle devait peindre un paysage, et, dans ce paysage, le ciel, car son regard se détournait parfois de sa toile et se fixait, comme

sur un modèle, sur l'azur même du jour, dont le rideau flottant du vitrage lui montrait par intervalles l'inimitable splendeur.

Le hasard voulut — le hasard c'est l'esprit de la Providence — que son regard errant allât du ciel au toit de la maison d'en face, du toit de la maison au pignon de la mansarde, du pignon de la mansarde à la fenêtre ouverte, et de la fenêtre à un visage qu'elle encadrait.

A la vue de ce visage, la palette, le pinceau et l'appuie-main s'échappèrent des doigts de mademoiselle d'Hyvreuse.

Ce visage, c'était celui de M. Paul, accoudé sur la petite balustrade de bois blanc de sa mansarde et regardant mélancoliquement dans la rue.

Lui, Paul! si près d'elle! devant elle! tout à coup! quelle catastrophe!

Il habitait donc en effet quelque part! il ne logeait donc pas absolument dans une gloire, il avait donc une autre maison que l'Empyrée, une autre portière que l'Aurore aux doigts de rose, un autre propriétaire que le père Eternel!

Nous venons de dire que mademoiselle Marie prit rapidement son parti de cette affreuse déception. Après tout, puisque son idéal demeurait quelque part, elle consentit volontiers à ce qu'il demeurât dans une mansarde. Elle ne lui aurait pas pardonné un vulgaire entresol, elle lui permit ce grenier. Qu'est-ce qu'un grenier, d'ailleurs? le rez-de-chaussée du ciel.

Mais quelle chose inouïe, quel hasard inattendu

quelle péripétie fatale, que la rue qu'il habitait fût précisément celle de Marie, que sa maison fût précisément devant l'hôtel d'Hyvreuse, que sa mansarde fût précisément devant l'atelier de Marie ! Ainsi, ce jeune homme qu'elle n'avait vu qu'une fois, et qu'elle espérait si bien ne plus revoir, elle allait donc être condamnée à le voir tous les jours ! Pour ne plus le voir, il eût fallu qu'elle décidât sa mère à vendre son hôtel, à changer de maison, de rue, de quartier. Force nous est de déclarer que le désir qu'avait mademoiselle d'Hyvreuse de ne plus revoir notre étudiant n'allait pas lui faire concevoir le projet d'une aussi radicale révolution.

Non-seulement mademoiselle d'Hyvreuse ne renonça pas à regarder M. Paul, mais encore elle se résigna assez vite à contempler d'un peu plus près le mortel extraordinaire qu'elle s'était plu à combler des qualités les plus éthérées.

Ajoutons que, d'où elle était, Marie était on ne peut mieux placée pour voir non-seulement l'étudiant, mais sa chambre.

La rue était étroite. En outre, l'hôtel d'Hyvreuse étant beaucoup plus élevé que la maison d'en face, l'atelier de Marie se trouvait naturellement dominer la mansarde de Paul ; ce qui faisait que Marie pouvait tout voir dans la mansarde du jeune homme, tandis que Paul ne pouvait rien voir dans l'atelier de la jeune fille.

Du reste, nous devons dire que l'étudiant, toujours accoudé à l'appui de la fenêtre, paraissait avoir les yeux

dirigés, non vers le toit de l'hôtel, mais vers le pavé de la rue.

Quant à Marie, son sourcil d'enfant s'était froncé,—signe d'inquiétude ; son sein de vierge se gonflait et se baissait,—signe d'émotion.

Elle n'avait vu la veille que le visage et l'âme du jeune homme ; aujourd'hui, elle avait sous les yeux sa personne et de plus sa chambre, c'est-à-dire sa vie.

Quelles étaient ses habitudes ? à quoi passait-il son temps ? qui recevait-il ? à quelle heure sortait-il et rentrait-il ? Elle pouvait savoir tout cela. Ce n'était évidemment pas un ouvrier travaillant de ses mains, car il avait les mains blanches. Était-ce un artiste ? Mais alors ce n'était ni un sculpteur, ni un peintre, ni un musicien, car il n'y avait dans sa chambre aucun des accessoires inséparables du musicien, du peintre et du sculpteur ; ni la palette, ni la moulure, ni le violon ou la flûte accrochés à la muraille. C'était peut-être bien un poëte ; si c'était un poëte, elle le saurait bien vite ; les poëtes, quand ils composent, doivent avoir quelque chose d'inspiré qui ne trompe pas ; ils doivent passer convulsivement les doigts dans leurs cheveux, se frapper le front et se promener à grands pas en récitant tout haut leurs vers. Or, la mansarde de Paul était assez près de l'atelier de Marie pour que, si Paul élevait la voix, les paroles qu'il prononcerait pussent arriver aux oreilles de notre héroïne.

La première chose que la vue de cette mansarde disait tout d'abord à Marie, c'est que Paul était pauvre.

Quatre murs blancs, et entre ces quatre murs, pour tout mobilier, un lit, une table et une chaise de paille. Eh bien! cette pauvreté plut à mademoiselle d'Hyvreuse. Elle était fatiguée des gens riches. De plus, qui dit pauvreté, dit souffrance ; qui dit souffrance, dit courage ; qui dit souffrance et courage, dit poésie. Il y avait trop longtemps que la jeune héritière ne voyait autour d'elle que les heureux du banquet de la vie ; elle était enchantée de pouvoir enfin contempler de près ce charmant « infortuné convive qui apparaît un jour et qui meurt. »

---

## XVIII

— Ah ! voici quelqu'un qui entre chez lui ! dit tout à coup Marie.

En effet, le garçon d'un café voisin entrait au même moment chez l'étudiant, portant d'une main une boîte de fer-blanc et de l'autre un panier.

— Monsieur Paul Gérin est ici ? cria-t-il en ouvrant la porte de la mansarde.

— C'est moi, répondit Paul.

— Ah ! il s'appelle Gérin, pensa Marie.

— C'est bien vous, reprit le garçon, qui avez demandé un beefteack-pommes, un bordeaux ordinaire, un café et une eau-de-vie ?

L'étudiant fit un signe de tête affirmatif, et, voyant arriver son repas, s'arracha à regret à sa douce et amère rêverie. Il approcha sa table de sa fenêtre et s'assit, non

sur sa chaise bien-aimée, mais sur son lit. Puis il laissa le garçon étendre sur sa table une nappe blanche et déposer sur la nappe le déjeuner commandé.

Marie ne voulut pas voir manger son sylphe. Elle eut peur qu'il n'eût un appétit d'ogre.

O déboires de la candeur! Soyez donc une jeune fille ossianesque; couchez donc votre idéal sous les ombres d'un jardin enchanté, et servez-lui donc en rêve un délicieux festin, uniquement composé de l'air du temps!

Il est, en effet, grand dommage que le bon Dieu ne tire pas parfois de la côte d'Adam de petits exemplaires d'anges, édition diamant, pour les laisser circuler sur la terre à l'usage des jeunes personnes romanesques. Mais, sans aller en réalité à de telles exigences, Marie se croyait bien le droit de demander à la destinée, ou de lui cacher à jamais M. Paul, ou si elle le lui montrait, que ce ne fût que poétiquement. Or, c'est tout un long chapitre, dans l'esprit des jeunes filles, que la distinction entre ce qui est poétique et ce qui ne l'est pas. Elles ne mettent pas, comme les philosophes, la poésie dans la vie même, elles la mettent dans mille délicates nuances, dans ceci et pas dans cela, dans un mot et pas dans un autre, dans tel air de tête, dans telle manière de se vêtir, de marcher, de dormir, de parler, et jusque dans ce qu'on mange et dans ce qu'on boit. Ainsi, un gaillard robuste, bien portant, fortement coloré, n'est pas poétique; un jeune homme pâle est poétique. L'appétit n'est pas poétique; la santé n'est pas poétique; la fluxion de poitrine est poétique. Vu de

près, rien n'est moins poétique qu'un phthisique ; mais, vu de loin, il est condamné, il s'en va, il se meurt. Se mourir est poétique ; mourir l'est moins. Il y a des fleurs qui doivent non à leur odeur, mais à leur nom, d'être poétiques, ou de ne pas l'être. Il y a des odeurs qui sont poétiques, selon la manière dont on les emploie. Le manteau est toujours poétique, l'habit quelquefois, le paletot jamais. La musique est encore plus poétique que la poésie. Le vin de Champagne est poétique, mais moins que l'eau pure. Certains déjeuners très-chers et très-délicats sont poétiques, mais moins qu'un morceau de pain noir.

Du reste, mademoiselle d'Hyvreuse aurait pu, sans craindre un désenchantement, regarder manger le voisin d'en face ; il toucha à peine à son repas. Depuis la veille, il avait complétement perdu l'appétit.

Marie s'était rassise sur son pliant, et, reprenant sa palette et ses pinceaux, s'était remise à son paysage et à son ciel. Elle avait même eu la précaution de rattacher son rideau à la patère, de manière à ce qu'il lui cachât complétement la mansarde.

Mais, décidément, elle n'était plus en train. La nuance juste ne venait pas. Au lieu d'un léger frottis d'outremer, son pinceau posait sur sa toile empâtement sur empâtement. Alors elle prenait son couteau à palette et grattait violemment tout ce qu'elle venait de faire.

On sait que le ciel est une des difficultés les plus insurmontables du paysage. Il y a pourtant un moyen sûr de faire que le ciel qu'on peint ressemble à un ciel,

c'est d'y mettre un nuage ; mais encore faut-il que le nuage soit « nature. »

Le plus petit bout de nuage qui fût alors passé dans l'angle bleu que son rideau coupait sur le vitrage de son atelier eût donc tiré Marie d'embarras. Elle l'aurait *croqué* au passage.

Mais elle avait beau regarder, le ciel était d'un azur désespérant. Soudain elle le vit s'obscurcir au-dessus du pignon de la mansarde de Paul, non d'un nuage, mais d'une nuée.

Cette nuée était une épaisse fumée blanche.

Pourtant, pas de cheminée à la mansarde. La fumée sortait par bouffées énormes de la fenêtre.

— Est-ce qu'il aurait mis le feu dans sa chambre ? pensa Marie effrayée, et elle s'approcha tout doucement de l'extrême bord du rideau et regarda.

Paul avait mis le feu, non dans sa chambre, mais dans sa pipe.

— Ah ! quelle pipe ! s'écria la jeune fille.

Ce n'était pas un vulgaire brûle-gueule, c'était une pipe superbe, une pipe modèle, une pipe-monstre que la pipe de l'étudiant.

Décidément, mademoiselle d'Hyvreuse en était de plus en plus pour ses frais d'imagination. Son Saint-Michel fumait comme un caporal.

Sa pipe était si drôle, si énorme, si noire, il s'en dégageait un tel volcan de fumée, que mademoiselle d'Hyvreuse se sentit prise d'un fou-rire, et que, trouvant Paul horriblement laid ainsi, elle eut peur, après avoir fait

à son sujet une telle dépense de poésie, de tomber par trop dans la prose en continuant de le regarder, et que, reprenant encore la palette et ses pinceaux, elle revint pour la seconde fois de son ange déchu à son ciel manqué.

Elle décida même qu'elle n'honorerait plus du moindre coup d'œil la malencontreuse mansarde, et qu'elle n'irait plus à son rideau, plutôt que d'avoir la douleur de voir de nouveau l'animal carnivore et fumivore pour lequel elle s'était donné la peine de se monter l'imagination.

Ce parti de ne plus aller à son rideau était tellement irrévocable, qu'un quart d'heure après l'avoir pris, Marie se levait et y retournait.

La fumée avait cessé de monter de la mansarde, et la jeune fille avait voulu savoir pourquoi. Apparemment, parce que Paul ne fumait plus. Mais pourquoi ne fumait-il plus? que faisait-il?

Paul était étendu sur son lit et dormait profondément.

Le pauvre garde-malade, fatigué de sa nuit d'insomnie, s'était senti, après sa bonne pipe, les yeux horriblement pesants. Il avait eu beau se les frotter et se mettre à la fenêtre, le grand air et le soleil n'avaient fait que les lui alourdir encore plus; il s'était donc jeté tout habillé sur son lit, où pour l'instant il dormait comme un bienheureux.

— Ah! c'est trop fort! pensa Marie en allant se rasseoir avec indignation.

Elle n'était pas devant sa toile depuis cinq minutes, qu'elle fut tirée de son travail par la plus effroyable li-

tanie de jurons qui soit jamais sortie de la bouche d'un étudiant de troisième année.

Le sourcil de Marie se fronça. Ces jurons épouvantables venaient évidemment de la mansarde.

— Allons! bon! dit la jeune fille, le voilà qui jure comme un païen maintenant! Que se passe-t-il donc? et, se levant vivement, elle écarta pour la troisième fois son rideau du bout du doigt.

Nous laissons le lecteur libre de croire que, puisque la jeune fille y retourne si fréquemment et si volontiers, c'est qu'apparemment elle n'est pas si impitoyable qu'elle devrait l'être pour les divers crimes dont Paul vient de se rendre successivement coupable, et qu'en dépit du déjeuner, de la pipe, du sommeil et des jurons de l'étudiant, Marie ne l'a pas irrévocablement condamné à mort, se disant peut-être en définitive qu'on n'est pas parfait et qu'il faut prendre les archanges pour ce qu'ils sont dans les mansardes.

Maintenant, voici pourquoi le divin Paul vient de jurer comme un païen.

---

## XIX

On a vu qu'en déjeunant il s'était bien gardé de s'asseoir sur son unique chaise ; ce modeste siége n'ayant de valeur pour lui que parce qu'il lui rappelait mademoiselle d'Hyvreuse, s'en servir, c'eût été le profaner, et il eût fallu, pour s'y asseoir, qu'il le prît à la jeune fille, toujours assise là dans sa pensée. Il regrettait même par moments de n'être point saltimbanque comme Gringoire, pour avoir le droit de tenir cette chaise en équilibre sur ses lèvres.

Or, pendant que l'étudiant sommeillait, sa portière était montée pour faire son ménage ; elle était entrée dans la mansarde, et, voyant son locataire endormi, elle s'était permis de s'asseoir un moment pour prendre le temps de souffler avant de se mettre à sa besogne. Car la portière de l'étudiant était une de ces pesantes et vé-

nérables concierges plastronnées et crinolisées d'énormités naturelles pour qui c'est une grande fatigue de monter trois étages au plus fort de la canicule.

La grosse concierge se laissa donc tomber plutôt qu'elle ne s'assit, en s'essuyant le front, sur la chaise qui, sous ce monceau de kilogrammes inattendus, craqua affreusement et fit entendre un tel gémissement de détresse, qu'il réveilla l'étudiant.

Il était probablement en train de rêver à mademoiselle d'Hyvreuse, qui lui apparaissait assise dans son grenier et lui souriant. Qu'on se figure donc la grimace de notre Roméo, quand, en s'éveillant, il vit devant lui, le regardant aimablement, rouge, large, apoplectique, barbue, tranquillement assise, et assise là! non sa délicieuse bien-aimée, mais cette massive commère, la nourrice de Juliette au lieu de Juliette!

Surprise, fureur, saut brusque à bas du lit, jurons à faire tourner la girouette du toit!

La brave femme ne savait pas ce que cela voulait dire. Elle crut que son locataire lui faisait une *charge*.

— Voulez-vous bien déguerpir! fit Paul en accompagnant cet ordre d'un nouveau juron.

La portière effrayée se leva.

— Est-ce qu'il est défendu de s'asseoir chez vous quand on n'en peut plus de chaleur? dit-elle.

— Certainement on peut s'asseoir, mais pas là-dessus, répondit Paul, qui se calma en voyant que son cher meuble était encore debout sur ses jambes.

— Et où çà? riposta la portière, il n'y a que ce canapé-là ici!

Paul fit la sourde oreille.

— Une drogue pareille! grommela la portière, blessée dans sa fierté.

— C'est parce qu'elle n'est pas neuve que je veux la ménager, répondit l'étudiant en portant sa chaise entre sa table et sa fenêtre, de manière à l'emprisonner.

La vénérable concierge crut de plus en plus que son nouveau locataire s'amusait d'elle. Elle ne répondit pas, donna deux ou trois coups de balai dans la chambre, enleva les restes du déjeuner et sortit avec dignité.

Mademoiselle d'Hyvreuse, qui avait entendu les bruyantes exclamations de la portière, et à qui la pantomime de l'étudiant n'avait pas échappé, ne s'expliqua pas non plus le motif de cette sortie. Elle ne put même s'empêcher de rire en voyant les singulières précautions avec lesquelles Paul touchait à un meuble si peu délicat. Elle trouva surtout que le crime commis ne valait pas un seul des blasphèmes qu'elle venait d'entendre et que son voisin eût beaucoup mieux fait de laisser sa portière sur sa chaise que de se mettre ce tas de jurons sur la conscience.

— Mais pourquoi tient-il donc tant à cette chaise? demanda-t-elle.

Paul avait laissé faire sa femme de ménage, sans plus prendre garde à elle. Son attention était ailleurs. Il était appuyé à sa fenêtre et il avait depuis quelques instants les yeux dirigés, non vers la rue, mais vers l'atelier de

mademoiselle d'Hyvreuse. Il lui avait semblé voir là-haut une main blanche soulever un rideau, puis disparaître vivement.

C'était la main de mademoiselle Marie, qui, de son côté, s'apercevant de la nouvelle direction que venait de prendre le regard de son voisin, s'était vite reculée et était allée s'asseoir, non devant sa toile, mais devant un petit piano, qui montrait ses touches d'ivoire dans un angle de l'atelier.

A peine assise, elle préluda.

Etait-ce avec intention que Marie crut devoir abandonner, en ce moment délicat, la peinture pour la musique? Nous le croyons... Peut-être cela voulait-il dire : Cette main qui vient de disparaître est une main de femme ; cette main que vous venez de voir, écoutez-la.

Paul écoutait en effet. Il écoutait de toute son âme.

La rue était silencieuse. Une faible brise flottait dans l'espace. Le petit dieu Zéphy, invisible et souriant, voletait de la mansarde à l'atelier. Il y avait de la sérénade dans le ciel.

Marie jouait une mélodie qui s'était trouvée tout ouverte sur le pupitre de son piano. C'était l'*Échange*, ce petit poëme exquis d'Alexandre Dumas et de Reber, que tout le monde connaît.

Le prélude achevé, la jeune fille allait chanter quand une voix tremblante, montant jusqu'à elle de l'autre côté de la rue, lui apporta ces paroles, qui se mariaient parfaitement avec l'air :

Dimanche, en errant seul aux Tuileries,
Je la vis s'asseoir sous un marronnier,
Celle que je nomme en mes rêveries
Et pour qui mon cœur habite un grenier.

Marie, malgré sa surprise et son émotion, commença l'accompagnement de la seconde strophe. La voix reprit :

Quand elle partit, il ne resta d'elle
Que sa chaise au pied du vieux marronnier.
Elle était de paille et me parut belle
Assez pour mon cœur et pour mon grenier.

Marie continua de jouer. La voix continua de chanter :

Avec de l'argent tout embarras cesse.
On me la vendit sous le marronnier...
Quoique pauvre, hélas ! j'aime une duchesse.
Elle est au sommet, je suis au grenier.

D'elle à moi, Dieu sait quelle est la distance !...
Mais sa chaise était sous le marronnier,
Et j'ai cru pouvoir, sans lui faire offense,
Marier la paille avec le grenier.

La voix se tut.

Marie se leva et resta quelques instants debout au milieu de la chambre. Qu'est-ce que cela voulait dire ?... Avait-elle bien entendu ?... avait-elle bien compris ?... Dimanche !... les Tuileries !... une duchesse !... sa chaise ?

Elle sentait que Paul était là, épiant le moindre mouvement du rideau. Elle eut une telle tentation de se montrer et elle en eut en même temps une telle peur, qu'elle descendit en courant, et se sauva jusqu'au salon où elle passa le reste de la journée à broder.

Paul attendit une heure, puis deux, puis tout le jour. Il ne bougea pas de sa fenêtre, mais le rideau ne remua plus. Dire ce qui se passait en lui, ce serait raconter l'inexprimable état d'un cœur qui passe brusquement d'un état voisin du désespoir à l'espérance. Il n'en revenait pas de son audace et de son succès. Le bachelier Lindor, entendant Rosine donner la réplique à sa romance, était mille fois moins heureux. Marie avait fait plus que lui répliquer, elle l'avait accompagné. Elle s'était faite complice de cette déclaration à vol d'oiseau qu'il lui avait envoyée, d'un toit à l'autre, par-dessus la rumeur de Paris.

Il était si troublé, si plein de tumultueuses espérances, qu'il éprouvait le besoin de danser, de dire des folies, et que, quand le soir on lui apporta son dîner, il mangea comme quatre, se grisa comme cinq, et raconta à sa portière comme quoi cette fameuse chaise si précieuse lui venait par héritage d'un vieux militaire de l'empire, et n'était ni plus ni moins que celle sur laquelle Napoléon avait dormi la veille de la bataille d'Austerlitz.

---

## XX

Le marquis d'Ambre vint dîner à l'hôtel d'Hyvreuse. La rencontre s'était ébruitée. La cause en était connue et servait déjà de fondement à des bruits de mariage entre mademoiselle d'Hyvreuse et le marquis.

Le marquis raconta donc tout le duel. Sa chevaleresque susceptibilité pour l'honneur et le nom de mademoiselle d'Hyvreuse était de nature à avancer ses affaires auprès de sa fiancée. Mais, en homme bien appris, il glissa légèrement là-dessus et ne s'étendit que sur sa maladresse et sur la conduite de ce brave jeune homme qui s'était battu comme un lion, et qui n'avait qu'un tort à ses yeux, c'était d'être un peu sauvage et de se croire forcé d'être un ours par-dessus le marché.

Marie s'attendait à ce que le marquis parlerait de ce duel. Aussi fit-elle fort bonne contenance. Sauf une légère

rougeur quand le marquis débuta, et qui fut attribuée à la cause même de la rencontre ; rien en elle ne la trahit; elle fut même plus amicale que jamais avec le marquis. Il proposa un déjeuner à la campagne pour le lendemain : Marie accepta. Elle était légère, heureuse ; elle aimait Paul et s'en croyait aimée. Jamais le marquis ne lui avait paru si aimable et si charmant. Pauvre marquis !

Si bien que, le lendemain matin, sur le coup de dix heures, Marie se dépêcha de monter à son atelier. Elle devait être toute la journée absente, et elle ne voulait pas partir sans avoir dit un petit bonjour à la mansarde d'en face.

La fenêtre de l'étudiant était fermée.

Mais, un quart d'heure après, elle l'entendit s'ouvrir.

— Il rentre, pensa-t-elle en voyant Paul le chapeau sur la tête. D'où vient-il ? Il lève les yeux ici. Il m'a vue... Ah ! son lit n'est pas défait.

Si le lit de Paul n'était pas défait, c'était tout simplement parce qu'il avait passé encore une fois la nuit à veiller Marcel. Mais la jeune fille ignorait cela. Elle se figura toutes sortes de choses. Où avait-il passé la nuit? Cette pensée lui serra le cœur. Elle se recula, et alla s'asseoir sur un divan au fond de l'atelier. Elle était jalouse !

— Ah ! il ne m'aime pas ! pensa-t-elle.

Paul portait sous le bras un assez gros paquet enveloppé avec soin. Quand il eut ouvert sa fenêtre, fermé sa porte et ôté son chapeau, Marie, qui, tout en se recu-

lant, ne s'était pas assez éloignée pour perdre des yeux son voisin, le vit mettre son paquet sur sa table, en défaire l'enveloppe, puis aller à sa chaise et y déposer en s'agenouillant l'objet qu'il avait apporté, et qui parut être à la jeune fille une statuette de plâtre dont elle ne put distinguer les traits.

Elle fit quelques pas vers la fenêtre et regarda d'un peu plus près.

La belle enfant étouffa un petit cri. Cette statuette, devant laquelle Paul était à genoux et qu'il avait eu la délicate inspiration d'asseoir sur la chaise de Marie, c'était la statuette de Marie !

C'était ce fameux modèle en plâtre du marbre fait par Marcel d'après mademoiselle d'Hyvreuse, et qui, on s'en souvient, avait amené le duel. Comme il en avait formé le projet, notre étudiant l'avait dérobé la nuit dernière, profitant de son métier de garde-malade pour consommer son larcin.

Marie n'eut pas de peine à deviner où Paul avait dû prendre sa statuette. Elle comprit que son voisin venait de chez Marcel, et que même, s'il en arrivait si matin, c'était probablement parce qu'il avait passé la nuit près de son ami blessé. Ce sommeil de la veille en plein jour, cet air fatigué !... plus de doute, il était garde-malade. Le lit non défait s'expliquait à l'éloge de Paul et à la satisfaction de Marie.

Elle continua d'observer, on conçoit avec quel redoublement d'attention. Elle ne chercha pas même à cacher

sous les plis du rideau ni le bout de son doigt ni le coin de son œil curieux.

Notre amoureux, toujours à genoux devant la statuette, ne cessait de la contempler, levant de temps en temps, à travers la rue, des yeux furtifs, intimidés, effrayés même, vers l'original dont il n'avait plus à deviner la présence.

Mais, si le regard qu'il adressait à la forme entrevue de la jeune fille était bien trmblant, celui dont il couvait son image l'était moins. Celui-là semblait dire à Marie : — Je vous tiens. Vous êtes chez moi. Cette statuette c'est vous. Vous êtes toujours sur votre chaise des Tuileries ; mais avec cette différence que maintenant vous ne pouvez plus vous en aller, mademoiselle ! Je puis faire de vous tout ce que je voudrai. Je puis vous dire toutes sortes de choses très-tendres. Je puis vous faire des déclarations sans fin que vous serez bien forcée d'écouter. Je puis même approcher mes lèvres de votre mignonne bottine et y déposer un baiser. Et c'est ce que je vais faire avec votre permission. Retirez votre pied, si vous pouvez !

Marie n'entendit pas ce que lui disaient les yeux de Paul, mais elle vit ce que faisait sa bouche.

— Il me baise le pied ! dit-elle.

La bouche de l'étudiant alla des pieds aux mains.

— Passe pour les mains, pensa Marie. C'est plus convenable.

Les lèvres de Paul montèrent des mains au front de la statuette.

— Mon front, maintenant! murmura Marie A-t-on jamais vu!

Paul baisa les cheveux.

— Je suppose qu'il va s'arrêter, dit la jeune fille, en voyant le baiser qui redescendait.

— Monsieur! fut sur le point de lui crier Marie. Voulez-vous bien finir, c'est abominable!

Le baiser redescendit encore et se posa sur la bouche.

Marie rougit comme une cerise mûre et s'écarta vivement de la fenêtre. Il lui sembla qu'elle avait senti ce dernier baiser.

L'étudiant se releva. Il n'osait regarder en face. Enfin il se décida. Il leva les yeux vers l'atelier, mais il les leva comme on les baisse—en tremblant.

Plus personne; fenêtre et rideau, tout était fermé.

— L'ai-je offensée? balbutia-t-il avec terreur.

L'avait-il offensée, en effet? Jugez-en.

Elle vint se rasseoir devant son chevalet, en enleva la toile et la remplaça par un album qu'elle ouvrit; puis, elle prit un crayon et se mit à dessiner. Peu à peu, son croquis prit figure. Au bout de quelques minutes, il était frappant. C'était le portrait de Paul qu'elle avait esquissé de souvenir.

— Il a le mien, s'était-elle-dit. Pourquoi n'aurais-je pas le sien?

Maintenant, si le lecteur nous demande par quel motif mademoiselle d'Hyvreuse voulait avoir le portrait de son voisin, nous répondrons au lecteur d'abord qu'il est bien curieux; mais si l'on insiste dans cette indiscrète

question, il faudra bien que nous finissions par confesser que c'était peut-être pour pouvoir rendre à la bouche de Paul son baiser.

Tout à coup elle referma violemment son album. Le marquis d'Ambre venait d'entrer.

Le marquis avait l'œil fin. Il surprit le mouvement de la jeune fille et il s'aperçut que sa présence la troublait singulièrement.

Mais mademoiselle d'Hyvrense se remit vite, croyant voir, à l'air aimable et parfaitement naturel du marquis, qu'il n'avait remarqué ni son geste ni son trouble.

Au milieu des préoccupations que lui avait données la mansarde, elle n'avait pas entendu la voiture du marquis rouler dans la cour de l'hôtel et elle avait parfaitement oublié la partie de campagne et le déjeuner.

— Eh bien! eh bien! dit le marquis. On n'est pas prête! encore en robe de chambre!

— Je cours me faire belle! répondit mademoiselle d'Hyvreuse; j'en ai pour un quart d'heure.

— Ce sera le quart d'heure de grâce par excellence, dit le marquis après avoir baisé la main de sa fiancée.

— Il n'a rien vu, pensa la jeune fille en descendant avec son galant cavalier.

Mais à peine était-elle dans sa chambre à coucher, que le marquis remonta dans l'atelier, alla droit à l'album, l'ouvrit et le feuilleta.

Il n'y avait pas à se tromper sur ce que dessinait Marie quand le marquis était entré. Toutes les pages de l'album étaient blanches, sauf celle où était le portrait de Paul.

— C'est singulier, j'ai vu quelque part quelqu'un qui ressemble à ça, fit le marquis dont le doigt trembla en touchant à ce feuillet. Eh! pardieu! c'est mon adversaire d'avant-hier! Par où, diable, ce visage-là est-il entré ici?

Une idée en amène une autre. Le marquis tira son portefeuille de la poche de son habit, et y prit la carte de l'étudiant, qui portait sa nouvelle adresse écrite au crayon. Il lut le nom de la rue et le numéro de la maison. C'était un trait de lumière. D'un geste rapide et violent, il écarta le rideau, et aperçut Paul, qui, de son côté, s'attendant à voir reparaître sa bien-aimée, fit un brusque soubresaut en voyant se montrer, à sa place, la figure sévère de son rival.

— Vertu de ma vie! maugréa le marquis en se reculant; ce visage est entré par la fenêtre! La petite avait modèle. C'est grave.

Il referma froidement l'album et descendit au salon, où la duchesse et sa fille ne tardèrent pas à le rejoindre. Un valet vint annoncer que la calèche était attelée.

Quand la voiture passa dans la rue, Paul était debout sur le pas de sa porte. Il était pâle; mais le marquis était encore plus pâle que lui.

Il n'en salua pas moins en souriant l'étudiant, qui lui rendit son salut avec embarras.

— Qu'est-ce que c'est que ce monsieur? demanda la duchesse.

— Ce monsieur, répondit le marquis, c'est ce jeune homme à qui je dois la vie.

## XXI.

Paul regarda la calèche s'éloigner. Il resta cloué sur le seuil de son logis, comme pétrifié de rage et de douleur.

La jalousie est la nuit de l'amour. Un cœur jaloux aime à tâtons. Tout à l'heure on était heureux, on espérait, on respirait à l'aise, on y voyait clair en soi-même ; soudain la jalousie vient ; l'ombre se fait en vous. On ne raisonne plus, on ne distingue plus le vrai du faux. Vous ne croyez plus à rien, vous ne croyez plus en vous ; vous ne croyez plus qu'à votre rival. Vous vous regardez, c'est sa beauté que vous voyez. Vous vous examinez, ce sont ses qualités qui vous frappent. Il vous possède, il vous agite, il vous tient, il est votre maître. Vous êtes devenu la conquête de votre rival. Il ne vous enlève pas seulement la femme que vous aimez, il vous enlève à vous-

même. Il vous arrache votre confiance, la conscience de vos qualités, la douce quiétude que vous inspiraient tous les dons que vous avez reçus de la nature, il vous ruine dans votre propre estime, et il vous met sur le pavé de la modestie.

Cette belle calèche tout étincelante, et qui emportait ce marquis détesté avec celle qu'il adorait, resta longtemps dans les yeux sombres et fixes de notre étudiant. Tout ce qu'il avait échafaudé, depuis vingt-quatre heures, de songes enivrants, s'écroula à ses pieds. Il ne vit plus rien que cet homme, cet homme qui triomphait au moment même où le pauvre habitant de la mansarde, se croyant aimé, commençait à entrer dans le premier ciel.

Paul passa une partie de sa journée à envier, à haïr et à admirer le marquis. Était-il heureux, ce marquis! Que de peine il s'était donné, lui, Paul, pour arriver à se faire remarquer de Marie! et encore, était-il bien vrai qu'elle l'eût remarqué? Que d'efforts il avait faits depuis trois jours! et où en était-il, à rien! à un regard plutôt soupçonné que surpris, à des inductions, à de vagues espérances. A quoi lui avait servi de la suivre? A quoi lui avait servi son duel, son courage, sa générosité, sa romance, ses baisers et son grenier? Voilà ce maudit marquis qui passait tout à coup devant lui, lui enlevant sa Marie dans le tourbillon d'une calèche. Où allaient-ils? Hélas!... la vie de ce marquis et celle de Marie ne faisaient qu'une. Il était sans cesse avec elle. Il la voyait à tout instant. Il devait l'aimer, — elle devait l'aimer.

Qu'il était heureux, ce marquis !

A quoi cela lui servait-il, à lui, Paul, d'être beau, et de sentir en lui un ouragan de désirs et une tempête d'aspirations ? à quoi bon n'avoir pas un rhumatisme ? à quoi bon n'avoir pas une ride ? à quoi bon être jeune? on ne commence donc à être aimé des femmes qu'à cinquante ans ! il aurait voulu pouvoir s'ajouter brusquement trente ans pour en avoir cinq de plus que le marquis. Il envia presque les vieillards. Pour la première fois de sa vie, il eut l'ambition d'être de l'Académie. Il se serait volontiers arraché les cheveux, pour être tout de suite chauve.

Il était furieux. Oh ! comme il aurait voulu changer de visage avec le marquis !

Nous sommes d'avis que le marquis aurait accepté.

---

## XXII.

Paul marchait au hasard pour se calmer. Peu à peu, en effet, il se calma.

Après s'être donné toutes les raisons possibles pour se prouver que Marie ne l'aimait pas, il se donna toutes les raisons possibles pour se prouver que Marie l'aimait ou l'aimerait.

Oh ! bel ange que celui des premières amours ! comme on passe brusquement et sans transition de ce qu'on redoute à ce qu'on désire !

Il se refit mentalement pour la dixième fois l'historique de ces dernières vingt-quatre heures. Il se représenta de nouveau mademoiselle d'Hyvreuse l'écoutant chanter en l'accompagnant ; il la revit de moitié avec sa statuette dans ce mystérieux tête-à-tête de la matinée ; il la revit acceptant du regard les timides audaces de sa bouche ;

il se revit aux genoux du portrait de Marie, devant Marie, et il se dit : Elle m'aime !

Il arriva avec cette impression sur le marché aux fleurs de la place de la Madeleine. Il acheta des roses, des œillets et des clématites et les fit porter chez lui ; puis il rentra et disposa les pots de fleurs sur le rebord de sa fenêtre, de manière à en faire un cadre à la statuette et à ce que Marie, quand elle se verrait chez son voisin d'en face, s'y trouvât moins mal logée. En outre, il y a dans les fleurs un langage secret, une secrète transmission de sympathie ; rien ne mêle deux respirations comme un parfum. Enfin un grenier avec des fleurs n'est plus le même. Une mansarde est en toilette avec un simple rosier au bord de son toit.

La nuit venue, Paul alla chez Marcel. Le blessé était mieux, mais il avait encore besoin d'être veillé, et Paul y passa la nuit.

Quand Paul rentra le matin chez lui, il était harassé de fatigue. C'était la troisième nuit blanche qu'il supportait. Il se coucha et dormit profondément jusqu'au lendemain midi.

Sa première pensée quand il fut levé fut, comme on le suppose, pour sa voisine.

Il regarda par la fenêtre et frissonna. Les volets de l'hôtel étaient fermés.

---

## XXIII.

Le départ des dames d'Hyvreuse pour la Touraine avec le marquis d'Ambre était la nouvelle de la rue. Aussi Paul l'apprit-il bien vite par sa portière.

Le marquis, effrayé de ce fatal portrait découvert dans l'atelier de Marie, avait décidé ce voyage avec la duchesse, à qui il se hâta de tout confier.

Le futur mari de mademoiselle d'Hyvreuse envisageait pourtant le danger sans se l'exagérer. Il savait que ces premières amours des jeunes filles sont le plus souvent passagères et que, si elles peuvent parfois durer toute la vie, elles peuvent aussi ne durer qu'une heure. C'est l'âme qui s'essaye et qui veut aimer, voilà tout. Peu importe alors qui l'on aime pourvu qu'on aime. La cause de l'amour est moins dans l'homme que dans la jeune fille, dans sa première aspiration, dans son premier be-

son de tendresse et d'expansion. L'homme aimé, alors, n'est qu'un prétexte. Il n'est pas choisi, il est trouvé. Le marquis n'ignorait rien de ce prélude du cœur de la femme. Il espérait donc qu'il en serait de Marie comme de la plupart des jeunes filles. Il envisageait ce portrait du voisin d'en face surpris chez Marie comme une preuve que la situation de cette âme naissante allait devenir critique et que sa fiancée était entrée dans l'âge délicat où la lyre intérieure s'aperçoit de sa corde sensible et soupire après le musicien qui passe, fût-ce un joueur d'orgue. Seulement le marquis jugea prudent de faire cesser le solo de l'étudiant.

Le départ pour la Touraine fut arrangé du jour au lendemain, et, chose singulière, Marie ne s'y opposa pas.

Après s'être laissée aller avec un indicible charme à un sentiment nouveau pour son âme, sentiment qu'elle s'était plu, les premiers jours, à éprouver et à cacher en elle-même, mademoiselle d'Hyvreuse s'en était tout à coup effrayée. Les circonstances si imprévues et si puissantes qui l'avaient successivement entraînée lui avaient enlevé d'abord toute conscience du danger; c'était le hasard qui avait tout fait. Elle avait vu Paul par hasard; elle l'avait revu par hasard; elle s'était aperçue qu'il l'aimait par hasard; mais, de hasard en hasard, elle était arrivée à l'aimer aussi. Alors seulement elle envisagea sérieusement et dans toute son étendue les suites que cet amour si elle s'y abandonnait, pouvaient avoir pour elle, et elle ne put s'empêcher de mesurer tristement du regard l'abîme qui séparait cette mansarde de son atelier.

C'est que mademoiselle d'Hyvreuse, malgré sa sensible et romanesque imagination, avait, comme toutes les belles natures, le souci du devoir. Avant de se livrer à cet amour, elle sentit le noble besoin de l'éprouver. Elle voulut savoir si, né des circonstances, il résisterait aux circonstances, et si, favorisé par le voisinage, il résisterait à l'absence. Pour croire au lien de son cœur, elle voulut essayer de le briser. Elle ne fut pas fâchée de faire cette expérience sur elle-même, expérience d'autant plus nécessaire qu'elle voyait bien que ce n'était pas là une inclination permise, et que c'était toute sa vie, tout son repos, tout son avenir qu'elle jetterait au feu de cet amour. Ce départ était un moyen qui s'offrait de lui-même de s'assurer si elle était réellement éprise. Elle ne se connaissait pas beaucoup en amour, et elle ne savait pas bien si c'était aimer que tout cela.

—Si je souffre de ne plus le voir, ce sera que je l'aime ! s'était-elle dit, et alors, tant pis !— L'épreuve serait en effet décisive, puisqu'après avoir passé deux jours à peine dans une sorte de vis-à-vis secret avec la mansarde, elle allait passer toute une saison à quarante lieues d'elle, dans un château charmant où l'attendaient mille distractions puissantes et où rien ne lui rappellerait plus le plus dangereux des toits de Paris.

Elle accepta donc le voyage improvisé dont lui parla sa mère, le soir même de leur retour de la campagne, et que des lettres reçues des fermiers de Touraine arrivèrent fort à propos pour rendre nécessaire aux intérêts de la famille.

La duchesse ne manqua pas de faire remarquer à son futur gendre l'espèce d'empressement avec lequel sa fille avait accueilli l'idée de ce départ, et d'en conclure qu'il n'y avait peut-être rien de bien fondé dans leurs craintes à l'endroit de ce mystérieux rival.

— Qui sait? répondit le marquis. Cela peut prouver, en effet, qu'elle ne l'aime pas encore, mais cela peut prouver aussi qu'elle craint de l'aimer. En amour, les femmes ont quelquefois le courage de fuir devant le danger.

Le domaine de la duchesse était situé entre Tours et Blois. Il s'étendait au penchant d'une colline jusqu'au delà du Cosson, charmante petite rivière large comme trois ruisseaux, et allait presque retrouver la Loire. C'était une vaste demeure et d'une noble figure. Elle était flanquée de deux tourelles à toits pointus, seuls restes de la primitive construction, qui remontait au quinzième siècle. La façade était Louis XIII, avec ce charmant mélange de pierres de taille et de briques qu'on admire dans le pavillon central du palais de Versailles. Partout, sur les portes, aux fenêtres, aux balcons, s'arrondissait la courbe prétentieuse et maniérée de la volute, cette perruque de l'architecture. Bois touffus, larges prairies, jardins anglais, allées sablées, sentiers ombreux, vaches et moutons paissant en liberté, lièvres et lapins filant comme des flèches dans les clairières, rien ne manquait à ce domaine vraiment seigneurial, pour en faire un charmant séjour.

Dans le château, il y avait chapelle, salle de spec-

tacle, petits et grands appartements; dans les grands appartements resplendissait le luxe pompeux dont Louis XIV avait donné le modèle démesuré aux architectes de son temps; dans les petits brillait l'ornementation délicate dont le Trianon de Louis XV avait mis à la mode le goût coquet et fleuri. Rien de plus imposant, dans les salons d'apparat, que les larges et hautes consoles bordées de frises dorées, qui venaient, en ondulant sur les murs, encadrer des peintures à fresque dues au pinceau froid et royal de l'école de Lebrun; mais aussi, dans les boudoirs, rien de plus léger et de plus frais que la provision de roses joufflues et d'amours bouffis qui enchâssaient dans les camaïeux des portes la poudre des brebis et des bergères de Boucher, ce coloriste du fard.

Notre marquis savait ce qu'il faisait en transportant brusquement sa fiancée dans ce milieu admirablement disposé pour mettre en lumière les qualités tout aristocratiques dont il brillait lui-même. C'était vraiment là qu'il était chez lui; son pas noble et gracieux trouvait là tout son écho. Cette seigneurie allait merveilleusement à ce grand seigneur. Le château faisait valoir le châtelain. Il rajeunissait le château, et le château le rajeunissait. Il était la vie, la gaieté, la résurrection de toutes ces nobles vieilleries. Il retrouvait là le bel art de la vénerie, dont il était un des maîtres, la curée aux flambeaux, l'aboiement des chiens, l'hallali sonore dans les feuillées, l'habit doré du chasseur, le couteau à manche ciselé, le galop hardi et aventureux du pur sang à tra-

vers les haies et les fossés. Il était vraiment roi dans ce cadre de hautes futaies. Il avait l'air du maître qui rentre. C'était du fond de ce château à tourelles que le marquis d'Ambre se proposait de battre en brèche la mansarde de l'ennemi.

Il ne connaissait qu'une manière de s'imposer, c'était de plaire.

Assurément, il aurait pu faire comme bien des maris de nos jours qui ne se gênent point pour épouser les femmes malgré elles. Mais, nous l'avons dit, il ne voulait faire qu'un mariage d'inclination, d'abord par coquetterie et ensuite par prudence. S'il eût épousé mademoiselle d'Hyvreuse éprise d'un autre, il connaissait d'avance son sort.

En outre, par tempérament, il détestait la violence. De tous les vilains métiers, celui qu'il méprisait le plus, c'était le métier de tyran. Il voulait être accepté et non subi. Vivre dans un perpétuel soupçon, redouter un mot, un regard, une pensée, faire de tous ceux qui vous servent autant d'espions, n'avoir plus un instant de repos, de confiance et d'abandon, multiplier autour de soi les verrous et les clefs, n'être plus qu'un misérable geôlier, pâlir jusque devant son ombre, savoir son autorité justement exécrée, sentir qu'on persécute et qu'il arrivera un jour où cette longue contrainte, devenue trop odieuse, fera éclater un sentiment qu'on veut comprimer et ignorer, songer qu'un autre est aimé en secret, craindre aujourd'hui cet homme et demain un autre, trembler au bal devant les danseurs, au théâtre devant les specta-

teurs, dans la rue devant les passants, et se dire, en regardant du fond de sa voiture quelque élégant promeneur qui vous salue courtoisement : C'est peut-être celui-là ! exagérer alors jusqu'au délire, dans l'aveuglement de l'inquiétude, toutes les précautions, défendre les conversations, surveiller les lectures, intercepter les lettres, voir dans le moindre geste un signal, dans le moindre tête-à-tête un rendez-vous, révolter toutes les consciences autour de soi, avoir soi-même le remords de sentir qu'on a volé ce droit qu'on s'arroge et qu'on attente chaque jour à ce que l'âme humaine a de plus sacré, à sa liberté, être à la fois absurde, infâme et impuissant, enfin combler la mesure : après avoir été haï, être trahi, succomber dans la lutte et s'entendre dire pour dernier mot qu'on est un monstre, — voilà quel était le sort fatal du tyran dans le mariage, aux yeux de notre prudent marquis. Aussi ce sort, il s'était juré de tout faire pour l'éviter. Il voulait être vraiment élu. Il n'avait pas réussi jusque-là, mais il ne voulait renoncer qu'à la dernière extrémité. Il voulait brûler jusqu'à la dernière amorce de son esprit.

Aussitôt après l'arrivée des dames d'Hyvreuse au château, les fêtes s'y succédèrent. Le marquis en était le ministre et Marie en était la reine. Ce ne furent que promenades sur la Loire, battues dans les forêts voisines, dîners champêtres, courses à Chambord, à Chenonceaux, à Chaumont, à Amboise. Le soir, il y avait bal, concert, comédie ; le manoir regorgeait de visiteurs. Dans toutes ces fêtes, il y avait toujours quelque chose qui indiquait

tout bas à Marie que c'était à elle et pour elle qu'elles étaient données. L'ingénieux marquis trouvait toujours le moyen d'y glisser une délicate pensée d'amour. Les feux d'artifice qu'il faisait tirer le soir, au clair de lune, sous les fenêtres de sa fiancée, étaient des madrigaux d'étoiles. Il choisissait d'ordinaire dans les écuries le cheval le plus rétif, et, tout en causant à la portière des calèches, il le dressait si bien que, le lendemain, la jeune fille pouvait le monter. Un jour, à la chasse, Marie demanda grâce pour un daim aux abois que poursuivait la meute; le marquis siffla d'une certaine manière : tous les chiens s'arrêtèrent court, et, huit jours après, mademoiselle d'Hyvreuse, en se promenant dans le parc du château, trouva le daim apprivoisé.

Un soir, le marquis, qui se piquait de poésie, joua dans la salle de spectacle un proverbe-régence de sa façon. Il eut un immense succès. Son habit, copié dans le *Mercure galant*, était de brocart d'or ramagé de fleurs de brocart d'argent, son pourpoint de gros de Tours noir brodé d'arabesques et de mosaïques d'émeraudes et de rubis, ses chausses en satin mordoré avec une broderie de petites anémones en pierreries. Il avait réuni et dépensé sur sa personne toutes les ressources de ce grand art du vêtement qui faisait jadis des belles étoffes l'accompagnement obligé des belles manières. Un magnifique diamant éclairait sa main blanche. L'élégance de sa jambe se dessinait merveilleusement sous le bas de soie à coins pailletés; son pied fin avait l'air monté sur talons rouges. Le jabot de dentelles frissonnait entre

ses doigts habiles à chiffonner le point de Venise. Il avait vraiment la plus fraîche et la plus galante mine ainsi vêtu. Il avait cent ans de plus et vingt ans de moins. Bref, la présence de cet homme était un tel courant de vie, de mouvement et d'entrain, que ce n'était plus dans le manoir que bruits de cor, aboiements, hennissements, lumières, torches, lustres, fanfares, musiques, galas. Le marquis donna une mascarade, et, lui qui pour rien au monde n'eût dansé la polka, on le vit danser le menuet. Il donna à jouer pour qu'on le vît perdre. Enfin il déploya pendant deux mois, dans le vieux château, tous ses talents de revenant.

Pendant les premiers temps, Marie s'était jetée dans ces plaisirs avec une sorte d'entraînement. Elle avait l'intention d'oublier Paul, et tout autour d'elle conspirait pour cela. Mais peu à peu cet entraînement se calma. Elle devint pensive, puis silencieuse. Insensiblement son silence tourna à la mélancolie. Un jour, elle se fit prier pour sortir; un autre jour, elle chercha un prétexte plausible pour rester seule; un autre jour, elle le trouva. Elle s'égarait sous les grands arbres. Hélas! à travers tout ce mouvement qui se faisait autour d'elle à son intention, au milieu des succès et des triomphes du marquis d'Ambre, au milieu de tout ce faste, elle entrevoyait, par delà l'horizon, tout là-bas, derrière le dernier nuage du ciel, une pauvre chambrette, et à sa fenêtre la silhouette sombre de l'étudiant. Elle l'aimait, c'était décidé.

Chaque jour, le marquis lui envoyait un bouquet. Ces

bouquets, composés de fleurs rares, arrivaient, à grands frais, de Paris. D'abord elle les porta et les soigna ; puis elle les porta et les laissa se faner ; puis elle les laissa se faner sans les porter.

Le bruit d'un projet de mariage entre elle et le marquis finit par arriver vaguement jusqu'à elle. Elle surprit, dans les conversations de sa mère avec le gentilhomme, des demi-mots, des regards, des sourires qui l'inquiétèrent vivement. Elle commença à maigrir et à pâlir. Elle ne mangea plus. Le marquis jugea que le moment était venu de brusquer la situation et de jouer sa dernière carte.

Un jour donc, mademoiselle d'Hyvreuse trouva, dans le bouquet que sa femme de chambre lui remettait quotidiennement de la part du marquis, un billet ainsi conçu :

« Si vous voulez savoir quel est l'homme qui vous aime le plus au monde, allez dans votre chambre, vous y lirez la première lettre de son nom. C'est tout ce qu'il ose encore vous en dire. »

Marie eut un saisissement d'épouvante en lisant ce billet. Elle crut entrevoir un malheur. Elle courut à sa chambre.

Une couronne de fleurs d'oranger en perles fines, semée de gouttes de rosée en brillants, était posée sur le lit à côté d'une robe de noces garnie de quatre volants de point d'Angleterre. Un trousseau de reine était étalé sur les meubles : robes de velours, cachemires, fourrures ; diamants ; une toilette d'or dans laquelle Fro-

ment-Meurice avait prodigué les grâces de son ciseau; des merveilles de lingerie, des mouchoirs d'une finesse incomparable qu'on n'eût pu peser qu'au poids des dentelles, et si petits qu'on les eût mouillés avec une larme; tous les nuages de la lune de miel dépensés en batistes et en mousselines; des parures dont chaque pierre était une dot. Il y avait, dans ce merveilleux trousseau, de quoi rendre le mariage irrésistible pour une vestale. Mais mademoiselle d'Hyvreuse ne vit rien de toutes ces richesses. Sur la reliure du livre d'Heures, sur le coin brodé des mouchoirs, sur l'écrin des parures, sur le cadre historié des miroirs, sur la corbeille, elle ne vit qu'une chose qui la fit tomber à la renverse en poussant un cri terrible : c'était une couronne de marquise surmontant son initiale entrelacée avec celle du marquis d'Ambre.

---

## XXV

Peu de jours après, les volets de l'hôtel d'Hyvreuse s'étaient rouverts et ce n'était qu'un perpétuel bruit de voitures dans la rue Trudon. Les équipages de toute la haute société de Paris se succédaient sans discontinuer devant la grille de l'hôtel. Un laquais en descendait, demandait des nouvelles de mademoiselle d'Hyvreuse et déposait une carte, puis la voiture repartait sans que ses maîtres en fussent sortis. Au milieu de cette foule de visiteurs, un jeune homme paraissait deux fois par jour devant la grille, puis, après une visible hésitation, y sonnait, entrait dans la cour, allait questionner d'une voix tremblante le concierge galonné de l'hôtel, puis ressortait sans se donner la peine d'essuyer une larme sur sa joue creuse et amaigrie. Un méchant habit noir

râpé aux coudes, lustré aux parements et au collet, mince comme une feuille de papier, se boutonnait étroitement sur sa poitrine, mais sans la protéger contre l'humidité déjà glaciale de la saison. Le pantalon, les souliers, le chapeau, sans avoir l'aspect hideux et presque ignoble du haillon, étaient misérables. Rien pourtant de dégradé dans la mise de ce jeune homme. Tout ce qu'il avait sur lui était d'une rigoureuse propreté qui lui donnait même je ne sais quelle apparence honorable. En général, qui dit pauvreté propre au dehors, dit pauvreté digne au dedans.

Le visage de ce jeune homme portait toutes les traces d'une longue torture morale et physique. Dans un autre moment, il eût pu frapper par sa beauté et la noblesse de ses traits. Mais ce qu'il avait surtout d'extraordinaire aujourd'hui, c'était son extrême pâleur. La souffrance était lisible dans la contraction de ses narines, dans le pli amer de sa lèvre, dans l'animation fiévreuse de ses joues, dans l'éclat excessif de ses grands yeux noirs, et dans une sorte de faiblesse générale répandue sur toute son allure. Il était dans la force de l'âge, et pourtant il avait l'air écrasé sous la vie. Une ride naissante commençait déjà le tour de son jeune front. Ce jeune homme, le lecteur ne le reconnaîtrait pas si nous ne le lui nommions : c'était Paul Gérin.

Après avoir multiplié ses visites à l'hôtel, il ne reparut plus à la grille. Pour le voir, il eût fallu lever les yeux vers sa mansarde, où il restait quelquefois deux heures entières accoudé, tantôt silencieux et morne, tantôt

sanglotant comme un enfant et laissant tomber ses larmes dans la rue.

Un jour, il sortit, marcha longtemps dans Paris et finit par s'arrêter au milieu d'un pont. Il regarda longtemps couler le fleuve. Mais personne ne vit ce regard. Il avait la fixité sombre d'une résolution terrible ; l'eau seule le comprit.

Le soir, il rentra chez lui, prit une liasse de papiers dans son tiroir, la brûla ; puis, s'asseyant devant sa table, il écrivit ce qui suit :

« 2 novembre, huit heures du soir.

» Mademoiselle,

» Je vais me tuer.

» Quand un homme rêve l'inaccessible, c'est ordinairement là qu'il arrive. Il y a un moment où la vie se ferme de tous côtés. De quelque côté qu'on regarde, on ne voit que l'abîme ou la muraille. J'ai vingt-cinq ans et demi. C'est assez. C'est trop. Je suis trop vieux de trois mois de souffrance.

» Il y a trois mois, vous partiez pour la Touraine. Vous êtes revenue depuis quinze jours. Vous êtes malade, dit-on, gravement malade. Qu'avez-vous ? je l'ignore. Votre maladie est le bruit du quartier, et voilà comment je l'ai sue. J'ai voulu avoir de vos nouvelles, je me suis présenté chez le portier de votre hôtel. Oh ! qu'il m'a

fallu de courage pour cela! Il me semblait que cet homme allait lire dans mes yeux. Je balbutiais en le questionnant. Ce simple mot : Comment va mademoiselle d'Hyvreuse? me coûtait plus à dire qu'au criminel l'aveu de son crime. Pendant huit jours, je suis allé tous les matins demander comment vous étiez; puis j'y suis allé tous les matins et tous les soirs. Si bien que votre portier en a parlé à ma portière et que mon amour n'est plus un secret pour personne. Je suis sûr que vos domestiques se font ce petit cancan-là. Qui se douterait qu'on puisse être aussi ridicule et aussi désespéré que je le suis? « Encore ce petit monsieur qui ouvre la grille !... » j'ai entendu cela la dernière fois que je suis allé m'informer de vous. Aussi voilà trois jours que je n'ose plus. Je ne sais plus rien de votre santé, sinon que, depuis ce matin, il y a de la paille dans la rue.

» Est-ce que vous allez mourir? Moi, je n'ai pas le courage de vivre dans cette torture. Je préfère m'en aller tout de suite pour apprendre votre mort par vous dans mon tombeau.

» Mais ce n'est pas possible! Vous ne mourrez pas! Vous vivrez pour épouser le marquis d'Ambre qui vous aime et que vous aimez.

» Si un homme a jamais été envié par un autre, c'est lui par moi. Ces trois mois, il les a passés près de vous. Vous êtes-vous bien amusés? La campagne est-elle bien belle? Je connais la Touraine. J'ai passé un mois, dans le temps, à Blois. Il y a une jetée avec des peupliers, qui suit la Loire et où je me suis promené

bien souvent. Vous avez dû faire bien des parties à cheval avec le marquis. Vous aurez sans doute pris froid un soir de cet automne.

» Tenez ! encore maintenant, il y a, pour moi, un homme heureux par-dessus tout en ce monde, et cet homme, c'est le marquis d'Ambre. Il vous voit, il est sans cesse auprès de votre lit, il vous soigne. Il vous voit pâle, mourante, mais il vous voit. Il jouit de ce bonheur ineffable de vous servir, de vous approcher, de questionner le médecin et de lui dire : Eh bien?... Il peut vous toucher la main. Il vous veille. Il sait si la nuit dernière a été meilleure que l'autre. Il marche doucement sur votre tapis, il recommande qu'on ne fasse pas de bruit autour de vous, il pleure tout bas près de vous, il effleure du regard les chastes plis de votre alcôve, il entend les mots que vous prononcez dans votre délire. C'est de sa main que vous recevez le calmant qui vous fait dormir. Si vous guérissez, il sera de la convalescence. Si vous mourez, il sera du deuil. Je l'ai vu entrer il y a quatre jours chez vous. Il n'est plus sorti depuis. Il avait l'air bien malheureux. Je lui donne mon désespoir pour le sien, s'il veut.

» Personne ne saura jamais ce que j'ai souffert. Vous aimer sans vous connaître ! Autrefois, quand je vous voyais passer rayonnante de santé, à cheval, en voiture, à pied, je vous suivais. Mais vous étiez toujours pour moi l'inabordable. Plus j'étais près de vous, plus j'étais loin de vous. Je vous contemplais, et voilà tout. Tant que vous étiez dans la rue, c'était bien ; mais une fois

que vous aviez franchi la grille de votre hôtel, adieu! je regardais cette grille fatale comme jamais prisonnier n'a regardé les barreaux de sa prison. Il fallait m'arrêter là. Vous aviez disparu. Vous étiez rentrée dans votre monde, vous alliez essayer quelque robe de bal, parler, sourire, briller dans une atmosphère lumineuse et embaumée, au milieu des fleurs et des lustres! Oh! entendre le son de votre voix, toucher votre robe, vous effleurer quand vous passez! Oh! vous donner quelque chose que vous demandez, vous tendre votre sortie de bal, vous ramasser votre gant ou votre éventail, mettre sur vos épaules la pelisse de fourrures, baiser le marche-pied de votre voiture et approcher sa main de votre soulier, vous respirer quand vous sortez, toute parée, de votre chambre virginale, — il y a pourtant des laquais qui ont fait ce rêve-là!

» Et aujourd'hui que vous voilà étendue dans votre lit et malade, assister à vos souffrances, pénétrer dans ce sanctuaire vaguement éclairé, où les plis blancs de votre alcôve entourent votre blanche figure, passer les nuits dans la chambre voisine de la vôtre, ne pas dormir à côté de votre insomnie, avoir la fièvre près de votre fièvre, être pâle de votre pâleur, se tordre les mains de douleur en vous voyant si belle, si jeune, et déjà peut-être condamnée, maudire Dieu près de votre prie-Dieu, c'est l'enfer, n'est-ce pas? eh bien! il y a dans cet enfer-là de quoi me faire un paradis.

» Moi, je suis là, dans la rue, j'ignore. J'assiste aux allées et venues des domestiques. Je vois entrer et sortir

le médecin. Comment allez-vous? Je n'en sais rien. Je me ronge et je me dévore dans la plus affreuse anxiété. J'erre dans le vide. Si vous mourez, votre mort aura été aussi loin de moi que votre vie. La dernière pression de votre main, le dernier mot que vous direz, votre dernier souffle, un autre aura cela. Oh! en vous envolant, n'est-ce pas? posez-vous un moment sur mon grenier!

» Je me figure votre chambre. Tout doit y être ravissant, pur, et vaporeux comme vous. Une toilette de dentelles. Un petit lit de mousseline dans le fond. Un tapis avec de grosses roses. Un petit lustre de cristal au plafond. Une pendule de Boule. Une grande glace sur la cheminée. Le portrait de votre mère sur le mur. Un crucifix et une branche de buis bénit quelque part.

» Votre pauvre mère! je pense bien à elle, allez!

» Vous comprenez bien, maintenant, qu'il faut que je me tue. A quoi me servirait-il de vivre? Si vous mourez, c'est un moyen d'être avec vous. Il n'y a pas de grand monde là-haut. Si l'on vous sauve, vous épouserez le marquis d'Ambre. Vous ne m'auriez jamais aimé, moi.

» Voyez-vous, pour m'aimer, vous étiez trop heureuse. La richesse n'aime pas la pauvreté. Quand on a tout, on ne sent pas le besoin de donner tout à qui n'a rien. C'est un instinct du malheureux seul, de lever les yeux au-dessus de lui. Seul, il a un idéal supérieur à lui; seul, il a de ces violents besoins de se passionner, de se livrer tout entier à un autre être, qui sont une sorte de revanche amère qu'il veut avoir de la destinée. Pour éprouver ces élans de l'âme, il faut qu'on ait eu souvent, comme

moi, le dur pavé sous le pied, l'habit troué sur le corps, le foyer glacé l'hiver, la lueur de la pâle lampe de travail sur le front, le souci d'une vocation d'artiste suivie en cachette et à l'insu d'une pauvre famille qui compte sur vous pour avoir du pain un jour ; il faut qu'on soit comme moi parmi les souffre-douleur de la société, pour se jeter tout à coup dans ces immenses amours à corps perdu, qui sont alors pour le malheureux ce que la délivrance est pour le prisonnier. On aime comme on s'évaderait, — à travers l'abîme.

» Vous rappelez-vous pourtant ce jour où vous avez joué l'air de l'*Echange* sur des paroles de moi que je vous envoyais de mon grenier? J'aurais dû me taire et vous laisser chanter. Au moins j'aurais entendu votre voix. Et le lendemain, vous rappelez-vous? Vous étiez là, en face, derrière un rideau. Chère petite statuette, vous m'avez vu l'adorer. Elle me voit vous écrire. Et votre chaise des Tuileries? Elle est toujours là, devant moi, de l'autre côté de ma table. Elle ne se doute pas qu'il y a tant de paille dans la rue.

» Et puis, si vous m'aviez aimé, à quoi cela vous aurait-il servi? A être malheureuse, voilà tout. Jamais votre mère n'aurait consenti à notre mariage. Vous êtes duchesse, il faut que votre mariage vous fasse au moins marquise. La fortune doit épouser la fortune. C'est dans l'ordre. Le monde arrange les choses ainsi. Vous avez des livrées, des chevaux, des voitures ; mais vous n'en avez pas encore assez. Entre nos deux toits, il y a toutes vos terres, tous vos troupeaux, toutes vos vignes, savez-

vous cela? Si vous aviez été pauvre comme moi, alors seulement nous aurions été voisins, nous aurions pu nous aimer et nous épouser. Je vous ai rêvée souvent ainsi, une aiguille à la main, en petit bonnet de tulle, avec la même rue entre nous; seulement, dans mon rêve, il y avait une mansarde à votre hôtel. Ce que c'est que de se laisser aller à ses fantaisies! — Croyez-moi, tout est bien ainsi. Il vaut mieux que vous ne m'ayez pas aimé. Ça n'aurait jamais pu s'arranger. Je suis un pauvre diable, moi, et vous êtes un petit ange millionnaire. Si vous mourez, il y aura des larmes d'argent dans l'église.

» Et puis, je suis brouillé avec mon père. Figurez-vous que je faisais un drame. Il l'a su et il m'a coupé les vivres. J'ai emprunté à droite et à gauche pour manger. Marcel m'a ouvert sa bourse, mais une bourse d'artiste dont on touche le fond avec le petit doigt. Marcel, vous savez, votre sculpteur... Excellent Marcel! il est guéri. Je l'ai soigné un mois. En le soignant, je lui ai tout dit. Il sait que je vous aime. Il m'a prêté avant-hier sa dernière pièce de cent sous. Oh! oui, sa dernière.

» C'était un drame en vers que je faisais. Il y avait là-dedans une jeune fille qui vous ressemblait comme une goutte d'eau. C'est étonnant, n'est-ce pas? Je l'avais terminé pour vous. Le jour où je vous avais rencontrée pour la première fois, vous aviez regardé des affiches de théâtre et j'en avais conclu que vous deviez aimer le spectacle. J'ai eu l'ambition d'un succès dans l'espérance que vous y assisteriez. J'ai voulu que tout Paris parlât de moi pour que vous entendissiez parler tout

Paris. Je me croyais du talent. Il paraît que je n'en ai pas. Et puis on ne joue plus de vers. Il y a un genre nouveau qui est à la mode. Aucun théâtre n'a voulu de mon manuscrit. Il m'a fait bon feu cinq minutes tout à l'heure. Maintenant ce n'est plus qu'un tas de cendres noires dans mon poêle avec des étincelles qui vont et viennent.

» Adieu, Marie! je vous aimais bien.

» Je m'en vais voir si la Seine est profonde. J'ai été dans la journée sur le Pont-Royal, et j'ai regardé l'endroit d'où je me jetterai ce soir. J'aurais pu me faire sauter la cervelle dans ma chambre, ou bien ouvrir cette fenêtre d'où je vous ai vue et me laisser tomber sur le pavé. Mais j'ai eu peur de faire du bruit dans votre rue.

» On vous sauvera, ma bien-aimée Marie. J'écris à Marcel en même temps qu'à vous et je le charge de mes dernières volontés, comme on dit. Quand vous serez mariée, quand vous serez heureuse, il vous enverra cette lettre. Il fera vendre mon lit et ma table. Je dois un mois ici. Il brûlera notre chaise. Je lui demande aussi de mouler ma figure quand on m'aura retiré de l'eau, et de vous en envoyer une épreuve avec votre statuette. Si vous voulez me faire plaisir, vous les mettrez en face l'une de l'autre dans un petit coin bien sombre. Comme cela, je vous verrai encore.

» Paul G. »

Quand Paul eut achevé d'écrire, il mit cette lettre sous

double enveloppe à l'adresse de Marcel, la serra dans la poche de son habit et descendit son escalier.

La rue était silencieuse. Pas un passant. Il faisait noir et froid. La lueur d'un bec de gaz éclairait à demi la grille de l'hôtel, dont la masse sombre, piquée seulement de deux lumières entrevues à travers les hautes fenêtres, faisait corps avec l'obscurité.

Paul s'arrêta un moment devant cette demeure. Il voulait avoir, avant de mourir, des nouvelles de Marie. Peut-être allait-elle mieux ; peut-être toute espérance n'était-elle pas perdue ; peut-être le médecin répondait-il d'elle. Cela eût été si doux à ce pauvre jeune homme de mourir en remerciant Dieu !

Il alla jusqu'à la grille, puis il hésita. Il tremblait. Il n'osait pas. Cet avant-dernier pas était au-dessus de son courage.

Enfin, il fit un dernier effort sur lui-même. Il sonna. La grille cria sur ses gonds. Il entra dans la cour et se dirigea vers la porte du concierge. Au moment où il allait l'ouvrir, quelqu'un lui frappa sur l'épaule et lui dit doucement :

— Suivez-moi.

L'étudiant se retourna. C'était le marquis d'Ambre.

---

## XXVI

Paul resta immobile. Il regardait le marquis d'un œil égaré. Le marquis avait l'air triste et bienveillant. Voyant que Paul ne bougeait pas, il lui prit la main et la lui serra.

— Venez, répéta-t-il.

Paul obéit sans comprendre. Il avait un nuage devant les yeux. Il monta le perron derrière le marquis, puis l'escalier. Il chancelait, et fut plusieurs fois forcé de s'appuyer sur la balustrade. En entrant dans les appartements, il ôta machinalement son chapeau.

Le marquis lui fit traverser, sans lui rien dire, une longue enfilade de salons, célèbres dans Paris pour leur magnificence princière. Une odeur fine et suave, qui s'échappait de massifs de fleurs disposés dans des jardinières, arriva jusqu'à lui. La perception du luxe éblouis-

sant qu'il traversait se mêla confusément à son écrasante émotion.

Un demi-jour pâle, qui se glissait par la porte entr'ouverte d'une chambre vers laquelle le marquis paraissait se diriger, montrait vaguement au malheureux les rideaux, les murs, les étagères, et les consoles, et la forme des meubles. Le cristal des lustres scintillait sous les plafonds. D'immenses glaces lamaient la pénombre de reflets argentés. Çà et là, l'éclair d'une dorure, l'angle lumineux d'un cadre, la silhouette blanche d'un vase, le miroitement d'une tenture somptueuse, apparaissaient à l'étudiant. Il sentait à travers sa semelle percée l'épaisseur des tapis. L'atmosphère chaude et égale de tous ces salons pénétrait son mince habit. Il suivait le marquis à quelque distance. Tous deux marchaient sans bruit. Le balancement régulier d'une pendule allait et venait dans ce silence comme le pas d'une sentinelle nocturne.

Le marquis poussa la porte entrebâillée que Paul avait remarquée dès son entrée dans les salons, et qui s'ouvrait sur un boudoir.

L'étudiant s'avança derrière son mystérieux introducteur, mais il resta au seuil de la chambre, appuyé au mur. Il était prêt à s'évanouir. Il n'avait plus la force de marcher ni de regarder.

La lueur d'un grand feu et de deux bougies posées sur une cheminée éclairait cette pièce, qui en précédait une autre, séparée de celle-là seulement par une portière, et beaucoup plus sombre.

Sur une causeuse, au coin du feu, une femme d'un certain âge était assise.

— Madame la duchesse, lui dit le marquis, j'ai l'honneur de vous demander la main de mademoiselle votre fille.

— Vous savez bien qu'elle est à vous, mon pauvre marquis, répondit la duchesse, un peu étonnée de ces paroles et du ton dont elles étaient dites.

— Alors, puisqu'elle est à moi, reprit le marquis, j'en dispose.

Puis, se tournant vers Paul, il continua :

— Je la donne à monsieur.

En même temps, et sans que la duchesse eût le temps d'ajouter un mot, il souleva la portière et, poussant légèrement l'étudiant dans l'autre chambre, il lui dit à demi-voix.

— Vous m'avez suivi jusqu'ici, maintenant allez tout seul.

— Qu'est-ce que tout ceci signifie? interrogea la duchesse au comble de l'étonnement.

Un double cri se fit entendre dans la chambre voisine.

— Chut! fit le marquis en posant un doigt sur sa bouche.

Il laissa s'écouler quelques secondes, puis il alla de nouveau soulever la portière, fit un signe à la duchesse et lui dit :

— Regardez.

Paul était agenouillé au pied du lit de Marie. La malade, à demi soulevée sur son séant, le contemplait avec un mélange inexprimable de surprise, d'incrédulité et de joie. L'éclat fébrile de ses yeux s'éteignait peu à peu dans l'immensité de ce regard d'amour. Sa figure pâle se colorait visiblement d'une pure rougeur. Sa respiration, un moment plus vive, se calmait insensiblement dans l'extatique jouissance d'un réveil céleste. Quant à Paul, on ne voyait de lui que ses cheveux noirs couvrant de leurs boucles le bord du lit qu'il effleurait de ses lèvres. C'était un sanglot abîmé dans un baiser.

— Eh bien, docteur? demanda à demi-voix le marquis d'Ambre à un personnage vêtu de noir qui assistait à cette scène de l'autre côté du lit de la jeune fille.

— Le pouls est excellent, répondit tout bas le médecin en venant rejoindre le marquis et la duchesse.

— Me pardonnez-vous maintenant, ma chère duchesse, dit le marquis en dévorant une larme, d'avoir disposé de la main?

---

## XXVII

C... est un pauvre petit village situé au bas d'un coteau boisé, enfoui et comme perdu dans un pli de cette ravissante vallée de la Loire, un des plus coquets tabliers de la nature.

Dire d'un village qu'il est pauvre, c'est dire qu'il est charmant. La pauvreté, qui est laideur pour les villes, est parure pour les hameaux.

Six mois environ après la scène que nous venons de raconter, vers le milieu d'avril, par une de ces belles journées de soleil dont les femmes disent : C'est un amour de temps, et les hommes : C'est un temps d'amour, le village de C... avait pris un air de fête qui sentait la noce d'une lieue. Il s'agissait d'une noce, en effet. Mademoiselle d'Hyvreuse, la belle châtelaine du manoir voisin,

était arrivée tout exprès de Paris pour se marier dans la vieille église du village.

De bonne heure donc, les habitants du hameau s'étaient réunis autour du chœur tout resplendissant de cierges et tout embaumé d'arbustes en fleurs. L'église avait fait toilette. Un riche tapis couvrait la dalle; l'autel était revêtu d'une véritable robe de guipure. On se racontait merveilles de la chape neuve que M. le curé avait reçue de la mariée, et qui était si belle que le bon Dieu allait le prendre pour un évêque.

Grâce aux indiscrétions des gens du château, on en savait long dans les groupes sur ce mariage extraordinaire. C'était à qui dirait son mot et ferait sa question ou sa réponse sur les circonstances qui l'avaient amené. On se racontait que le marié était un pauvre jeune homme à qui le marquis d'Ambre, fiancé d'abord à la mariée, devait la vie; que, tout pauvre qu'il était, le marié était adoré de la mariée; que, toute riche qu'elle était, la mariée était adorée du marié ; que la mariée aimait tellement le marié qu'elle avait failli en mourir de douleur; que le marié aimait tellement la mariée qu'il avait voulu se noyer de désespoir; qu'alors le marquis avait amené le marié chez la mariée et leur avait dit : Mariez-vous!

On ajoutait que mademoiselle d'Hyvreuse avait été si malade qu'il lui avait fallu trois mois pour guérir; qu'enfin, par les soins de son amoureux, elle était redevenue belle et bien en point, mais que le docteur avait voulu que le mariage se fît aux champs, pour que la convalescence n'y perdît rien; qu'on avait dû dire la

messe dans la chapelle du château, mais que le jeune homme n'avait pas voulu déranger le bon Dieu de l'église du village, preuve qu'il n'était pas fier; que ses témoins étaient le marquis d'Ambre en personne et un artiste de Paris, nommé Marcel; et, qu'enfin, ce mariage était un grand bonheur pour le hameau puisqu'on avait pensé au pauvre monde, et qu'à cette occasion on avait doté la fille de Gros-Pierre et racheté le fils à Petit-Jean.

Et c'était à qui vanterait le nombre des cierges, la rondeur du pain bénit, la robe de l'autel, le tapis du chœur, la beauté du marié, de la mariée et de la chape de M. le curé.

Une chose, cependant, excitait au plus haut point la curiosité des compères et des commères et constituait un gros mystère dans l'église et dans une noce où tout était si riche et si à l'avenant. A cela personne n'avait réponse, pas même le bedeau.

Devant le prie-Dieu d'ébène et de velours bleu qui attendait la mariée, il y avait une chaise de paille.

---

# CRAPOUILLET

## I

Ennemi lecteur, vous voyez bien là-bas ce petit chemin creux qui s'enfonce entre une double haie de vieux saules, déjà clair-semés des premiers bourgeons du printemps? Suivez-le, s'il vous plaît. Puis, suivez cet autre petit chemin, bordé d'aubépines et tapissé d'un véritable lit de violettes et de cochléarias, sur lequel glisse en chantant tout bas la naïade lilliputienne d'une source d'eau vive; tournez ensuite le long de cette mare verdie où barbote un honnête canard qui prend des airs de cygne devant l'ânon du pré voisin; côtoyez ce champ de

pommes de terre et ce carré de betteraves ; saluez en passant, si Dieu vous a créé quelque peu poëte, ce beau soleil de mars, qui va faire tant de choses pour vous cet été, qui prépare déjà sous vos pieds la primeur et le fruit, le lilas et la grappe, le calice de parfums et le verre de vin ; qui, j'en suis sûr, pense déjà du fond du ciel au bouquet que vous offrirez dans un mois à votre maîtresse, et qui, avant de donner le blé à l'homme, donnera le coquelicot au blé. Tout en méditant de la sorte, faites encore un bout de chemin ; tournez à droite, puis à gauche, puis à droite, et, quand vous serez arrivé à une portée de fusil environ de ce grand diable de moulin qui fait l'angle de la route du village d'Oulmes, vous irez tout droit devant vous, et, après cinq minutes de marche, vous rencontrerez notre héros.

C'est ce tout jeune gars poussé en longueur, qui chemine devant vous avec son chapeau rond à bords plats et vastes, sous lequel s'abat une nappe unie et lustrée de cheveux châtains clairs, sa veste de grosse futaine bleue qui lui descend à mi-corps, et ses guêtres de cuir qui le botteut depuis le genou jusqu'à la cheville. Assurément vous voulez savoir tout de suite s'il est beau. Eh bien! faites quelques pas en avant, retournez-vous et regardez-le. Il a, n'est-ce pas, de grands yeux bruns très-doux, un visage déjà hâlé, mais pur et qui n'accuse guère plus de dix-sept renouveaux, un nez de bon enfant, c'est-à-dire ni crochu, ni pointu, ni retroussé, ni recourbé, mais droit et de moyenne taille, avec des narines qui aspirent vigoureusement leur part d'air du ciel,

une bouche d'honnête garçon aux lèvres épaisses et rubicondes, un menton sans barbe, l'air très-naïf et des mains calleuses dont le petit doigt ne lui a jamais rien dit.

En votre qualité de Parisien, vous allez tout de suite penser que notre héros, ayant l'air très-naïf, doit être très-bête. Gardez-vous de le croire. Si c'est une bête, c'est une bête des champs. Il y a de la nuit dans la bêtise, tandis qu'il y a de l'azur dans la naïveté. La naïveté est la bêtise de la poésie. Donc, notre héros est naïf, c'est-à-dire qu'il est ignorant, timide et bon, qu'il croit comme il voit et qu'il ne voit pas plus loin que le bout de son village. Nous gagerions presque que pour lui le monde se borne à ce pâté de maisons couvertes de chaume vers lequel il se dirige, et qui n'est autre que le village d'Oulmes, que nous aurons bientôt le plaisir de vous présenter. Il n'imagine pas qu'il y ait sous le soleil d'autres arbres que ceux de son chemin, d'autre chemin que celui de son village, et d'autre village que celui de sa ferme. Il croit que Jésus-Christ est né dans une grange, non parce qu'il sait ce que c'est que Jésus-Christ, mais parce qu'il sait ce que c'est qu'une grange; il croit au Saint-Esprit, non parce qu'il sait ce que c'est que le Saint-Esprit, mais parce qu'il sait ce que c'est qu'une colombe; enfin il croit en Dieu parce qu'il est naïf.

Maintenant, sans vous faire l'injure de vous prendre pour un gendarme, nous vous donnons la permission d'accoster notre héros et de lui demander qui il est. Il vous répondra qu'il s'appelle Claudin et qu'il est bouvier

chez une des plus riches fermières de la plaine, dans le bourg où il va. Si vous lui demandez comment se nomme cette fermière, il vous répondra qu'elle a nom Yvonne et qu'elle est sa marraine. Si vous lui demandez si elle est jolie, il vous répondra en rougissant qu'elle est la plus belle du monde, et, si vous lui demandez pourquoi il rougit, il ne vous répondra pas.

Surtout, ne lui dites pas de mal de madame Yvonne ; ne lui dites pas que le bruit court dans le pays que c'est une coquette fieffée qui, parce qu'elle est veuve et veut se remarier, se croit libre de se faire courtiser par maître Clément Raison, fils et successeur en expectative du notaire de l'endroit, à moins que vous ne vouliez, après avoir fait connaissance avec notre héros, faire connaissance avec son poing.

Claudin, d'ailleurs, a un gros chagrin. Tenez! faites-lui un bout de conduite, et il vous le racontera tout au long. Il vous racontera que c'est aujourd'hui la fête de sa marraine, qu'un chacun au village est parti dès le matin pour acheter à la foire de Fontenay un beau cadeau destiné à la fermière, et que, quand lui, Claudin, il a voulu acheter quelque chose, il s'est aperçu qu'il n'avait dans sa poche qu'un gros sou, et que c'est pour cela qu'il s'en revient à Oulmes tout triste, sans cadeau, avec son gros sou et son gros chagrin.

Et nous espérons, ennemi lecteur, qu'après avoir écouté ce fidèle récit de la tristesse de Claudin, vous deviendrez un peu son ami et le nôtre.

---

## II

Dix-sept ans environ avant l'époque où commence ce récit, un des plus beaux soldats des armées de la république épousait une paysanne d'Oulmes. La mariée n'était pas précisément jolie, mais elle avait dans la physionomie quelque chose d'avenant et d'aimable qui faisait plaisir à voir. Et puis, le marié ressemblait tellement à Mars, qu'il eût fallu être de bien mauvaise composition pour ne pas trouver que la mariée ressemblait à Vénus.

Les anciens du bourg considéraient Nicolas Daubry comme bien imprudent, lui soldat, c'est-à-dire esclave du drapeau, d'épouser une jeunesse qui, si sage qu'elle fût, devait vivre sans son mari dix mois de l'année, c'est-à-dire qui devait avoir à lutter contre toutes les tentations de la solitude et de l'ennui. Les vieux du hameau avaient peut-être raison, mais Dieu, qui en sait

plus long que les vieillards, prévint leurs appréhensions en envoyant au bout de neuf mois un nouvel hôte à la cabane, un petit marmot tout souriant. Or rien n'engage à la fidélité comme la maternité. Le nouveau-né rappelle le père, le père le mari, le mari l'amant. Ce frêle enfant qui chancelle, rien n'est plus puissant pour empêcher la mère de trébucher. La mère soutient l'enfant, l'enfant retient la mère.

Madame Daubry fut donc fidèle quand elle ne voyait pas son mari, et heureuse quand elle le voyait. On baptisa l'enfant. Mademoiselle Yvonne, la nièce de la fermière voisine, voulut, toute riche qu'elle était, être la marraine du petit pauvre. Elle n'avait pourtant que huit ans, mais rien n'amuse les enfants comme tout ce qui les fait ressembler à de grandes personnes. Ils aiment peut-être encore mieux donner des dragées que d'en manger. Être marraine, cela ravissait Yvonne.

Bien que fille de paysans, elle était élevée dans un pensionnat de Fontenay-le-Comte, chef-lieu de l'arrondissement. Elle était orpheline, mais sa tante en avait fait son héritière et faisait des sacrifices pour elle. Yvonne était donc une demi-demoiselle. Elle apprenait l'histoire, la géographie, l'orthographe, la décence et le catéchisme. Aux vacances, elle venait à Oulmes, et ce fut pour elle la grande affaire de cette année-là que le baptême du petit Daubry. Un nouveau-né, avec une jolie robe blanche, une grosse figure toute rose qui vous regarde avec des yeux d'émail vivants, qu'on peut toucher, embrasser, caresser, qu'on a soi-même paré de

rubans, à qui on a acheté son bonnet brodé, figurez-vous quelle joie cela doit être pour une petite fille qui arrive tout droit de sa pension! Ce fut sa poupée de ces vacances-là. Elle chercha dans sa tête un nom qui lui plût pour son filleul, et, après avoir longtemps cherché, elle l'appela Claudin.

Cependant l'époque des grandes campagnes de l'empire arriva. La malheureuse mère, restée seule, triste et inquiète, n'eut plus d'autre consolation à ses soucis que de voir grandir et d'élever son petit Claudin. Elle l'élevait à sa manière, pauvre et simple villageoise qu'elle était, et sa manière n'était pas la moins bonne. Dès qu'il fut en âge de comprendre, elle lui apprit une courte prière qu'elle l'accoutuma à répéter tous les soirs. Dans la journée, quand elle allait aux champs, elle l'emmenait avec elle et lui disait:

— Vois-tu, mon Claude, c'est le bon Dieu qui a fait tout ce qui est autour de toi. Sans le bon Dieu, nous aurions beau pousser notre charrue, il n'y aurait jamais sous nos pieds qu'un vilain sillon noir; mais le bon Dieu est là, et, quand nous avons bien fatigué, quand nous avons bien prié, sais-tu ce qu'il fait, lui? Il s'en va tout doucement à notre champ, pendant la nuit et pendant qu'on ne le voit pas, et il cache du pain dans le sillon.

Claudin en vint ainsi bien vite à adorer tout de la nature, le ciel, la terre et l'eau. En outre, il s'annonça de bonne heure comme devant être grand, fort et adroit. C'était le mieux découplé des enfants du bourg, et sa mère en était justement fière, non-seulement parce qu'il

était bien venu, mais parce qu'il faisait bon usage de ses membres. Tout gamin encore, il montait à cru les chevaux de la ferme de sa marraine, et, si l'on était en été, galopait à travers champs jusqu'à l'Autise, petite rivière qui coule à trois lieues d'Oulmes et qui va se perdre dans la Sèvre. Arrivé là, Claudin, ayant chaud, faisait signe à son ami le *passeux* (Claudin était l'ami de tout le monde) de le prendre dans son bac, attachait son cheval à un arbre, sautait dans le bac, ôtait ses habits, se jetait dans l'Autise, et y faisait une pleine eau digne d'un poisson plus gros que lui. C'était à son ami le passeux du bac qu'il devait ce talent-là. Il avait la curiosité de tout, et il n'avait pas eu de cesse que le passeux ne lui eût appris le moyen d'aller voir le fond de la rivière. Aussi, quand il eut ses dix-sept ans, on n'eût pas trouvé à Oulmes et même ailleurs une plus belle paire de jambes pour enfourcher un cheval ou fendre un courant.

Il grandit ainsi pieusement, sainement, pauvrement, respirant l'air embaumé des prairies, sautant sur les mules, courant à travers les gerbes, buvant aux sources, se baignant dans la rivière, dormant dans les bois, inondé de lumière, de nature et de vie. Il avait pour une belle fleur de ces regards d'enfant qui font sourire et qui ont l'air de demander : En quoi est-ce ? Il avait de la création je ne sais quelle intelligence secrète, supérieure à son âge et à sa condition. Il n'aurait pas fait de mal à une guêpe. Il n'était pas comme les autres enfants du village, qui taquinaient et écrasaient les insectes pour

s'amuser ; quand il rencontrait une malheureuse fourmi se noyant dans une flaque d'eau , il lui tendait une paille et la remettait dans son chemin. Il semblait comprendre que rien dans la création n'est un jouet, et que c'est à cette condition que tout y sera de la joie. Il aimait les bêtes. Vaches, bœufs, chevaux, poules, coqs, porcs, ânes, chèvres, il adorait tout ce monde-là. S'il fût né du temps de Noé, il aurait été mousse dans l'arche.

Il atteignit ainsi ses dix ans. 1815 survint. Les événements qui bouleversèrent l'Europe jetèrent le deuil et la désolation dans toutes ces humbles cabanes, et en particulier dans celle de madame Daubry. Mais la pauvre femme ne songeait pas à la ruine, elle ne songeait qu'à son mari dont elle ignorait le sort. Elle apprit à force de démarches qu'un soldat du nom de Nicolas Daubry avait été blessé à la barrière Clichy et transporté à l'hôpital. Elle courut à Paris. Son mari venait d'expirer. Tout ce qu'elle put obtenir , ce fut la permission d'emmener le corps pour l'enterrer dans le cimetière du village.

Madame Daubry fut si profondément frappée de ce malheur qu'elle en mourut peu de mois après. En mourant, elle confia Claudin à sa marraine Yvonne, qui, pendant ces dix ans, avait eu le temps de devenir successivement épouse et veuve.

Quoique élevée dans un pensionnat, la jolie paysanne, dès qu'elle était devenue jeune fille , avait été rappelée à la ferme par sa tante. Yvonne n'était pas assez riche pour trouver un parti dans la ville, mais elle l'était assez

pour faire un bon mariage dans la campagne. C'est ce qui était arrivé. A seize ans, Yvonne avait hérité de sa tante et, à dix-sept ans, elle était devenue madame Yvonne. Elle avait épousé un brave fermier des environs, beaucoup plus vieux qu'elle, qui n'avait jamais pu se faire à ses belles manières et qui, après trois ans d'un assez mauvais ménage, avait pris le parti de mourir pour avoir la paix.

On creusa la fosse de madame Daubry auprès de celle de Nicolas. Claudin allait souvent s'agenouiller, pleurant et priant, aux pieds de ces deux croix de bois noir. Outre le puissant et tendre souvenir qui l'y amenait, il y avait dans ce modeste et doux cimetière de son village quelque chose qui lui plaisait. Ces cimetières-là ne sont pas comme les cimetières des villes. Là, pas de grands tombeaux orgueilleux ; de simples croix de bois, un mot qui dit un nom, un cri qui trahit une douleur, une parole qui demande une prière, et, par-dessus tout cela, le ciel bleu, les arbres verts, les fleurs, la solitude, le silence, je ne sais quoi d'harmonieux et de paisible qui fait paraître la fin meilleure, un mystérieux hymen de la création et de la mort, et comme un bruit de causerie intime entre les tombes et les nids.

Ce fut sans doute à cause des dispositions mélancoliques de sa pensée que Claudin, arrivant ce jour-là au village, s'arrêta devant le cimetière et y entra.

La double croix qui marquait la place où dormaient les Daubry disparaissait presque au milieu des branches d'un tamarin qui, en été, la couvrait entièrement de son feuillage. Claudin alla, le chapeau à la main, s'age-

nouiller devant la tombe et y murmura tout bas la prière que sa mère lui avait apprise, tout en écoutant le petit cri d'un moineau qui, pendant qu'il priait devant la croix, jasait quelque part dans les branches du tamarin.

Soudain, comme il achevait sa prière, un coup de fusil partit au milieu d'une clairière voisine, cinq ou six perdrix traversèrent le cimetière en fuyant, et le moineau qui jasait au-dessus de la croix tomba sur la fosse.

C'était un tout jeune pierrot sortant à peine des plumes de sa mère. Il pouvait avoir quatre ou cinq jours. Claudin se baissa, le prit délicatement, et vit qu'il avait été atteint d'un grain de plomb au bout de l'aile. La blessure était légère. Claudin ôta le plomb, lava la plaie dans un bénitier de pierre sculpté à un des tombeaux et où l'eau des pluies de l'hiver s'était amassée, puis il emporta le pierrot dans sa main et rentra à la ferme.

---

## III

Une grand'route avec des enfants qui jouent et des charrettes qui vont et viennent, à droite et à gauche deux lignes de bonnes vieilles maisons à toits de chaume, toutes décrépites et faites comme des sorcières; au centre une petite place, et dans cette place l'église, une jolie église du quinzième siècle, qui laisse becqueter les poules sur son parvis, sans doute parce qu'elle a la permission du coq de son clocher; toutes sortes d'instruments aratoires et d'instruments de ménage éparpillés aux seuils des maisons, ici une charrue, là un chaudron, plus loin une pincette dans un tas de foin; des fumées aux cheminées, cinq ou six enseignes avec dix ou douze fautes d'orthographe; aux deux extrémités du chemin, la campagne, et, au fond de l'horizon, der-

rière un rideau de collines basses, la rivière l'Autise, — voilà Oulmes.

La ferme où venait d'arriver Claudin avait de beaucoup meilleure mine que les chaumières des environs. On y entrait par une vaste cour. La maison, en fer à cheval, encadrait cette cour de sa vénérable muraille, grise d'ancienneté et verte de mousse. Deux étages de nombreuses fenêtres aux croisées de pierre et aux vitrages à mailles de plomb formaient la façade, où s'engageait une tourelle à girouette curieusement ouvragée. On montait à la porte principale par un escalier extérieur à rampe de pierre qui mettait en communication directe le second étage avec la cour, et qui égayait agréablement pour l'œil la ligne déjà pittoresque de la ferme. Quant au toit, il était mi-partie d'ardoises et de chaume. Le toit d'ardoises était pointu, le toit de chaume était rond. Sur le toit d'ardoises des taches de rouille étalaient çà et là leurs moires d'or; sur le toit de chaume, il y avait toute une végétation que le premier rayon de soleil de l'année commençait à faire revivre. Êtes-vous de mon avis? je ne trouve rien de charmant comme un toit, mais surtout comme un toit de chaume. Ce petit jardin de la cheminée qui naît là tout seul et que personne ne cultive, cette camaraderie du parfum avec la fumée et du printemps avec l'hiver, ce grand chapeau de paille de la maison qui se fait à lui-même son bouquet, ont toujours eu le don de me ravir. Mais ce qu'il y avait de vraiment beau dans la ferme de madame Yvonne, c'était la basse-cour. Au milieu, un large bassin avec sa margelle usée servait

à la fois d'abreuvoir aux quadrupèdes et de lac aux volatiles aquatiques; au fond, un puits; sur les côtés, les auges; à droite, en entrant, l'écurie; à gauche, l'étable; un pigeonnier dans le haut de la tourelle; dans un coin le clapier, dans l'autre le poulailler, au seuil le chenil du chien de garde; tout cela admirablement distribué et peuplé d'un monde d'animaux vivant, remuant, allant, courant, mangeant, mugissant; c'était là la basse-cour dans toute sa splendeur, dans toute sa vie et dans toute sa joie.

On sentait, à voir la manière dont toutes ces bêtes étaient soignées, qu'elles avaient dans la ferme un ami particulier. Cet ami, c'était notre bouvier Claudin. Aussi, quand il entra, soit pour le féliciter de la bonne action qu'il venait de faire dans le cimetière, soit seulement pour lui faire fête comme à un protecteur quotidien, il y eut une émotion générale dans la population. Les pigeons sautèrent à bas du toit et se mirent à voleter autour du bouvier; les poules sautèrent à bas de la meule et accoururent; les oies, plus lentes, tournèrent leur cou de son côté et lui envoyèrent un bonjour amical; les chevaux hennirent; les bœufs, les vaches et le taureau mugirent; les cochons grognèrent; deux canetons qui voguaient sur le lac daignèrent débarquer pour le recevoir; les dindons firent la roue, et le chien de garde vint lécher la main qui portait l'oiseau blessé.

Claudin reçut ces témoignages de sympathie avec la gravité d'un roi qui se sait aimé de ses sujets. Il traversa la cour et entra dans la maison.

Bien qu'il ne fût que simple bouvier, Claudin, en sa qualité de filleul de la fermière, était traité par elle avec plus d'égards que les autres serviteurs. A la mort de madame Daubry, madame Yvonne, se souvenant qu'elle avait été elle-même orpheline, l'avait recueilli chez elle et, en le recueillant, l'avait presque adopté. Elle s'était chargée de faire son éducation ; mais cette éducation, il faut le dire, était difficile à faire. Claudin avait l'esprit peu souple, et, bien qu'il ne fût pas paresseux, il était beaucoup plus porté vers la contemplation et la rêverie que vers l'étude. Il y avait six mois que sa marraine avait commencé à lui apprendre à lire et à écrire, et, soit que la beauté de la fermière donnât à l'élève des distractions pendant les leçons quotidiennes qu'il recevait d'elle, soit que ses dispositions littéraires fussent lentes à se développer, madame Yvonne avait eu jusqu'ici une peine extrême à faire avancer le bouvier sur la route de l'alphabet. Quant à l'écriture, c'était pire encore. Madame Yvonne avait voulu lui faire faire des bâtons, mais elle n'avait encore obtenu de sa calligraphie que des pieux et des gourdins.

Madame Yvonne, on le voit, était une fermière comme on n'en trouve pas tous les jours sur le dos d'un cheval de ferme. Elle avait reçu une éducation suffisante, elle avait assez vu du monde des villes pendant les sept ou huit ans qu'elle avait passés au pensionnat de Fontenay, pour que cette teinte d'urbanité eût sensiblement épuré sa grâce. C'était presque, qu'on nous passe le mot, une paysanne de la ville. Sa fortune, tout entière dans la ferme,

la forçait à y vivre ; mais, si les choses avaient tourné autrement, la jolie fermière aurait fort bien pu loger au chef-lieu et aller aux soirées du sous-préfet de Fontenay sans y faire tache. Elle n'était ni tout à fait une dame, ni tout à fait une fermière ; elle était entendue dans les affaires, et en même temps elle avait une certaine distinction de langage, de toilette et d'allure qui faisait d'elle, au milieu des luronnes d'Oulmes, une espèce de châtelaine aux petits sabots, admirablement placée sous ce toit moitié ardoise et moitié chaume. Huit ans de pension et sept ans de ménage et de veuvage dans la ferme l'avaient successivement vernie et dévernie. Son éducation s'était tour à tour faite et défaite ; elle avait les façons de la ville et les mœurs de la campagne. Telle qu'elle était, elle ressemblait à un bouquet de fleurs des champs noué avec une faveur.

L'éducation que madame Yvonne donnait, à ses moments perdus, à son filleul se ressentait naturellement de ce qu'elle était elle-même, et notre bouvier, au moment où nous en sommes de cette histoire, était un vrai sauvage un peu dégrossi. Ainsi, chaque fois que, selon l'habitude, il accouplait dans son parler le pluriel avec le singulier, et lâchait un *j'avons* ou un *j'sommes*, sa marraine, sans être le moins du monde ni ridicule ni précieuse, ne manquait jamais de le reprendre sur sa faute, si bien que le bouvier en était venu à dire tantôt *j'sommes* et tantôt *j'ai*. Il lui avait été jusqu'ici impossible de se défaire de ce malheureux mélange et de brouiller, une fois pour toutes, dans sa conversation, le sin-

gulier avec le pluriel. Il était comme ces Anglais qui ont longtemps appris le français et qui, malgré tous les efforts de leurs professeurs et tous leurs séjours à Paris, meurent dans l'impénitence finale après avoir dit toute leur vie : « Mon casquette et ma chapeau. »

On s'étonnerait peut-être qu'étant l'objet d'une telle sollicitude de la part de sa marraine, notre paysan remplît de si modestes fonctions dans la ferme, si nous n'ajoutions que c'était Claudin lui-même qui les avait choisies. Claudin, nous l'avons dit, avait la vocation du bétail; il avait mieux aimé servir les bêtes que les gens. Ce goût peut paraître singulier au premier abord; mais, pour peu qu'on y réfléchisse, on reconnaîtra qu'il ne manque pas de quelque raison. Le service des hommes a toujours quelque chose d'humiliant et de pénible. L'animal est le meilleur des maîtres; du moins était-ce là l'opinion de Claudin. Il éprouvait des joies secrètes et comprises de lui seul dans les mille détails de son service; car il ne s'occupait pas seulement de son taureau et de ses bœufs, il s'occupait de toute la maisonnée des quadrupèdes et des volatiles. Il était, à vrai dire, le principal valet, et par conséquent le principal seigneur de la ferme. C'était lui qui donnait le grain aux poules, le chou aux lapins, le foin aux chevaux, l'herbe aux vaches et les glands aux porcs. C'était lui qui était le parrain des génisses et des poulains, lui qui mariait, qui baptisait et qui élevait ses bestiaux dans la basse-cour. Il était le maire de ce village des bêtes.

Il n'y avait pas jusqu'aux ruches où il ne fût popu-

laire. Quand il y prenait un rayon de miel, les abeilles, qui auraient dévoré de piqûres tout autre que lui, se promenaient sur ses doigts, voltigeaient et bourdonnaient autour de sa tête. Ses mains avaient leurs entrées chez la reine de l'essaim.

Claudin passait donc son temps dans les soins de la métairie, quand il n'était pas aux champs. Il mettait son orgueil à ce que madame Yvonne trouvât tout bien tenu et tout prospère. La laiterie, grâce à lui, était un miracle de propreté. Les terrines, les brocs, les jattes, les écuelles, tout cela reluisait que c'était pláisir. Les litières de l'étable et de l'écurie étaient toujours fraîches, et les râteliers garnis. Un parfum de santé et de contentement s'en dégageait.

Aussi les bestiaux lui témoignaient-ils leur reconnaissance de mille manières. Les chevaux ne manquaient jamais de frotter leurs naseaux contre sa main quand il les étrillait, ni les bœufs de le caresser amoureusement du bout de leurs cornes quand il les accouplait sous le joug. C'est pourquoi Claudin se sentait largement payé de ses soins, non-seulement parce qu'il voyait la ferme heureuse, mais aussi parce qu'il voyait la fermière satisfaite.

Quand il était au pâturage, assis à l'ombre ou debout dans la bruyère, Claudin, au milieu de son troupeau, n'avait jamais un moment d'ennui. Il regardait ses bêtes manger, il écoutait leurs cris, il étudiait leurs goûts et leurs mœurs, il leur parlait et leur chantait parfois des airs du pays; il avait peut-être un vague sentiment de

tout ce que la vie de pâtre contient de poésie; il avait peut-être conscience qu'il était en quelque sorte l'intermédiaire mystérieux entre l'instinct muet de l'animal et la toute-puissance divine; et, le soir, quand les premières étoiles paraissaient au ciel, quand les champs étaient solitaires, et que, seul au milieu de ses bœufs, il mêlait sa voix à leur mugissement, il lui semblait que ce mugissement devenait presque un hymne, et que lui, l'obscur bouvier, il conduisait son troupeau jusqu'à Dieu.

---

## IV

Il y avait nombreuse compagnie dans la cuisine de la ferme quand Claudin y parut.

C'était une vaste pièce très-haute de plafond et des plus gaies. Le mur qui faisait face à la porte était entièrement envahi par la cheminée, gouffre immense et noir où flambait une montagne d'herbes sèches et d'ajoncs dont les flammes claires et parfumées caressaient les rondeurs d'une marmite monumentale. Dans l'intérieur de la cheminée, sur les côtés, s'étendaient deux bancs de pierre appartenant à la muraille même, et sur lesquels était assise une partie de la société. Cette cheminée était elle-même une chambre. On y faisait la soupe et la conversation. Quatre fenêtres s'ouvraient, les unes sur la basse-cour, les autres sur le potager et sur le verger. Un dressoir de chêne surchargé de faïences peintes, de verreries de cristal taillé, de poteries de toutes formes et de toutes couleurs, et au centre duquel brillait

un magnifique plat du Japon, occupait une des embrasures des fenêtres. Dans l'autre embrasure était posée une horloge de huit jours, à cadran de cuivre ciselé et à gaîne incrustée de dessins gracieux découpés dans un bois différent de celui de la gaîne. Deux ou trois coffres sculptés complétaient, avec une table et quelques chaises, l'ameublement de cette salle. Les poutres disparaissaient littéralement sous les quartiers de lard fumé et sous les jambons qui y pendaient de toutes parts, de telle sorte que, si Gargantua avait été invité à un repas dans cette cuisine, il aurait dîné rien qu'avec le plafond.

C'était ce jour-là, on s'en souvient, la fête de la belle fermière.

Madame Yvonne avait vingt-cinq ans. Elle était brune, mais rose; elle avait les cheveux noirs, les yeux noirs, la bouche bien faite, mais quelque peu provocante, le nez retroussé, les oreilles mignonnes avec de grandes boucles d'oreilles qui en faisaient ressortir la petitesse. Vêtue à la mode du pays, elle était coiffée d'un haut bonnet de tulle blanc, avec deux ailes de dentelles qui se balançaient autour de sa jolie figure comme deux éventails. Elle avait au cou une croix d'or. Un corsage échancré sur sa poitrine montrait la naissance de deux monts de neige si blancs, si purs et si gracieux qu'ils devaient assurément faire oublier le Calvaire à la croix; et pourtant, bien que madame Yvonne fût potelée comme une caille, elle passait pour maigre dans le village, où les appas vigoureux étaient seuls appréciés, et se croyait

même forcée d'employer, pour remédier à ce défaut imaginaire, certains artifices augmentatifs dont son corset savait le secret, mais dont son corsage ne disait rien. Sa jupe courte, c'est-à-dire descendant jusqu'à mi-jambe, se soulevait par instants au point qu'il fallait pour faire désirer et soupirer. Un tablier de percale brodée, dans les poches duquel elle enfonçait ses mains, mais qui avait les poches petites, ce qui permettait de supposer de petites mains, achevait de donner un tour des plus galants à cette accorte veuve. C'était une de ces fraîches et piquantes personnes dont le diable a chiffonné le minois et repassé le tablier. N'oublions pas, pour compléter ce croquis, une chaîne d'acier pendue au côté de la jupe et portant une paire de ciseaux, un couteau et des clefs. Quand enfin nous aurons dit qu'elle avait des bas à jour et des souliers vernis à boucles, vous aurez le portrait en pied de cette fermière qui, ainsi vêtue, aurait fait bêler les brebis de Boucher.

Toutes les fois que madame Yvonne avait occasion de prendre dans le coffre peint de la chambre à coucher son costume de fête et de s'en parer, c'était pour elle un vrai régal de coquette. On l'avait souvent conduite au théâtre de Fontenay dans son enfance, et elle avait vu la *Belle Fermière* de mademoiselle Simon Candeille, et peut-être même mademoiselle Simon Candeille elle-même dans ce rôle de sa création et de sa prédilection. Elle avait vu de plus, à cette époque, quand leurs tournées en province les amenaient à Fontenay, toutes sortes de paysannes d'opéra-comique comme madame Gavau-

dan et mademoiselle Boulanger. Aussi, quand elle se mettait en toilette du pays, l'ex-pensionnaire était ravie. Elle pirouettait en faisant ballonner sa jupe avec une joie d'enfant. Elle se trouvait invraisemblable. Il ne lui manquait plus que des mouches, un œil de poudre et un couplet.

Tous les valets et tous les garçons de sa ferme, laquelle occupait un bon tiers de la population du village dont elle était la richesse, étaient réunis dans la salle basse avec quelques amis de la fermière. Ils étaient tous parés de leurs vêtements du dimanche et leur costume était à peu près semblable à celui de notre bouvier. Sur la table étaient déposés les divers cadeaux qu'avait reçus d'eux madame Yvonne. C'étaient, d'une part, les présents fournis aux plus pauvres par leurs champs, leurs jardinets ou leurs vergers, c'est-à-dire une pleine jatte de lait doux, un boisseau de froment, un panier de poires, de raisins secs ou de noix. C'étaient, d'autre part, les cadeaux achetés par les plus riches à la foire de Fontenay, c'est-à-dire des bagues en or enchâssant quelque grosse verroterie, des chaînes de cou, de la dentelle, une pièce de soie, une pendule représentant Duquesne à la conquête d'Alger, et enfin une boîte d'allumettes chimiques, grande rareté à cette époque du briquet et de l'amadou, où l'homme n'avait pas encore créé la lumière.

Madame Yvonne était radieuse. Elle adressait à chacun un mot, un compliment, un remercîment. C'était dans la salle un bourdonnement de paroles et de ba-

vardages à ne pas s'entendre. De temps en temps, l'éclat de rire frais et sonore de la maîtresse de la maison s'envolait comme une fusée au milieu de la causerie générale. Claudin entra si doucement que personne ne remarqua sa présence.

Mais à peine était-il allé s'asseoir modestement dans l'embrasure d'une des fenêtres, portant toujours son pierrot dans sa main et cachant sa main dans sa veste, que la porte s'ouvrit de nouveau et donna passage à un personnage bruyant qui parut, le fusil sur l'épaule et la gibecière au côté. Il eût été impossible de trouver un type plus parfait du fat du village. A son habit de drap fin en queue de morue, à son gilet de satin broché, à son pantalon trop court et à ses bottes vernies trop longues, à je ne sais quel air heureux de lui-même, sûr de ses charmes et confiant dans sa supériorité, il était facile de reconnaître le coq local. Il en avait tout, le nez crochu, la jambe maigre et sèche, et jusqu'à la crête, figurée sur son front bas et étroit par un toupet de cheveux frisés et pommadés qui, pour compléter l'illusion, étaient du plus beau rouge. Ce nouveau venu n'était pas seulement laid, il avait l'air madré et rusé, et la physionomie retorte d'un paysan sous l'accoutrement d'un citadin. L'œil du renard complétait en lui le profil du coq. Vous et moi, nous l'aurions trouvé fort ridicule; mais, dans le bourg, il faisait sensation d'élégance. On l'appelait le Parisien, parce qu'il avait été un an au collége à Paris, et qu'il en avait rapporté le langage et le vêtement du beau monde. Gravure de mode tirée sur du papier à

sucre, maître Clément Raison, car c'était lui, avait donc l'attitude victorieuse et irrésistible d'une caricature satisfaite de ressembler.

Il faut croire que madame Yvonne lui trouvait une tournure de séducteur très-satisfaisante pour un mari, car elle s'avança vers lui en souriant.

— Belle dame, dit-il à la fermière, permettez-moi de déposer à vos pieds ce couple de perdrix que je viens d'abattre à votre intention.

A ce mot, Claudin tressaillit; il reconnut dans son rival le chasseur dont il avait entendu le coup de fusil dans le cimetière et dont il avait recueilli l'innocente victime, en sa qualité de bon Samaritain des bêtes. Ce petit être qu'il sentait palpiter sur sa poitrine lui en devint plus cher, et il se promit de le guérir.

Madame Yvonne salua gracieusement le fils du notaire et aperçut alors, en relevant la tête, son filleul qui n'osait la regarder.

— Ah! c'est toi, Claudin, fit-elle. Mais avance donc, bêta, et viens m'embrasser!

Claudin ne répondit pas et devint cramoisi. Il avait souvent été embrassé quand il était plus petit par sa marraine, mais il n'avait jamais pris l'initiative du baiser. Depuis que Claudin éprouvait un tendre sentiment pour madame Yvonne, il lui semblait qu'il y avait désormais une immense distance entre sa bouche et la joue de sa marraine.

Il se leva pourtant et s'approcha d'elle.

— Allons, lui dit-elle, embrasse-moi vite. Je n'ai pas

le temps d'attendre que la fantaisie t'en vienne, vilain sauvage! Vite donc, et fais-moi ton cadeau!

Et elle tendit sa joue.

Mais Claudin, devant ce baiser qui s'offrait de si bon cœur, se sentit une immense envie de pleurer, et il s'enfuit de la salle au milieu d'un éclat de rire général, dont la voix de fausset de maître Clément prolongea longtemps l'hilarité.

Mais le soir, quand toute la compagnie se fut retirée et qu'il ne resta plus dans la salle basse que madame Yvonne, elle vit entrer son filleul qui tenait son chapeau dans sa main gauche et qui de sa main droite couvrait l'intérieur de la coiffe.

— Ah! vous voilà donc enfin, vilain boudeur! s'écria gaiement la fermière. Vous venez chercher votre baiser?

Claudin, qui s'avançait, s'arrêta.

— Non? interrogea la fermière. Ce n'est pas ça. Ah! j'y suis : tu viens me bailler ton cadeau?

Claudin, plus embarrassé que jamais du ton légèrement ironique de sa marraine, tourna son chapeau dans sa main, de telle sorte qu'un petit cri s'en échappa.

— Que diable caches-tu là dans ta coiffe? fit la fermière. Un joujou à ressort?

Claudin avança timidement son chapeau.

— Est-ce ton cadeau, par hasard?

Claudin fit de la tête signe que oui.

— Voyons!

La fermière s'avança curieusement, écarta la main du bouvier et regarda dans le chapeau de Claudin.

— Oh! la vilaine bête! s'écria-t-elle. Qu'est-ce que c'est que ça?

Le présent de Claudin était en effet fort laid et méritait l'exclamation de madame Yvonne. Figurez-vous une maigre boule de plumes brunâtres à peine poussées et déjà hérissées, un corps bleuâtre par endroits et chauve de son duvet, une grosse tête avec des yeux voilés d'une paupière membraneuse qui se soulevait péniblement, un énorme bec jaune tout ouvert qui ressemblait à une gueule, un air effaré et effrayé, une aile pendante, l'autre tendue et essayant de voler, tout cela sautillant, se débattant et poussant force *cuics* de détresse.

Avez-vous vu quelquefois un pierrot au sortir du nid? ce n'est encore qu'une ébauche et qu'une difformité. Le corps est trop maigre, la tête trop grosse, la plume longue ici, courte là, absente sous le ventre. C'est à peine s'il a une queue; il est tout pattes et tout bec. Il ne vole pas, il saute. C'est une vraie misère que ce petit squelette d'oiseau qui sort du nid. Il est chétif, il est faible, il est affamé, il est laid. Ce qu'il montre, ce ne sont pas des plumes, ce sont des os. Ce qu'il ouvre, ce ne sont pas ses ailes, c'est son bec.

Et quel bec! un bec béant, un bec éploré, un bec en détresse, un petit gouffre qui crie : Au secours!

— Mais il est affreux, ton moineau! exclama de nouveau la fermière en riant à belles dents.

Claudin soupira.

Madame Yvonne avait touché de son doigt le bord de

la coiffe. Elle vit que son doigt était humide et rouge. Étonnée, elle regarda de nouveau l'oiseau et Claudin.

— Tiens! il saigne! fit-elle avec un accent de pitié subite.

— C'est pour ça que je vous le donne, répondit le bouvier.

---

## V

Comment cette idée de faire à sa belle et coquette marraine un aussi triste présent que son pierrot était-elle venue à notre bouvier? Était-ce bêtise? Non, c'était naïveté. Nous l'avons dit, Claudin était naïf. Il ne savait pas ce que c'est qu'une coquette, mais il se figurait, à sa manière, ce que ce doit être qu'une femme. S'il souffrait en silence des prétentions de sa marraine, si c'était parfois pour lui une cause d'amertume que ce luxe de la paysanne, s'il ne regardait souvent qu'avec tristesse ces dentelles, cette jupe courte et cette croix d'or, il se consolait en se disant que sous ce corsage charmant il ne pouvait pas ne pas y avoir un cœur. Pour Claudin, toute femme était nécessairement bonne. La beauté n'était à ses yeux que le signe visible de la bonté. Il ne croyait pas que cela fût possible à la nature d'avoir créé un vi-

sage aussi gracieux que celui de madame Yvonne sans l'avoir accompagné d'un cœur sensible, et d'avoir fait une telle rose pour en oublier le parfum. Il était persuadé que le bon Dieu en personne s'était dérangé de ses affaires pour être le parrain de sa marraine.

Il la voyait coquette, quoiqu'il ne se rendît pas bien compte de ce que ce peut être que la coquetterie, mais il la savait bonne au fond et à ses heures. Trop pauvre pour rien acheter, trop timide pour rien offrir, il avait compté sur la sensibilité de sa marraine pour faire faire à son infortuné pierrot la moitié du chemin. Il lui avait apporté la moitié de son action. Or le pierrot était laid, mais, convenez-en, même pour le plus naïf des bouviers, l'action était belle.

Et puis Claudin se disait (et ici sa simplicité valait le plus profond de tous les calculs) que ce serait peut-être un lien entre sa marraine et lui que cette pauvre petite bête à soigner, que madame Yvonne viendrait peut-être, dans ses moments perdus, lui en demander des nouvelles, qu'elle finirait peut-être par s'y intéresser, qu'elle voudrait savoir ce qu'il était devenu, que, s'il se privait, elle s'y attacherait, tout affreux qu'il était; et alors il semblait au mélancolique bouvier que, si sa marraine en venait à aimer ce moineau blessé par son rival et sauvé par lui, ce serait comme s'il se formait entre sa marraine et lui un secret échange du même sentiment. Cette aile à soigner mettrait leurs deux cœurs ensemble pour un moment. C'était bien peu de chose, c'était bien loin d'être un rapprochement de leurs deux destinées; mais enfin

c'était un petit commencement de quelque chose. Maître Clément offrait à madame Yvonne des oiseaux morts; lui, il donnait à sa marraine un oiseau blessé, une guérison à faire, une sauvagerie à apprivoiser, une victime, une innocence, un pauvre être tremblant comme lui, chétif comme lui, raillé comme lui, farouche comme lui, saignant comme lui! Son cadeau, ce n'était pas l'oiseau, c'était la blessure.

Vous souriez, n'est-ce pas? Eh bien, souriez!

Le soir même, Claudin avait découvert dans un coin une vieille cage carrée en fil de fer, toute bosselée et toute rouillée, avec une petite porte décrochée et ne tenant plus que par une charnière. Il retapa la cage, rajusta la porte. Puis il coupa des branches d'osier et passa la nuit à en faire un nid; puis il mit le nid dans la cage et le pierrot dans le nid.

Le lendemain matin, comme il achevait ce travail, madame Yvonne entra dans le grenier du bouvier.

Elle avait parfaitement oublié le présent de Claudin et venait lui donner quelques ordres. En le voyant si affairé, elle regarda la cage, elle regarda le moineau, et son hilarité de la veille la reprit. Madame Yvonne avait malheureusement les plus jolies dents de la terre et les mieux soignées. Elles étaient blanches, fines et au complet. Aussi madame Yvonne riait-elle à tout propos, et elle avait tort. C'est parfois le rire qui gâte les dents.

Mais aussi, il faut le dire, c'était, en effet, un spectacle dont bien des hommes et toutes les femmes se se-

raient amusés que ce moineau blessé dans cette cage malade.

— Où as-tu déterré cette cage-là? demanda madame Yvonne.

— Dans le hangar à la charrette, répondit le bouvier.

— Et ce nid?

— Je l'avons fait moi-même.

— C'est donc tout de bon que tu t'es affolé de ce pierrot?

— Avec votre permission, marraine, c'est tout de bon.

— Drôle de garçon!

— Je me suis mis dans la tête de le soigner.

— Mais pendant que tu seras aux champs?

— Marraine, si vous vouliez, je porterais sa cage dans la fenêtre de la cuisine, et vous lui donneriez un coup d'œil de temps en temps.

— Pauvre pierrot! fit madame Yvonne. Il est bien laid.

— C'est un oiseau tout d'même, reprit le bouvier.

— Mais il est très-mal dans ta cage.

— A moineau saignant, cage rouillée.

— Allons! soit; je t'accorde la fenêtre que tu veux.

— Et le coup d'œil de temps en temps?

— Et le coup d'œil.

— Et un peu de coton pour son nid?

— Du coton? mais je n'en ai pas. Où veux-tu que j'en prenne?

Mais un sourire glissa sur la bouche de la fermière, et, profitant du moment où le bouvier avait les yeux

baissés, elle mit la main dans sa gorgerette et en tira une pincée d'ouate blanche et parfumée.

— Tiens! en voici, fit-elle.

— Oh! merci, belle marraine, reprit Claudin qui avait relevé les yeux assez à temps pour voir de quelle cachette mystérieuse sortait ce coton embaumé, et qui, profitant lui aussi d'un moment où sa marraine avait les yeux tournés, le porta passionnément à ses lèvres.

Mais la fermière avait ramené son regard assez à temps sur Claudin pour remarquer ce mouvement.

— Il a refusé hier soir de m'embrasser sur la joue, pensa-t-elle en s'éloignant, et il m'embrasse ce matin sur... Pas si bête, monsieur le bouvier!

---

## VI

Un mois environ s'était passé depuis la fête de madame Yvonne. On était arrivé à l'époque des grandes charrues.

Ceux qui n'ont pas visité en avril certaines parties de l'ouest et du nord de la France, où les terres sont fortes, ignorent ce que c'est que ce merveilleux labour qu'on appelle les grandes charrues. Elles ont en général lieu tous les quatre ans. C'est dans les villages une solennité. On se prête des bêtes de somme et de trait, de ferme en ferme, à plusieurs lieues à la ronde. Les fermes riches prêtent aux fermes pauvres. Alors, tout en se promenant au hasard, on aperçoit de temps en temps, au revers d'un chemin, au-dessus d'une haie, à travers une rangée de peupliers, de bouleaux ou de sureaux, un attelage majestueux de chevaux et de bœufs attachés deux à deux avec de longues chaînes de fer, les chevaux au joug des

bœufs et les bœufs au timon de la charrue. La terre noire, domptée par la puissance des robustes animaux, se soulève, se creuse, résiste et rejaillit enfin en mottes épaisses et rondes du tranchant de l'énorme soc. Les chaînes frissonnent au flanc des bêtes, la poussière s'envole de leurs pieds, et le vent sort de leurs naseaux. Le soleil, tombant d'aplomb sur l'attelage, dore les cornes des bœufs, les croupes des chevaux, les chaînes des harnais et le fer du soc. La terre est dure, et l'attelage s'avance péniblement. A chaque demi-tour du champ, on fait halte; le cheval souffle, fume, hoche la tête, secoue sa crinière, remue la queue, piaffe, hennit, bondit et ronge son frein; tandis que le bœuf, muet et fixé au joug, baisse un regard patient, triste et pensif vers le sillon. On dirait la liberté et l'esclavage attelés ensemble à cette grande œuvre de la vie. Cependant, autour de ces travailleurs, tout commence à s'égayer dans les champs. Voici les primevères, ces premières étoiles du printemps, qui rayonnent dans la prairie; le trèfle, le sainfoin, la luzerne, la sauge, le thym, le cresson, la ciguë, la violette, la pâquerette, mille herbes de toutes formes, s'agitent sous la brise et parfument l'air. Le bouton, œuf de la fleur, brise partout sa coque verte; le chèvrefeuille, la clématite sauvage, l'aubépine percent déjà les buissons de leurs pousses naissantes. Les verdiers, les pinsons, les mésanges, les chardonnerets, les rouges-gorges, ces papillons des arbres, commencent à fredonner leurs premières notes et à rétablir, avec leur musique qui vaut un parfum, un charmant équilibre de grâce

entre le chêne et le rosier, Tout vit, tout aime, tout chante, et dans la campagne, dans le ciel, dans le pré, dans l'herbe, sur la branche, tout semble bénir de loin les sombres et laborieux forçats de la charrue.

— Hu donc! Jacquot; tu laisses trop tirer la Grise, paresseux! Allons, le Baveux; allons, le Bousseux; allons, le Fumeux, du cœur à l'ouvrage! Marron-d'Inde, tu vas tâter de la gaule! toi aussi, Noblet! Du courage, Pied-Fourchu! c'est aujourd'hui le premier jour des grandes charrues! Il s'agit de labourer profond et de tailler de la besogne à la terre pour toute l'année; pas vrai, mon petit Crapouillet?

Cette dernière apostrophe, qui terminait l'éloquente allocution de Claudin à ses bêtes, ne s'adressait ni aux deux chevaux, ni aux cinq bœufs, ni au taureau timonier, mais bien à un pierrot qui, perché sur une des dix cornes de l'attelage, se faisait tranquillement voiturer par la charrue. Ce moineau n'était autre que celui que Claudin avait recueilli et offert à sa marraine. Après un mois de soins, dont la fermière lui avait prodigué sa bonne part, il était, comme vous voyez, parfaitement rétabli et avait même l'honneur d'être inscrit, sous le nom de Crapouillet, à l'état civil de la ferme. D'où lui venait ce vilain nom? Eh, mon Dieu! il lui venait de sa laideur. Le filleul de madame Yvonne avait la manie d'être parrain; il baptisait les quadrupèdes et les volatiles importants; il aurait eu trop affaire à donner des noms aux poussins, aux cannetons, aux dindonneaux et aux cochons de lait; mais nous gagerions que le coq,

l'ânon et le chat avaient tout ce qu'il faut pour passer à la postérité, ni plus ni moins que si les fables de la Fontaine, ces fées des bêtes, les avaient touchés de leur baguette.

Crapouillet ! Jamais nom ne fut mieux trouvé que celui-là. Hélas ! quand un oiseau s'appelle Crapouillet sans que la poésie réclame, comme il faut qu'il ait été abandonné du ciel et de M. de Florian en sortant de l'œuf ! Or, depuis un mois, le pierrot de Claudin avait grandi, mais il n'avait pas embelli. Ses plumes avaient poussé, mais elles étaient restées ébouriffées. Son corps avait grossi, mais son bec n'avait pas diminué. Il avait toujours ce même petit cri plaintif et semblable au bégayement d'un chant. Il avait toujours ces mêmes longues pattes sautillantes. Enfin complétez vous-même le portrait, et imaginez toutes les disgrâces dont un oiseau fût-ce un pierrot, doit être accablé pour pouvoir s'appeler Crapouillet, sans que cela flatte le crapaud.

Tel était pourtant le nouvel inséparable de Claudin.

Nous devons ajouter à sa louange que, quoique guéri et quoique capable et maître de s'envoler, il n'avait pas déserté la ferme. On lui avait rendu la liberté, mais, comme l'avait prévu le bouvier, le moineau apprivoisé ne s'en était pas servi pour fuir ses bienfaiteurs. On pensera ce qu'on voudra de la fidélité de cet oiseau trouvé, mais toujours est-il que, depuis le jour où il s'était senti chaudement installé dans l'ouate que madame Yvonne avait extraite pour lui du voisinage de son cœur, notre pierrot s'était attaché à notre bouvier et à

notre fermière. En effet, tout mal venu qu'il était, il avait fini, au grand bonheur de Claudin, par intéresser madame Yvonne. Madame Yvonne s'était habituée à lui, et peu à peu elle s'était surprise à l'aimer et même à le gâter. A partir de ce moment, le paradis avait commencé pour l'oiseau.

Madame Yvonne l'avait si doucement caressé de sa main blanchette, elle l'avait si délicatement pansé en lui baignant l'aile dans de l'eau salée, elle lui avait si maternellement ouvert le bec pour y introduire du jaune d'œuf au bout d'une allumette prise dans la précieuse boîte qu'elle avait reçue le jour de sa fête, et dont elle avait cassé le bout soufré ; plus tard, pendant sa convalescence, madame Yvonne lui avait donné de si bonne brioche et de si excellent mouron ; Claudin, de son côté, lui avait apporté des champs en si grande variété de certaines herbes et de certains fruits sauvages dont le moineau est particulièrement friand ; il lui avait fourni de l'eau de source si fraîche ; enfin ses deux protecteurs avaient si généreusement sacrifié à sa cage et à son nid la meilleure place de la cuisine, c'est-à-dire l'angle de la f nêtre où le soleil du midi faisait chaque jour une longue étape, et, un beau matin, on lui avait si libéralement ouvert cage et fenêtre en lui disant : Va-t'en, si tu veux ! — que Crapouillet ne s'en était pas allé, se sentant retenu par son aile auprès de ceux qui la lui avaient guérie.

Nous nous trompons en disant qu'il ne s'en était pas allé. Il avait fait mieux, il était parti, avait fait un

tour de ciel et était revenu, le soir, passer la nuit dans sa cage. Insensiblement, à mesure que le printemps s'avançait, la promenade de Crapouillet s'était bien un peu allongée. Mais il ne s'était jamais permis de découcher. A la nuit close, il rentrait de lui-même à son logis de fils de fer, dont on laissait la porte ouverte ainsi que la fenêtre qu'on n'appela bientôt plus que la *fenêtre à Crapouillet*. Il prenait la clef des champs, mais il la rapportait dans sa cage.

Le jour donc, il courait, il volait, il sautait à droite et à gauche dans la basse-cour, sur le toit, il parcourait la ferme du haut en bas, il inspectait l'étable et l'écurie, il faisait connaissance dans le poulailler avec ses nouveaux amis les poussins, ou bien il allait faire des visites de politesse dans le bois à ses anciens amis les pierrots. Car Crapouillet était fidèle à ses deux patries, fidèle à la ferme et fidèle à la nature, fidèle au ciel et fidèle à sa cage. Les honneurs ne l'avaient pas corrompu. Il s'était attaché à Claudin et à madame Yvonne; mais ce n'était pas une raison pour qu'il oubliât son origine démocratique, et il n'était pas capable pour cela de briser ses relations de famille avec les faubouriens des arbres dont il était frère. Parce qu'il avait, le soir, bon gîte et bon lit, parce qu'il avait pignon sur basse-cour, ce n'était pas une raison pour qu'il prît des airs de pierrot parvenu, des façons de moineau qui a fait son chemin et des allures d'oiseau rare. Crapouillet était apprivoisé, mais il n'était pas asservi. Crapouillet était dans ses

meubles, mais il n'était pas prisonnier. Il était resté le bohême du ciel.

Il n'y avait dans sa vie qu'une chose de plus, c'était une cage et deux amitiés.

La cage n'avait rien de splendide, bien au contraire. Il fallait être un simple moineau pour s'y plaire. Retenue à l'embrasure de la croisée par une mauvaise ficelle attachée à un gros clou, elle était toute petite, toute de travers, toute rouge de rouille et n'avait aucune des commodités de la vie. On y eût cherché en vain le biscuit de mer, la graine en branche, la mangeoire, le perchoir et la bouteille de verre. Cette cage n'avait qu'un luxe, c'était une porte ouverte, c'est-à-dire la liberté!

Quant aux deux amitiés, celle de madame Yvonne et celle de Claudin, elles étaient ce qu'elles devaient être pour être durables avec un moineau. Elles n'étaient pas exigeantes. Elles laissaient Crapouillet maître de sa personne, et se bornaient à lui offrir l'hospitalité la plus patriarcale et la plus large.

Aussi, quand Crapouillet avait suffisamment fait acte de présence dans le voisinage, il s'orientait pour retrouver le champ de Claudin et il y arrivait tout droit. A partir de ce moment, il était tout à ses affections humaines et terrestres. Le moineau arrivait donc et se posait le plus gentiment du monde, — tout laid qu'il était, — tantôt sur les bœufs et tantôt sur le bouvier. Il y a des grâces qui résistent à tout, surtout quand elles ont des ailes. Ces ailes ont beau être grises et hérissées, quand elles

tressaillent de joie, quand elles battent doucement sur elles-mêmes et qu'elles conduisent à travers l'espace le cœur d'un moineau, on est touché malgré soi, on oublie leurs plumes et on ne voit plus que leur vol.

Quand midi, c'est-à-dire l'heure du dîner, sonnait au clocher du village, Crapouillet, en quelque lieu qu'il fût, qu'il fût près ou qu'il fût loin, qu'il fût au haut d'un arbre, au bord d'un toit, au bout d'un champ, à midi juste, au moment où l'heure achevait dans l'air sa dernière vibration et où tout le monde à la ferme se mettait à table, on entendait un coup de bec résonner à la croisée. C'était le moineau qui venait dîner. Claudin ouvrait la fenêtre, et ce dernier convive, que chacun connaissait déjà et qui ne se faisait jamais attendre, sautait sur sa cage, tout en filant un *cuic* amical et répété, qui, quoique peu varié, pouvait passer pour la bienvenue du ciel.

Le pierrot, après avoir poussé son cri, hochait la tête avec un gracieux mouvement de haut en bas, qui, à la rigueur, pouvait être un salut à l'adresse de la compagnie, et entrait. Il commençait par voleter à droite et à gauche, tantôt s'arrêtant sur les meubles, tantôt disparaissant pour un moment dans les intervalles des poutres du plafond où il allait picoter des raisins secs pendus en grappes nombreuses à côté des jambons et du petit salé; puis, ce premier plat dégusté pour se mettre en appétit, il venait prendre sa place à table sur l'épaule gauche de Claudin, et là il commençait son dîner. Il dînait comme peut dîner un

oiseau, si apprivoisé qu'il soit, c'est-à-dire que son ami Claudin réunissait dans sa main toutes les miettes du pain qu'on mangeait et tendait sa main à Crapouillet qui y donnait immédiatement force coups de bec. Quelquefois le convive ailé, pour épargner de la peine à Claudin, circulait de lui-même de place en place sur la table et faisait tout seul sa quête de mies de pain. Mais une chose était remarquable, c'est que jamais, au grand jamais, Crapouillet ne se posait sur une autre épaule que sur celle de Claudin, et — voilà le miracle que nous nous hâtons de divulguer! — sur celle de madame Yvonne. C'était également l'épaule gauche de la fermière que le pierrot affectionnait, mais nous craindrions d'affirmer qu'il y eût préméditation de sa part dans ce choix, et que ce fût le côté du cœur qui attirât particulièrement Crapouillet sur cette paire d'épaules gauches dont l'une était celle de la plus jolie des fermières, et l'autre celle du plus amoureux des bouviers. Voulait-il marier ainsi ces deux cœurs si éloignés l'un de l'autre, l'un étant le cœur d'une riche veuve et l'autre le cœur d'un humble orphelin? S'était-il aperçu, pendant que madame Yvonne et Claudin le soignaient, que la main de Claudin tremblait près de la main de madame Yvonne? Avait-il observé que madame Yvonne remarquait le tremblement et paraissait en sourire? Nous allons bien loin, n'est-ce pas? et nous devons bien vite répondre que nous n'en croyons rien; mais nous préférons nous taire sur ce point délicat, en nous bornant à livrer le fait tel quel aux ornithologistes philosophes, s'il s'en trouve qui veuillent bien

lire cette nouvelle que nous n'avons pas osé intituler *Etude de cœur à vol d'oiseau.*

Il va sans dire que ces allées et venues de Crapouillet, que notre humeur essentiellement poétique nous a fait tant soit peu idéaliser, ne s'accomplissaient pas sans quelques-unes de ces petites mésaventures fâcheuses dont la civilisation n'a jamais pu et ne pourra jamais corriger les oiseaux, même les mieux privés. Nous aurions bien voulu que le pierrot de Claudin ajoutât à toutes ses qualités cette rareté de comprendre tout ce qu'il y a de particulièrement respectable dans une salle à manger. Mais nous sommes forcé d'avouer, en historien fidèle, qu'il arrivait quelquefois, trop souvent même, qu'au milieu des stations sentimentales de Crapouillet sur l'épaule de la fermière, madame Yvonne s'écriait tout à coup : « Fi ! la vilaine bête ! »

Mais là encore, la toilette de la jeune veuve trouvait son compte. Ce grave accident n'était pour madame Yvonne qu'une occasion d'aller mettre un plus joli fichu.

On voudra sans doute savoir ce qu'au milieu de tout cela madame Yvonne pensait de son bouvier. Madame Yvonne se doutait-elle de la passion de Claudin ? Si elle s'en doutait, comment la tolérait-elle ? Ne nous sommes-nous pas laissé dire, au commencement de ce récit, qu'elle avait encouragé les hommages de maître Clément Raison ? Enfin madame Yvonne la jolie, madame Yvonne la riche, madame Yvonne la veuve pouvait-elle ne pas s'offenser d'un sentiment parti de si bas et se plaire à respirer cette fleur d'amour qui s'avisait de pousser pour

elle dans le fumier de son étable ? Graves questions, nous en convenons, mais questions pourtant plus faciles à résoudre qu'on ne croit, et à résoudre avec un mot. Madame Yvonne la veuve, la riche et la jolie, était aussi madame Yvonne la coquette. La passion de Claudin la flattait sans qu'elle eût l'air de s'en apercevoir. Et puis, Claudin était jeune et beau, ce qui fait brusquement monter un bouvier en grade. Et puis, elle était la marraine de Claudin. C'était presque la scène de Beaumarchais transportée du château dans le village. Madame Yvonne, c'était Rosine; Claudin, c'était Chérubin; — le *cuic* de Crapouillet, c'était la romance.

Cette coquetterie de la fermière pourra scandaliser nos lectrices, mais nous avons la certitude qu'elles ne l'accuseront pas d'invraisemblance. Il y a dans un sentiment silencieux et intime, d'où qu'il vienne, quelque chose de si séduisant pour le sexe féminin, qu'il se prive rarement du plaisir de le tolérer, sinon même de le savourer. Madame Yvonne se savait capable de charmer, et elle était fière de ses charmes discrets et trop méconnus par les amateurs de beautés charnues et rougeaudes qui l'entouraient. L'ex-pensionnaire de Fontenay trouvait donc tout naturel que, quoique devenue paysanne, on la regardât et on l'aimât, se regardant elle-même fort souvent et fort complaisamment dans son miroir. Or le miroir est aussi complimenteur et aussi menteur dans la ferme que dans le château. Il n'a pas besoin d'être encadré d'une riche bordure pour être consulté et écouté. Petit ou grand, il donne le même conseil à la Rosine du village

qu'à la Rosine du manoir. Le miroir d'une coquette peut être large comme la main, il peut n'être qu'un fragment de glace, il suffit toujours pour qu'elle s'y voie de la tête au cœur de ceux qui l'aiment. Il est infaillible, impeccable et irrésistible. Il peut être cassé, jamais il n'est brisé.

Son miroir conseillait donc à madame Yvonne de se laisser aimer par Claudin et par maître Clément à la fois. Claudin représentait pour elle l'adorateur naïf, et maître Clément l'adorateur civilisé et littéraire. L'amour du bouvier était pour elle un gros soupir timide, effarouché de sa propre audace, et sortant, comme un cri des champs et des bois, de la seule présence de madame Yvonne. Dans l'amour du fils du notaire, elle respirait l'encens extrafin du Parisien élégant. La passion de Claudin la flattait comme l'hommage d'un cœur, la galanterie de maître Clément comme l'hommage d'un cœur — et d'un gilet.

Elle considérait le bouvier comme son sujet et le Parisien comme sa conquête. Elle ne décourageait pas le premier et elle encourageait le second, estimant qu'il faut avoir deux cordes à son arc, surtout quand on a l'arc de Cupidon.

Ces deux amours se faisaient valoir l'un l'autre dans l'orgueil satisfait de la fermière. Ils se servaient d'antithèse. L'un ne s'était jamais exprimé que par je ne sais quel bonheur de contempler la fermière à la dérobée et de lui rendre le plus de services possible dans la ferme, que par des regards furtifs, des rougeurs subites et mille

nuances imperceptibles comme les bâtons tremblants que la main du bouvier dessinait sur le papier pendant sa leçon d'écriture. L'autre amour, au contraire, s'affichait tapageusement, adressait force compliments, pérorait et admirait tout haut, portait les couleurs de madame Yvonne et écrivait des billets doux d'une admirable calligraphie, surmontés de deux cœurs enflammés et enrichis de devises éloquentes, quoique imprimées.

Il y avait longtemps que madame Yvonne se savait l'objet des feux du Parisien, tandis qu'elle ne s'était réellement aperçu de l'incendie de Claudin que depuis peu de temps. Il avait fallu qu'une circonstance imprévue la rapprochât du bouvier, et cette circonstance, ç'avait été l'échange des soins qu'ils avaient tous deux prodigués au pierrot. Madame Yvonne ne s'était douté de la blessure de Claudin qu'en soignant celle de Crapouillet.

---

## VII

Nous n'avons pas besoin de dire qu'avec ses habitudes d'exactitude aux repas de la ferme, Crapouillet fut un des premiers arrivés au souper qui s'y donnait le jour de l'ouverture des grandes charrues.

Ce n'étaient pas seulement les amis du village et les serviteurs de la métairie qui, comme à la fête de la fermière, devaient en être les convives ; c'était un certain nombre de fermiers et de gros laboureurs des bourgs environnants, qui venaient célébrer ce beau jour chez la riche et hospitalière veuve. C'est, en effet, une habitude, dans ces pays à coutumes patriarcales, de se convier mutuellement lors de cette grande solennité quatriennale. On se prête ses bêtes et on se rend à tour de rôle les uns chez les autres pour vider les bouteilles et

boire à la santé de la moisson. La joie est dans l'air, on veut qu'elle soit aussi dans la maison. On chante, on plaisante, c'est à qui contera une aventure ou un commérage, c'est à qui aura le mot pour rire. Douce et sainte communion du travail! Après le labeur, après le long jour passé sur la glèbe, après les sueurs, après les peines, la réunion, le verre en main, des travailleurs de la terre accourus de plusieurs lieues à la ronde autour d'une table plus ou moins bien servie, mais servie de bon cœur. Il semble que le printemps fasse de tous les villages une famille, et que la charrue réunisse toutes les fermes avec son sillon. Il n'y a, pour ainsi dire, qu'un attelage, qu'un champ, qu'une moisson, et, en attendant la moisson, qu'un morceau de pain.

Maître Clément était naturellement un des invités de madame Yvonne.

Le fils du notaire ne jouissait pas dans le pays d'une immense popularité. Il n'avait pas ces façons franches, ces allures simples, ce parler cordial et naturel qui faisaient le fond du caractère et des mœurs de tous ces braves gens. Il avait renoncé au langage vendéen et l'avait remplacé par la plus irréprochable phraséologie. Il faisait de l'esprit, raillait sans cesse, se posait en orateur, et, au milieu de la rustique campagne où il vivait, prenait l'air dédaigneux d'une fleur de rhétorique encanaillée avec du patois.

En outre, il avait abdiqué le vêtement pittoresque de l'endroit. C'est pourquoi les rudes travailleurs de la campagne, qui se faisaient honneur d'arriver au repas de la

ferme avec leur large chapeau blanc de poussière et leurs guêtres noircies de la terre du sillon, ne rendirent que faiblement à maître Clément la poignée de main gantée de filoselle qu'il distribua comme une faveur à leurs durillons.

Néanmoins, malgré cette impopularité légitime, madame Yvonne crut devoir donner la place d'honneur à son soupirant en titre et le placer à sa droite. Grande distinction qui alla frapper au cœur, à l'autre bout de la table, le timide et ardent bouvier. En voyant maître Clément se pencher vers la fermière, lui parler bas, lui dire des choses qui la faisaient rougir et sourire, prendre en un mot vis-à-vis d'elle les attitudes et les familiarités de l'intimité la plus déclarée, Claudin pâlit et sentit un frisson de jalousie lui pénétrer jusque dans les os. Que n'aurait-il pas donné pour être à cette place, où se pavanait le Parisien! quel sacrifice lui aurait coûté pour sentir le pli de la robe de sa marraine, le frôlement de sa manche, le parfum de ses cheveux, et pour respirer son haleine en entendant sa voix! Sa vie entière lui eût paru peu de chose pour payer cette immense joie d'être devant tous le premier servi par la fermière. Quel bonheur de ne toucher qu'aux mets qu'elle préférait elle-même et de mettre ainsi une délicate déclaration dans chaque bouchée! Aussi l'infortuné Claudin, perdu au bas bout de la table, n'écoutait plus rien de la conversation générale qui bruissait à ses oreilles; il ne mangeait pas, il ne buvait pas; ils mesurait d'un regard douloureux la longueur de cette table qui le séparait de madame

Yvonne et qui lui rappelait la distance mise par Dieu entre elle et lui, — quand Crapouillet vint se poser sur son épaule, lui jasa tout bas quelque chose à l'oreille, puis s'envola, traversa la table par le milieu et alla tout droit se percher sur madame Yvonne. C'était son habitude ; mais ce jour-là, le bouvier eut un mouvement de joie plus vif encore que de coutume en voyant cet ami intime qu'il s'était fait chez le bon Dieu arriver dans un moment si opportun, et, pendant que son rival accaparait l'oreille droite de madame Yvonne, aller s'emparer de l'oreille gauche au nom de Claudin.

La conversation générale était fort animée. On causait de la future récolte, et chacun énumérait avec complaisance la quantité de gerbes qui devait encombrer sa grange ou le nombre de boisseaux de blé qu'il porterait à son moulin, si toutefois il n'arrivait pas quelque calamité et si l'Autise ne se mettait pas à faire des siennes et à sortir de son lit, comme elle en avait déjà eu la fantaisie deux ou trois fois.

Cependant, malgré la vivacité d'une causerie si palpitante d'intérêt, à l'aspect du moineau nouveau-venu et de ses faits et gestes, ce fut un cri de surprise dans l'assistance qui, composée de visiteurs venus de loin, n'avait pas encore vu ce spectacle véritablement étonnant et auquel les garçons de la ferme étaient seuls habitués. Maître Clément lui-même, qui n'avait pas dîné à la métairie depuis la fête de madame Yvonne, parut fort scandalisé de l'audace de cet intrus et fut le premier à en demander l'explication.

La fermière ne se fit pas prier. Elle émietta du pain dans sa main et la tendit à Crapouillet; puis, pendant que le pierrot mangeait, elle raconta toute l'histoire, le coup de fusil de maître Clément, la blessure du pierrot, le présent que lui en avait fait Claudin, le plaisir qu'elle avait pris peu à peu à guérir cette innocente petite bête, à la voir revivre, à l'habituer à sa société, à la sentir palpiter d'abord quand elle la touchait, puis se faire à son contact et à sa société, se rassurer, et enfin s'apprivoiser. Elle se complut dans le récit des attentions qu'elle et Claudin avaient eues pour Crapouillet, et parut, dans sa malicieuse coquetterie, assez satisfaite de voir que maître Clément donnait à son tour tous les signes du dépit et de la jalousie. Les femmes sont ainsi faites. Elle s'était aperçue de la pâleur de son filleul, et s'amusait maintenant à rétablir l'équilibre entre le Parisien et le bouvier en faisant basculer la jalousie d'un bout de la table à l'autre. Aussi, à la fin du récit de la fermière, le bouvier rayonnait et le Parisien était vert de rage; Claudin avait retrouvé l'appétit que maître Clément avait perdu; le fils du notaire, humilié dans son orgueil et dans sa supériorité, fixait sur Claudin un regard furieux; le bouvier dominait son rival avec la sérénité pacifique du triomphe et levait de temps en temps les yeux vers sa marraine, en bénissant dans le fond de son âme son cher Crapouillet, qui, à voir la tendre familiarité avec laquelle il picotait le creux de la main de madame Yvonne, semblait avoir le bec plein des baisers de Claudin.

La fermière n'oublia qu'un détail de l'histoire, ce fut la pincée d'ouate qu'elle avait empruntée à la neige de ses appas.

Cependant maître Clément voulut faire contre fortune bon cœur. Il n'était pas d'ailleurs homme à montrer du dépit. Il se considérait comme tellement au-dessus du bouvier qu'il ne pouvait admettre un moment qu'une telle concurrence fût sérieuse.

— Ainsi, belle dame, reprit-il en ricanant, c'est à moi que vous devez cet aimable Crapouillet. Un joli nom, ma foi! et digne du personnage.

— Comment! monsieur, reprit la fermière, à vous? mais pas du tout; c'est à Claudin.

— Ce miraculeux pierrot, poursuivit le Parisien en ricanant de plus belle, n'est-il pas le produit de ma chasse? N'est-ce pas votre serviteur qui lui a mis un grain de plomb, je me trompe, un grain de sel sur la queue dans le cimetière?

Malgré la finesse de ce sarcasme, ou plutôt à cause de sa finesse, personne n'en rit dans l'assistance, à l'exception du garde champêtre, qui était l'ami de maître Clément.

— Il n'était pas blessé à la queue, répondit la fermière, mais à l'aile.

Comme madame Yvonne venait de relever cette erreur qui dérangeait le mot de maître Clément, Crapouillet, qui en sa qualité de moineau digérait vite et bien, sauta de l'épaule de la fermière sur un jambonneau pendu

juste au-dessus du toupet écarlate du galant, et, quand il fut là, on vit tomber de la queue du pierrot quelque chose qui ressemblait furieusement au grain de sel de maître Clément.

C'était la réplique de Crapouillet. L'épigramme, sans être de sel attique, était terrible. Épigramme, disons-nous ; nous nous trompons. Il nous souvient d'avoir déjà eu l'occasion de signaler à l'indignation de nos lectrices ces petits accidents auxquels Crapouillet était sujet comme le commun des moineaux. Au fond donc son épigramme n'était peut-être que de l'impartialité.

Le Parisien porta brusquement la main à ses cheveux, et l'en retira avec la preuve écrite que Crapouillet avait voulu contribuer à la fertilité de ce magnifique plant de carottes.

Le jeune homme fit une grimace tragique. Le rire, cette fois, s'était emparé de la compagnie, mais un véritable rire homérique, le rire de la gaieté aiguisé par l'impopularité de celui qui en était l'objet. Madame Yvonne elle-même ne put se contenir plus longtemps ; elle se mit à rire comme tout le monde ; Claudin se mit à rire comme madame Yvonne, et Crapouillet, cherchant dans son répertoire sa note la plus triomphale, crut que le moment était venu de donner son *cuic* de poitrine.

Mais, quelques efforts que fît maître Clément pour retrouver son entrain et reprendre ses poses victorieuses

auprès de la fermière pendant le reste du repas, il était évident que cet affront l'avait vivement ému. Il rentra chez lui sans attendre la fin de la soirée, et ne reparut plus d'une semaine à la ferme.

Il avait juré de se venger.

---

## VIII

On sait comment l'esprit vient aux filles. C'est par le même sentier qu'il vient aux garçons, et ce sentier, dans lequel le cœur n'entre jamais autrement qu'en laisse, c'est l'amour.

Mais entendons-nous; il y a l'amour qui paralyse, annule et abrutit l'âme : c'est l'amour malheureux; et puis il y a l'amour qui l'exalte, la développe et l'épanouit : c'est l'amour heureux. Le même homme, se croyant aimé, fera des prodiges, qui, se croyant dédaigné, perdra une à une toutes ses facultés et ne fera rien qui vaille. L'amant heureux sent la force déborder de tous ses pores, son cœur se dilater et son esprit s'ouvrir. L'amant malheureux rend l'homme impuissant : qui sait

ce qui resterait à l'histoire des douze travaux d'Hercule si l'on brisait le fil imperceptible qui les rattache au rouet d'Omphale?

Donc Claudin était heureux, non parce qu'il se croyait aimé (l'excellent garçon n'envisageait même pas une telle bénédiction du ciel comme possible), mais parce qu'il avait la conviction que maître Clément n'était pas aimé. En amour, le bonheur qui se compose du malheur d'un rival est un des plus doux. Or la scène ridicule qui s'était passée au souper des grandes charrues avait à jamais enterré, Claudin l'espérait du moins, son redoutable concurrent. Le bouvier se rappelait sans cesse avec un inexprimable sentiment de bien-être intérieur la figure comique du fils du notaire au moment de la catastrophe, l'hilarité de toute la compagnie et l'éclat de rire charmant de madame Yvonne. Si naïf qu'il fût, Claudin en savait assez pour se dire qu'un galant dont on a ri est un homme mort, et, n'eût été la coquetterie incorrigible de madame Yvonne, le bouvier ne se serait pas trompé. Mais la fermière était si coquette qu'elle pouvait bien pardonner à son adorateur de l'avoir fait rire, ni plus ni moins que s'il l'eût fait pleurer. Cependant Claudin, dans son ivresse, ne raisonnait pas si avant, et il considérait son rival comme plus écrasé sous l'épigramme de Crapouillet que sous le plafond tout entier, s'il se fût écroulé sur le Parisien.

Claudin contenait en lui son bonheur; il le racontait aux échos, tout comme s'il se fût appelé Tityre ou Mélibée. Il était tout le jour aux champs, conduisant son atte-

jage homérique, et sa joie intime était telle qu'elle illuminait son mâle visage et donnait à ce valet de charrue, debout au milieu d'un nuage de poudres, de souffles et de fumées, la figure rayonnante de l'Apollon de la charrue. Il lui sembla même, — rien ne tourne l'âme à la rêverie comme l'amour, — que la nature profitait de cet instant où son être s'épanouissait pour lui donner un vague conseil, et que ce conseil c'était de s'instruire et de devenir une intelligence, lui qui n'était encore qu'une force. Il crut deviner que le ciel bleu, les arbres, les meules, les fleurs, les ravins, les prés, tout ce qui est le livre de Dieu, murmurait tout bas autour de lui : « Apprends à lire ! » et que le sillon, ligne sombre de ce livre, ajoutait : « Apprends à écrire ! »

Or, comme le professeur d'écriture et de lecture de Claudin c'était tout simplement sa marraine, il s'ensuivit que le bouvier, quand il rentrait le soir à la ferme, n'eut désormais rien de plus pressé que de prendre une plume, de l'encre et du papier, et d'apporter le tout à madame Yvonne en lui rappelant que c'était le moment de sa leçon. La fermière, occupée à coudre sous le manteau de la cheminée, se levait, venait s'asseoir à la table à côté de son filleul et passait une heure, en s'amusant beaucoup de la gaucherie de son élève, à conduire ses doigts sur le papier. Il fallut à Claudin toute la solidité de ses muscles pour ne pas défaillir en sentant la main de madame Yvonne se poser sur la sienne. Jamais, maintenant surtout qu'il était heureux, il n'avait pu triompher de cette émotion. Tout en écrivant, il regardait avec

un gros soupir l'index de madame Yvonne tendu sur le papier et où brillait l'anneau que la fermière avait échangé le jour de ses noces avec son défunt époux. Le vigoureux poignet de Claudin, fait aux cornes de ses bœufs, avait à peine la force de porter cette plume, et surtout cette main. Cependant le bouvier fit des progrès étonnants. Il passa rapidement des bâtons à l'alphabet, de l'alphabet aux mots, et des mots aux phrases. Son écriture était lourde, maladroite, grossière, mais lisible ; sa lecture était lente et difficile, mais claire ; si bien qu'au bout de peu de jours madame Yvonne lui dit :

— Maintenant, Claudin, tu peux écrire tout ce que tu voudras.

Claudin devint pourpre. Une idée d'une hardiesse effrayante venait de lui passer par l'esprit.

— Voyons un peu, reprit la fermière justement fière de son élève, ce que tu pourras faire tout seul ; écris sans modèle.

Claudin prit la plume, la plongea dans l'encrier, la posa sur le papier, puis, comme s'il eût eu peur, il la laissa tomber sur la table.

Madame Yvonne le regarda. Il suait à grosses gouttes.

— Lourdaud, va ! s'écria-t-elle, il faut donc encore que je t'aide !

Mais Claudin restait silencieux. Madame Yvonne prit la plume, la mouilla d'encre, la passa entre le pouce et l'index de son élève, lui installa carrément la main sur le papier, et, sans quitter le tuyau de la plume, elle en

suivit les mouvements difficiles pendant que le bouvier écrivait ces deux mots :

— J'vous aimons.

Quand Claudin arriva à la fin du second mot, il fut sur le point de tomber en syncope ; il n'osait relever les yeux sur sa marraine, qui, à demi inclinée au dossier de sa chaise, avait vu se développer lettre à lettre ce magnifique résultat de ses leçons.

Une autre femme se serait fâchée, une autre aurait chassé Claudin en lui défendant de jamais reparaître devant elle ; mais madame Yvonne réfléchit que chasser Claudin ce serait lui retirer son unique morceau de pain, et que d'ailleurs elle était quelque peu complice de l'amour de son filleul, ne l'ayant pas découragé dès le début. Elle se contenta donc de donner une petite tape sur la joue pâle du bouvier. En même temps, le sourire acéré de la coquette passa le bout de son dard au coin de sa lèvre. Elle voulut punir Claudin.

— Toujours la même faute ! fit-elle. Est-ce qu'on dit *j'vous aimons ?* Est-ce qu'on dit *j'vous ?*

Elle prit dans la poche de son tablier quelques petits papiers pliés en quatre et qui sentaient furieusement le billet doux, en choisit un, l'ouvrit devant Claudin et lui montra, au milieu d'une longue tirade que le bouvier n'eut pas le temps de lire, cette ligne superbement calligraphiée et accostée de trois points d'exclamation :

— Je vous aime ! ! !

— Regarde, dit madame Yvonne en mettant son doigt

successivement sur chaque mot, voilà comment ça s'écrit : Je — vous — aime. C'est trois mots.

Claudin jeta rapidement les yeux sur la signature du billet et frissonna. Il était de maître Clément.

---

## IX

Cette trop cruelle leçon de madame Yvonne frappa le bouvier jusqu'au fond de l'âme. C'est la destinée des amoureux de passer alternativement, et avec la rapidité du vent qui tourne, de la joie au désespoir. Aussi le présent chapitre trouve-t-il notre héros dans une vraie douleur. Il avait la preuve que maître Clément avait écrit à madame Yvonne non pas une, mais plusieurs lettres. Ces lettres, elle les avait reçues, elle les avait lues, elle les avait conservées, elle les portait sur elle, elle les savait peut-être même par cœur, puisqu'elle y avait si vite trouvé le mot qu'elle avait fait lire à Claudin. Ce terrible : Je vous aime! était resté en lettres de feu dans l'esprit du bouvier. Il en portait l'empreinte lumineuse dans sa prunelle, il en avait chaque trait gravé en lui, et, au milieu de sa douleur, dans les tortures de sa jalousie, il ne

pouvait s'empêcher d'admirer la beauté de l'anglaise de son rival. Il n'était pas seulement jaloux de l'homme, il était jaloux du mot, jaloux des lettres, des jambages, des pleins, des déliés et des trois points d'exclamation.

Si bien que le malheureux garçon sentit que toute sa vie était désormais brisée. Madame Yvonne aimant quelqu'un ou se laissant aimer par quelqu'un, c'était comme si on eût retiré à Claudin son but en ce monde, car son but c'était uniquement de faire tout son possible pour plaire à sa marraine. Il n'avait pas assurément l'ambition d'être aimé d'elle, mais il avait l'espoir qu'elle n'aimerait personne. Il vivait dans cette douce pensée que, madame Yvonne étant une beaucoup trop haute et trop puissante dame pour trouver un parti dans le bourg, ce cœur resterait toujours vacant, et qu'alors, personne n'y régnant, il lui serait peut-être permis de s'y faire une petite place, non dans le compartiment de l'amour, mais dans le modeste casier de la reconnaissance. C'est pour cela que Claudin tenait si bien la ferme ; c'est pour cela qu'il avait fait de la métairie ce qu'elle était, c'est-à-dire une des plus florissantes de tout le bocage ; c'est pour cela qu'il était toujours couché le dernier et levé le premier. L'amour silencieux du bouvier se traduisait en activité, en travail, en courage, en soins infatigables pour les intérêts de madame Yvonne. Ses journées ainsi comprises étaient un perpétuel aveu de sa flamme. En été, à l'époque de la moisson, pas une gerbe de perdue pour la grange; à l'époque de la vendange, pas une grappe de perdue pour le pressoir; jamais une bête qui pâtît; du

grain au colombier, du son au poulailler, du foin à l'étable et à l'écurie, la terre bien labourée, bien semée, bien cultivée et en bon rapport : c'était là la manière d'aimer de Claudin. Et vraiment cette manière en valait bien une autre. L'amour de Claudin faisait du bonheur autour de la fermière. Il ne parlait pas, mais il agissait. C'était une sorte de petite providence timide cachée dans la maison.

Claudin, simplement amoureux, avait l'œil à tout. Hélas! Claudin, jaloux, n'eut plus l'œil à rien. Ses journées devinrent une longue torture, ses nuits un interminable martyre. Que voulez-vous? il aimait; il aimait comme au village, c'est-à-dire qu'il aimait bien. Il continuait son service, mais il avait d'étranges distractions. Il servait parfois aux vaches le dîner des pourceaux et aux pourceaux le dîner des vaches. Il lui arrivait de faire faire à l'ânon des festins de prince et de laisser jeuner les deux chevaux; il alla jusqu'à donner du chenevis aux lapins; une vache mit bas sans qu'il fût là, trois poules disparurent, le lait manqua vingt-quatre heures dans la laiterie, et une génisse mourut sans baptême. Un nuage de tristesse et d'abandon couvrit la ferme. Claudin négligea ses bœufs. Claudin oublia Crapouillet.

Le triste bouvier laissait aller son attelage tout seul dans l'arpent. Il ne le dirigeait plus, il ne l'excitait plus. Il le laissait s'arrêter quand il voulait, et marcher quand il voulait. Il était tellement absorbé dans sa rêverie qu'il ne s'apercevait pas de la présence du pierrot et qu'il ne l'écoutait plus, à tel point qu'un jour l'impatience prit

Crapouillet et qu'il s'avisa de pincer du bec le bout de l'oreille inattentive de Claudin.

Mais rien n'y fit. Le bouvier ne sentait plus rien. Ce n'était plus qu'une machine dont le ressort brisé continue de fonctionner encore quelque temps avant de s'arrêter. Il regardait sans voir, il entendait sans comprendre, il marchait sans but, il se levait, il s'asseyait, il se couchait sur la terre sans savoir pourquoi. Il en avait perdu le boire et le manger. Il prétexta même la nécessité du travail forcé des grandes charrues pour rester toute la journée aux champs et ne plus prendre son repas à la ferme. Il ne voulait plus voir sa marraine. Il emportait le matin un morceau de pain, mais il n'y touchait ni pour lui ni pour Crapouillet. Il ne le mangeait pas et il ne l'émiettait pas. Du reste, l'honnête pierrot n'y comprenait plus rien. Un jour il avait paru à la fenêtre de la cuisine, il avait cherché des yeux Claudin : pas de Claudin. Il avait attendu. Claudin n'était pas venu. Il avait poussé et répété son cri. Claudin n'était pas venu. Il était allé se mettre en observation sur madame Yvonne. Claudin n'était pas venu. Alors il n'avait pas attendu le dessert, il s'était envolé, il avait cherché son ami aux alentours, il l'avait trouvé pleurant et ne mangeant pas, et, comme Crapouillet avait faim, il en avait été réduit à becqueter mélancoliquement un gros morceau de pain trempé de larmes.

Il y avait dans le champ de la ferme une grande meule de paille, couverte de son toit de gerbes entrelacées, et qui était l'ouvrage de Claudin. C'était à l'ombre de cette

meule, couché sur l'herbe, que le désolé bouvier passait ses journées. Il ne sortait de son immobilité de statue que pour dételer ses chevaux, ses bœufs et son taureau, quand il fallait les ramener à l'écurie. Il restait là, plongé dans un morne abattement, n'ayant plus de vivant en lui que les deux sentiments extrêmes du cœur humain, l'amour et la haine. Autant il adorait sa marraine, autant il haïssait son rival. Mais, comme il n'était pas inventif et qu'il n'était pas, ainsi que maître Clément, homme à chercher le moyen de satisfaire ni ses amours ni ses haines, il se contentait de son désespoir, et il n'avait plus que la force de désirer mourir. Hélas! oui, notre vigoureux Claudin, notre puissant laboureur, notre beau jeune homme, notre bon enfant, voilà où il en était! Lui, le pâtre naïf et aimant, qui répandait la vie autour de lui; lui, le semeur qui versait le grain aux champs; lui, le conducteur serein du sillon sous le ciel bleu!

Pour la première fois de sa vie, il regarda le soc de sa charrue d'un air découragé et comme se demandant : « Qu'est-ce que cela fait de bon? en quoi cela est-il utile? » Un soir, il vit passer le fossoyeur qui s'en revenait du cimetière, son outil sur l'épaule. Il regarda cette bêche luisante et sombre, et lui dit :

— A la bonne heure, toi! tu sers à quelque chose!

---

## X

A quelques jours de là, une après-midi, Claudin venait d'enlever le joug à ses bêtes fatiguées, et, couché derrière sa meule, il les regardait brouter les premières herbes d'avril sur la berge du chemin, quand il crut voir sortir de derrière un chêne qui faisait l'angle de son champ sur la route de l'autre côté de la ferme, le double canon d'un fusil de chasse. L'œil de Claudin étincela. Il n'y avait dans tout le village qu'un chasseur qui eût un fusil à deux coups. C'était maître Clément.

D'un regard ardent comme l'éclair qui brillait sur le canon de ce fusil, Claudin en calcula la direction et vit que le gibier qu'il visait n'était ni une grive, ni un merle, ni une caille, mais bien l'ami de la ferme, l'ami de la charrue, l'ami de madame Yvonne, l'ami de Claudin et

l'ennemi de maître Clément, Crapouillet en personne. Le pierrot, sans se douter du péril ni de l'honneur qu'on lui faisait de le prendre pour un gibier, volait tranquillement au-dessus des bœufs en sifflotant son cri printanier le plus nouveau. Le coup de fusil de maître Clément attendait évidemment, pour partir, que l'oiseau se posât quelque part. Ce temps d'arrêt permit à Claudin de se glisser le long de la meule, qui n'était éloignée du chêne que de quelques pas. Le Parisien, profondément attentif aux moindres mouvements du pierrot, un genou en terre et le fusil épaulé, n'entendit pas le bouvier, qui d'ailleurs marchait aussi légèrement avec ses sabots que s'il eût eu les petits pieds de sa marraine.

Claudin n'avait plus que deux ou trois pas à faire pour atteindre son rival. En ce moment, Crapouillet se posa sur la corne du taureau timonier. Maître Clément l'ajusta et appuya son doigt sur la gâchette. Claudin fit un bond, leva la main, la baissa, et la foudre s'abattit sur le fusil de maître Clément, dont le coup partit, et, détourné de sa direction primitive, alla frapper non le moineau, mais le taureau.

Le fils du notaire se releva furieux et se trouva face à face avec Claudin pâle et menaçant.

— Animal! s'écria maître Clément, qui est-ce qui t'a permis de toucher à mon fusil?

— La chasse est fermée, répondit froidement le bouvier.

— Je ne sais à quoi tient, reprit maître Clément en

levant la crosse de son fusil sur Claudin, que je ne t'étrille de la belle façon!

Claudin avait sa gaule à la main. Pour toute réponse, il la fit tournoyer autour de sa tête avec une telle rapidité que maître Clément se recula, et une lutte entre ces deux hommes allait peut-être s'engager, quand, à trois cents pas de maître Clément, un rugissement terrible se fit entendre. Le taureau, dont le plomb de maître Clément avait déchiré l'encolure, était devenu furieux à la vue de son sang, et, après avoir roulé quelque temps ses gros yeux autour de lui pour reconnaître d'où venait le coup, guidé par son instinct vindicatif, il venait d'apercevoir le fils du notaire.

Celui-ci, en se reculant devant la gaule de Claudin, s'était retourné. Il devint livide d'épouvante. Le taureau s'était élancé et arrivait droit sur lui, les cornes basses.

Le bouvier vit le danger que courait son rival. Encore quelques instants, et c'en était fait de maître Clément. Mais Claudin pensa que sa marraine aimait peut-être le Parisien, et il soupira.

— Votre second coup est-il chargé? demanda-t-il au Parisien.

— Oui.

— Eh bien! armez-le vite et tirez la bête au front, sinon vous êtes mort.

Mais le Parisien n'avait plus la tête à lui. Il tremblait de tous ses membres. Il laissa tomber son fusil à terre.

— Tes bêtes connaissent ta voix, dit-il à Claudin; sauve-moi!

— Il est trop tard, reprit le bouvier, le Baveux est furieux. Il a la tête basse. Il ne connaît plus personne.

— Au secours! s'écria le Parisien avec angoisse.

— Allons! cachez-vous derrière moi! dit Claudin, et, voyant que son rival restait immobile et cloué par la terreur, il passa brusquement devant lui et le couvrit de son corps.

Ce mouvement sauvait maître Clément, mais perdait le bouvier. C'était maintenant sur lui que venait le taureau. Claudin se rappela, dans cet instant suprême, qu'il avait souhaité la mort. La mort arrivait. Il la regarda venir en souriant.

Tout ceci s'était passé en moins de quelques secondes.

Tout à coup un cri retentit dans le champ. Toute la ferme, mise en émoi par le coup de fusil de maître Clément, était accourue, et, au moment où le taureau n'était plus qu'à une trentaine de pas du bouvier, une femme pâle tombait à genoux à l'autre extrémité du champ en s'écriant :

— Sauvez-le, mon Dieu!

Le bouvier entendit ce cri, leva les yeux et reconnut madame Yvonne. Alors une réflexion rapide l'inonda de joie. Pour lequel sa marraine implorait-elle la protection divine? C'était peut-être pour le Parisien, mais c'était peut-être aussi pour le bouvier.

Il y a des doutes qui sont de telles espérances qu'ils suffisent à vous rattacher brusquement à la vie. Un nouveau rayon de sa pensée montra à Claudin ma-

dame Yvonne à genoux devant lui et pour lui. Il voulut vivre.

D'un geste assuré, il avait ramassé l'arme de maître Clément. Il l'arma, mit un genou en terre et visa le taureau dans l'œil.

Le Baveux n'était plus qu'à deux ou trois pas.

Claudin pressa la détente, le coup partit, le taureau poussa un râle, s'affaissa sur lui-même et tomba. Il était mort!

— Sauvé! s'écria madame Yvonne en accourant.

— Pour lequel de nous deux avez-vous prié? lui demanda tout bas et en balbutiant le bouvier, pendant que le Parisien reprenait ses sens.

La fermière comprit que sa vie se décidait d'un mot si elle n'éludait pas la question de son filleul.

Elle se tut.

— Pour lequel? répéta doucement Claudin.

— Dieu le sait! répondit la fermière.

---

## XI

Assurément, sans se contenter de la réponse de la fermière, le lecteur va nous répéter ici la question de Claudin à madame Yvonne ; — Pour lequel des deux avait-elle prié?

Dieu le savait, pourrions-nous dire aussi. Mais nous ne nous dissimulons pas que ce serait là une fin de non-recevoir que nous n'avons guère le droit d'opposer sérieusement à une légitime curiosité. Dans un conte, Dieu est toujours Dieu, mais l'auteur est son prophète.

Donc, sans plus d'ambages, répondons franchement.

Madame Yvonne avait prié pour Claudin.

L'imprévu gouverne la vie. Quelqu'un qui, dans le secret de ce qu'éprouvait madame Yvonne à l'endroit de ses deux galants, lui aurait dit la veille que c'était

Claudin qu'elle préférait, l'aurait fort étonnée, et elle n'en aurait certes rien cru. La vanité flattée avait jusque-là parlé toute seule en elle, et avait tenu l'équilibre assez égal entre le bouvier et le Parisien. Mais lorsque, accourue au bruit du coup de fusil de maître Clément dans l'arpent de la ferme, elle vit le taureau furieux se précipiter sur Claudin, derrière lequel se tenait blotti le Parisien, il se passa en elle quelque chose de singulier. Elle sentit tout son sang refluer vers son cœur, et, malgré elle, sans savoir ce qu'elle faisait, sans savoir ce qu'elle pensait, elle tomba sur ses genoux et adressa une rapide prière au ciel pour le bouvier. Il y avait d'abord à cela une raison toute simple, c'est que le bouvier seul était menacé, puisque, Claudin tué, le secours des garçons de la ferme arrivait à temps au Parisien et le tirait d'affaire. Mais cette raison était-elle la seule? Craindre pour un homme, n'est-ce pas l'aimer? Prier pour un homme, n'est-ce pas l'aimer? Tomber à genoux en plein champ pour un homme, n'est-ce pas l'aimer? Lever les mains au ciel, en plein air, pour un homme, n'est-ce pas l'aimer? C'est de la charité chrétienne, si l'on veut, mais n'y a-t-il pas un tout petit peu d'amour dans cette charité-là, surtout quand on prie Dieu pour un beau jeune homme de dix-sept ans auquel on a appris à lire et à écrire, et avec qui on a eu plusieurs tête-à-tête au bord d'un nid, en tiers avec un oiseau et au printemps, saison délicate!

Madame Yvonne n'aimait pas Claudin cinq minutes avant de l'avoir vu en péril de mort. Son péril d'abord,

puis sa bravoure et son sang-froid, firent sur la coquette une grande impression qui dura bien toute une journée. Elle ne vit plus, douze heures durant, que la noble tête de l'adolescent, ses yeux resplendissants de confiance et d'énergie, sa taille fière, sa main robuste, son attitude calme et froide devant la mort. Mais, hélas! la nuit porte conseil, et, le lendemain, madame Yvonne avait réfléchi. A quoi cela pouvait-il la mener, d'aimer Claudin? Pouvait-elle épouser son bouvier? Evidemment il y avait là l'impossible. De telles distances ne se sautent pas comme un fossé dans la prairie. Avoir été élevée dans un pensionnat et se mésallier avec un garçon de charrue, c'est pousser la romance un peu trop loin. Rêver une chaumière et un cœur, c'est bon pour les rois qui épousent les bergères; mais, quand on a déjà la chaumière, le cœur ne suffit plus. Toutes ces réflexions, le plus simple bon sens les eût inspirées à bien des femmes moins entendues et moins maîtresses d'elles-mêmes que madame Yvonne. Mais la fermière avait en outre, dans sa coquetterie, une conseillère des plus calmes et des plus froides. Choisir Claudin, c'eût été évincer du coup maître Clément. Maître Clément n'était pas beau comme Claudin, il n'était pas brave comme Claudin, il avait eu peur quand Claudin avait été intrépide; mais maître Clément aimait aussi madame Yvonne, mais il avait *l'air distingué*, mais il était le fils du notaire, mais il était vêtu à la dernière mode, mais c'était un cavalier accompli pour la contredanse au bal du dimanche des villages environnants, mais sa cour faisait crever de dépit toutes

les fillettes du pays! Renoncez donc à cela tout de suite parce que vous avez eu un moment de crainte un peu plus tendre que vous ne vous y attendiez pour les jours de votre filleul et bouvier? Renoncez donc aux petits billets doux, au bonheur d'avoir pour soupirant le seul homme de tout le pays qui ait vu la capitale, le seul homme qui, dans le royaume des chapeaux ronds, porte un chapeau tuyau de poêle!

Et puis madame Yvonne avait aussi depuis longtemps dans le fin fond, non pas de son cœur, mais de son esprit, une espérance dont nous vous avons déjà soufflé mot et qui par moments lui parlait tout bas. Et, vous le savez, quand l'espérance parle, on la laisse dire. Madame Yvonne était bien élevée, elle savait broder, elle savait faire une révérence, elle savait recevoir, elle savait tenir une maison, elle savait causer, enfin elle avait quatre bonnes mille livres de revenu de sa ferme. Or, maître Clément était un futur notaire, il aurait un jour besoin d'une femme qui sût son monde et il courtisait madame Yvonne. Ici se dressait dans la pensée de la fermière un « pourquoi pas?... » qui lui chatouillait agréablement l'amour-propre, et dont elle n'arrêtait les points suspensifs qu'après le dernier mot d'un contrat de mariage.

En vérité, il eût été par trop difficile à cette demi-paysanne, qui s'était depuis longtemps bercée de toutes ces douces idées, de couper tout à coup la corde de l'escarpolette pour tomber lourdement dans les bras d'un bouvier. Mais, direz-vous, l'aimait-elle, oui ou non?

Oui et non. Comme homme, le bouvier lui plaisait plus que le Parisien ; comme cœur, elle faisait plus de cas de Claudin que de maître Clément. Mais madame Yvonne était de ces femmes qui savent se faire une raison. Elle avait tremblé pour la vie de son filleul, mais quelques heures de méditation avaient bien vite rappelé son imagination dans les limites du possible. Cependant elle n'était plus dans le même état de tranquillité à l'égard de Claudin. Elle avait senti entre elle et le bouvier le rayon mystérieux qui aimante les destinées, et reçu l'étincelle qui fait jeter le cri.

Oh! comme de son côté maître Clément aurait ri, s'il eût vu dans quel but secret madame Yvonne s'imposait de résister à l'amour de son filleul, et de quelle espérance la fermière se flattait en acceptant ses assiduités! Ce que notre notaire en herbe voulait, c'était tout simplement se faire à Oulmes une jolie maîtresse pour passer agréablement le temps jusqu'à la mort de son bonhomme de père, et jusqu'au moment où il pourrait aller s'acheter une charge à Paris et s'y marier. Il voulait devenir l'amant de la fermière, la garder tant qu'elle lui plairait, puis, quand il en serait fatigué, la planter là. Voilà pourquoi il faisait la cour à madame Yvonne. C'était, on le voit, pour le plus ordinaire de tous les motifs, c'est-à-dire pour le plus diamétralement opposé au bon.

Ce n'était cependant pas un homme ordinaire que le fils du notaire d'Oulmes. Il était entêté comme un Breton et rusé comme un Normand. Il était de plus vindi-

catif en diable. C'était un de ces cerveaux étroits où il n'y a de place que pour l'orgueil. Il poursuivait, sans désemparer, la possession de la chose, quelle qu'elle fût, dont il avait fait son but. Quand il avait une idée dans un coin de son crâne, elle y était rivée et clouée à jamais. Plus l'idée était petite et chétive, plus elle prenait ses aises dans la pensée de maître Clément. Or deux choses occupaient depuis quelque temps la pensée du Parisien, un caprice et une rancune, et celle-ci, quoique de moins ancienne date que le caprice, n'était ni moins vivace ni de moins belle venue. Le caprice, c'était madame Yvonne ; la rancune, — nous rougissons de le dire, mais nous devons la vérité à l'histoire, — c'était Crapouillet.

A la bonne raison que le fils du notaire avait déjà d'en vouloir au plus simple des oiseaux, et qui était la grave insulte dont le lecteur se souvient, il s'en joignait une toute récente. Claudin venait de sauver la vie au Parisien de la façon la plus généreuse, mais la plus humiliante, en présence de madame Yvonne. Maître Clément, en conséquence, avait pris en haine Claudin, qui était l'ami de Crapouillet. La rancune du fils du notaire, en tombant sur l'infortuné moineau, faisait donc d'une pierre deux coups. Elle le vengeait à la fois de l'offense reçue de Crapouillet et du service reçu de Claudin.

Pauvre Crapouillet ! Il ne se doutait pas qu'il s'était fait dans ce bas monde un ennemi mortel. Il ne se doutait pas qu'il pût y avoir sous la calotte des cieux un fils de notaire assez Corse pour avoir juré son malheur, et

un toupet assez olympien pour avoir une *vendetta* contre un oiseau.

Maître Clément avait cherché à tuer Crapouillet, il n'avait pas réussi ; mais, avec ce caractère-là, ce n'était que partie remise. Le Parisien médita longtemps et finit par s'arrêter à un projet qui lui sembla d'un machiavélisme suffisant.

---

## XII

Il n'y avait pas grand'chose de changé à la ferme vers le 5 de mai suivant, sinon que Claudin, dès le lendemain du jour où il avait si bravement protégé la vie du Parisien et la sienne, avait repris ses habitudes, son activité, son travail infatigable, sa place à table devant madame Yvonne et sa gaieté, à la grande satisfaction de toutes les bêtes et notamment de Crapouillet.

Un autre changement qui, nous l'espérons, n'intéressera pas moins le lecteur, c'est que ce jour-là le grand rosier des quatre saisons, qui tapissait le mur de la ferme, était en pleine floraison, les fleurettes du toit en plein épanouissement, le gazon de Mahon du verger en pleine éclosion, les ruches en plein miel, les poules en pleine couvée, et que maître Clément Raison venait

d'arriver de Fontenay à Oulmes en habit de nankin tout flambant neuf, portant de plus à la main une magnifique cage en cuivre de forme ovale, et dans cette cage un serin.

Le nankin nétait pas précisément de saison. Le matin était encore un peu bien frais et le soir un peu bien humide pour justifier ce déploiement d'étoffe jaune dont le Parisien avait jugé à propos de dorer ses charmes. Mais l'élégant Clément tenait à être mis à la mode de demain. Or, le nankin se porte en juin, et juin est le lendemain de mai; donc, maître Clément avait eu parfaitement raison de se faire couper par le premier tailleur de la ville un habit, un gilet et un pantalon de nankin, avec l'intention d'en donner l'étrenne à madame Yvonne. Si, au lieu de fouler la route d'Oulmes, maître Clément eût arpenté vêtu ainsi l'asphalte souveraine du boulevard de Gand, ou même le bitume plus provincial du boulevard Beaumarchais, nul doute qu'il n'eût eu au bout de peu de temps à ses trousses une meute de gamins chantant ses louanges; mais le fils du notaire était le seul exemplaire de la mode qui parût à Oulmes, et sa toilette y faisait la pluie et le beau temps.

Dans cet accoutrement, maître Clément n'était plus reconnaissable. Ce pantalon jaune, cet habit jaune, ce gilet jaune, cette chemise de foulard écru, c'est-à-dire jaune, ces moustaches et cette barbe safran (depuis quelque temps le Parisien avait jugé convenable de donner carrière à son poil follet), tout cela avait modifié du tout au tout le personnage. Si la *Physiologie du mariage*, de

notre grand Balzac, eût été publiée à cette époque, et qu'on y eût plongé maître Clément de la tête aux pieds, on ne l'en aurait pas retiré plus jaune.

Nous-mêmes qui, au début de ce récit, avions pris le fils du notaire pour un coq, nous sommes forcés d'en rabattre, et, si nous voulons lui trouver désormais un analogue dans le règne des oiseaux, il nous faut le comparer précisément au volatile qu'il portait triomphalement dans sa cage. Ressemblait-il au serin ou le serin lui ressemblait-il? Ce serait là le seul point à résoudre. Toujours est-il que maître Clément ainsi vêtu était un tout autre séducteur. On eût dit que la pensée qu'il avait eue de faire venir de Paris ce serin et cette cage lui avait dicté également sa commande de nankin chez son tailleur. Si, comme nous le supposons, cage et serin étaient destinés à un cadeau, et ce cadeau à madame Yvonne, il était impossible d'avoir mieux coordonné sa toilette avec son présent. Était-ce maître Clément qui avait déteint sur le serin ou le serin qui avait déteint sur maître Clément? Encore une fois, nous l'ignorons : tous deux étaient du même nankin. Il avait l'habit de son oiseau, et il était l'oiseau de son habit.

Nous avions pris à première vue le fils du notaire pour le coq du village. Nous en faisons humblement nos excuses au coq du clocher.

N'es-tu pas, ô coq! l'oiseau sacré et vénérable par excellence? Sentinelle avancée du jour, tu es l'aile du rayon et le chant de la lumière; tu es la vie dans la maison, le jour sur l'église, la liberté sur le drapeau, le matin vi-

vant dans la nuit ; tu es le sonneur de l'aube. Quand le ciel est encore noir, quand l'ombre est encore sur toutes les têtes, quand la tristesse, le deuil et le sommeil ferment encore tous les yeux, quand l'astre espéré et attendu est encore loin de nous perdu dans les profondeurs de l'horizon, toi, tu chantes déjà sa venue. Il y a sur la terre un œil qui s'ouvre, qui veille et qui reflète les lueurs de l'aurore au milieu même des ténèbres, c'est le tien. Tu entends venir le soleil, tu le suis à travers l'espace, tu le regardes fixement monter dans l'obscurité, et il y a longtemps que tu l'as vu quand l'aigle commence à le regarder.

Nous sommes donc ravis que la fantaisie ait passé dans la tête de maître Clément, pour lequel nous n'avons qu'une maigre estime, de s'habiller de nankin, et que son intention d'aller présenter ses hommages et sa cage à madame Yvonne le force à traverser, dans cette toilette, la place du village, et à faire amende honorable devant l'église, un serin à la main.

Le Parisien resta une grande heure chez la fermière. Quand il sortit de la ferme, il avait les mains vides.

Le soir, vers huit heures, lorsque Crapouillet rentra, il posa la patte, non sur le toit plat de son logis, mais sur un dôme. Il était déjà nuit close et la salle à manger était déserte. Crapouillet n'y voyait goutte, mais il sentit qu'il avait sous sa patte un autre plafond que le sien. Était-ce un raffinement de malice du fils du notaire? Il avait décroché le logis du moineau, et, le posant sur le rebord de la fenêtre, il l'avait remplacé par le domicile

de son serin, de manière que les barreaux des deux cages se touchaient. Crapouillet finit donc par trouver assez facilement son domicile et sa porte, et, comme il était très-fatigué, par s'y endormir en remettant probablement au lendemain l'explication de ce mystère.

Le lendemain, en ouvrant l'œil, ô stupeur! notre moineau vit tout à côté de sa cage, pendue à son propre clou, une autre cage habitée par un autre oiseau.

Autant sa cage était pauvre, autant celle-là était magnifique.

Elle était haute, large, spacieuse, arrondie en coupole, et les premiers rayons du soleil attachaient des paillettes lumineuses à chacun de ses barreaux du plus beau cuivre. A travers ces barreaux, Crapouillet aperçut toutes sortes d'objets nouveaux pour lui, une mangeoire également en cuivre et remplie jusqu'au bord de millet, un joli flacon en verre à oreillettes, attaché à un des barreaux et tout plein d'une eau limpide, un biscuit de mer du blanc le plus neigeux, un épi de graines, enfin un rond de brioche pendu avec une ficelle en face du biscuit. Au milieu, sur un perchoir à plusieurs étages, digne de tout le reste par son luxe et son poli, se tenait un oiseau d'or. Notre moineau, qui n'avait jamais vu de canarie, regarda le nouveau locataire de sa fenêtre avec tout l'étonnement dont un pierrot est capable. Qu'est-ce que c'était que ce plumage-là? D'où sortait ce vêtement magnifique? Jamais l'honnête ciel du village n'avait vu un élégant pareil. Qu'est-ce que c'était que ce monsieur? Crapouillet regarda le serin, puis la cage, puis son re-

gard revenait de la cage au serin. Quel appartement! quel luxe! qu'est-ce que cela voulait dire? d'où arrivait ce mobilier? d'où tombait cette maison parisienne avec escalier et porte cochère qui s'était bâtie en une nuit devant son grenier? Soudain le serin chanta. Le moineau, qui n'avait jamais modulé que son *cuic* monotone, écouta silencieusement la romance de cet oiseau de salon qui savait le piano. Crapouillet voulut échapper à ce spectacle et fuir dans les champs, mais une pluie battante était survenue, et la fenêtre, que la servante avait fermée la veille avant de se coucher, ne se rouvrit pas de la journée. Force fut donc au pierrot d'écouter son beau voisin, mais au moins il ne voulut plus le voir. Il mit sa tête sous son aile et se pelotonna tristement dans un coin de sa misérable cage. Le pauvre bohême était jaloux; il était jaloux d'un inconnu, d'un merveilleux, d'un oiseau rare, d'un prince indien.

La porte de la cage du serin était close, tandis que la sienne était ouverte. On tenait donc à ce nouveau venu plus qu'à lui, puisqu'on craignait qu'il ne s'envolât!

Nous ne savons si nous n'avons pas un peu trop précisé les impressions qui agitaient ce petit être; mais vraiment, si vous aviez vu comme son regard était voilé, quel singulier accent de reproche il y avait sous cette paupière, quelle mélancolie, quelle honte, quel sentiment de sa disgrâce et de sa pauvreté, et de sa cage si petite et si laide, quelle douleur de voir sa ferme et sa fenêtre partagées avec un autre évidemment préféré à lui par la fermière et par Claudin, quelle conscience de

son infériorité, de son aile grise, poudreuse et hérissée en présence de ce plumage, et de son bégaiement à côté de ce ramage, quelle amertume enfin de se comparer, lui, le moineau de l'air, des champs et de l'espace, à cet oiseau bourgeois, lui, le paysan, à ce Parisien, vous auriez peut-être cherché comme nous à rendre le langage muet de cet œil souffrant qui alla se cacher sous son aile, c'est-à-dire sous la souffrance.

Hélas! comme Claudin, Crapouillet avait un rival.

---

## XIII

La pluie qui avait retenu notre moineau dans sa cage continua pendant plusieurs jours.

Cependant le pierrot attendit un matin le moment où on ouvrit la fenêtre pour aérer la cuisine et s'envola. Où alla-t-il ? Il alla se percher sur un arbre, puis sur un autre, passant son temps sous les feuilles et ne cherchant plus à retrouver Claudin. Il en voulait apparemment au bouvier, et il y avait de quoi. Comment son protecteur, son camarade, son sauveur avait-il pu permettre l'installation de cet inconnu, uniquement parce qu'il était plus brillant et mieux élevé que lui ? Évidemment Claudin ne l'aimait plus. Il en voulait à madame Yvonne. Evidemment madame Yvonne l'avait oublié. Volage fermière ! volage bouvier !

Néanmoins, par un reste d'habitude, Crapouillet, qui chaque matin s'envolait et ne reparaissait plus à la ferme, rentrait chaque soir dans sa cage et y passait la nuit. Dormait-il? Oh! non. Quand un rayon de lune traversait la vitre, le pierrot, blotti dans son coin, levait sa paupière et regardait dormir le nouveau seigneur de sa croisée.

Claudin avait été, comme on le pense bien, le premier à remarquer la cage et le serin intronisés dans la maison par maître Clément. Malgré sa naïveté, le bouvier n'avait pas eu de peine à deviner qu'en faisant cela, le Parisien avait eu une mauvaise intention. Cependant il feignait de n'avoir rien vu. Il y aurait eu, à paraître souffrir de cela, quelque chose de puéril qui répugnait à la gravité du sentiment que le bouvier nourrissait pour sa marraine. Quoi qu'il en soit, nous croyons que le bouvier en souffrit. Sa gaieté, qui lui était revenue un moment, mais qui était le résultat d'une satisfaction de conscience plutôt que de cœur, disparut peu à peu et il redevint morose. L'attitude de madame Yvonne vis-à-vis de lui n'était pas de nature d'ailleurs à l'éclairer sur ce que sa marraine éprouvait à son endroit. Tantôt le bouvier se croyait préféré, en se rappelant son triomphe, son acte de courage et le cri de sa marraine devant le danger qu'il avait couru. Tantôt il croyait le contraire en voyant les manières froides et réservées que madame Yvonne semblait avoir adoptées dans ses rapports avec lui. Le présent de maître Clément accepté par la fermière anéantit de nouveau ses espérances. Son rival avait élevé cage contre cage. Madame Yvonne, oublieuse

et légère, s'était amourachée du serin, et c'était maintenant l'oiseau des îles qui avait toutes ses gâteries. Claudin le remarquait, il remarquait les disparitions de Crapouillet, et il voyait que madame Yvonne y faisait à peine attention. Claudin souffrit de tout cela. L'indifférence de sa marraine pour ce petit être, qui après tout était devenu entre eux un lien commun, lui fut pénible. On se récriera peut-être sur la sensibilité de notre héros. Bien des gens positifs trouveront qu'il n'y a pas là matière à souffrance. Qu'en savent-ils? Est-ce que les causes des souffrances sont scientifiquement classées? On met son cœur où on peut, dans un chien ou dans un oiseau, quand on n'en a pas le placement plus haut. Qu'est-ce, quand cet oiseau a été apprivoisé par la femme qu'on voudrait avoir le droit d'aimer en même temps que par vous, quand on le possède à deux, quand on l'aime à deux et quand il vous aime tous deux? Se partager de l'amour, c'est presque s'aimer.

Il y a des amoureux exigeants qui se contentent difficilement et à qui il faut beaucoup de choses pour être heureux. Claudin n'était pas de ceux-là. Ce petit rien qui se composait des allées et venues d'un moineau de son épaule sur celle de sa bien-aimée contenait pour lui un monde de joies. Il y avait dans ce simple coup d'aile un mystère intime qui le ravissait. C'était à la fois bien moins qu'un serrement de main, bien moins qu'un regard, bien moins qu'un mot, bien moins qu'un billet — et bien plus. Il y avait quelque chose de charmant et d'unique dans ce langage-là, c'était le silence ; il y avait dans ce lien un je

ne sais quoi d'imperceptible pour tout le monde et d'inattaquable pour la malveillance en même temps que de sensible pour le cœur. Illusion sans doute, mais enfin notre bouvier avait fait un nid dans son âme à cette illusion.

La cage de maître Clément troubla tout cela. Ce roman d'amour bâti dans l'air, timide comme un vœu, tremblant comme un soupir, honteux comme une fraude, ailé comme un rêve, et qui avait attaché sa confidence au cou du seul être créé par Dieu pour franchir vite les distances, s'évanouit. Claudin n'espéra plus. Avait-il raison? avait-il tort? Si madame Yvonne devait l'aimer, elle l'aimerait malgré tout. Hélas! vous ne savez donc pas que cela s'envole, l'illusion! L'espérance n'est que le doute apprivoisé.

Un matin Claudin, en regardant la cage de Crapouillet, vit du sang aux barreaux, du côté qui faisait face à la cage du serin.

Le lendemain le bouvier se leva de bonne heure, pendant que la croisée était encore fermée. Crapouillet était immobile et la tête encore sous l'aile; Claudin le prit et vit qu'il avait le bec tout ensanglanté, le tour des yeux déchiré et les paupières éraillées; ce qui est chez les oiseaux un signe de chagrin. Crapouillet parut remercier du regard son ami, mais, dès que la fenêtre fut ouverte, il s'envola et ne revint que le soir.

Claudin se leva de meilleur matin encore; il arriva sur la pointe du pied dans la salle à manger, il se cacha dans l'embrasure de la croisée, et, à la faible lueur du jour

qui commençait à poindre, il vit le moineau qui cherchait vainement à atteindre du bec son rival par les barreaux de sa cage, et qui, dans cette lutte, se déchirait la tête et laissait ses plumes et son sang aux nœuds du fil de fer.

Le bouvier ouvrit la fenêtre et le pierrot s'échappa comme la veille, bien que la pluie, qui durait depuis une quinzaine, couvrît au loin la campagne.

— Pauvre bête ! se dit Claudin — tout en se dirigeant vers l'écurie pour atteler la charrette et porter ses légumes à la ville — il faudra que j'ôte sa cage de là.

---

## XIV

D'Oulmes à Fontenay, il n'y a, si nous avons bonne mémoire, que cinq ou six lieues. On était un dimanche, et, comme c'est dimanche marché, il était dans les habitudes laborieuses du matinal Claudin de porter ce jour-là à la ville les produits de la ferme et de les vendre. Le dimanche donc, il attelait Jacquot à la charrette, donnait une belle botte de foin à la Grise pour qu'elle attendît patiemment son retour et ne s'ennuyât pas trop en son absence, puis il chargeait la charrette et partait. Il n'était jamais revenu à la ferme avant la brune.

En passant sur le vieux pont de l'Autise, qu'il lui fallait traverser, à trois lieues de la ferme, pour aller à Fontenay, Claudin fut effrayé de la hauteur des eaux. Les pluies continuelles de ces derniers temps en avaient tel-

lement haussé le niveau qu'elles avaient atteint les dernières limites de l'étiage et rasaient presque la voûte du pont. Claudin en conclut qu'il aurait à rentrer de meilleure heure que de coutume s'il ne voulait pas trouver le passage coupé par les eaux. Il était arrivé quelquefois à la rivière de sortir de son lit, mais il était rare qu'elle allât plus loin qu'une demi-lieue. C'était assez pour faire du tort au pays et pour rendre la route d'Oulmes impraticable du côté de la ville.

Claudin, tout en cheminant, calculait avec tristesse les dégâts qu'une inondation pouvait causer ; car Claudin était bon et pensait aux intérêts du pauvre monde. Heusement la ferme de madame Yvonne était trop loin de la rivière pour avoir rien à craindre, et le bouvier en vint bien vite à ne plus voir dans l'escapade imminente de la rivière qu'une bonne raison pour revenir bien vite au logis. Quoiqu'il souffrît près de madame Yvonne, il souffrait encore plus loin d'elle ; et puis (car Claudin songeait à tout) il voulait être de retour avant cet autre jaloux qui avait nom Crapouillet pour le voir venir de loin, enlever devant lui ses pénates et les transporter hors de la vue du serin.

Mais, malgré son impatience, Claudin fut forcé de rester au marché plus longtemps qu'il ne l'eût voulu. Il fallut qu'il attendît que ses primeurs s'écoulassent dans les paniers des ménagères de la ville, et les bonnes femmes n'avaient pas, pour se presser d'acheter, les mêmes raisons que Claudin pour se presser de vendre. En outre Claudin apportait la nouvelle du grossissement de l'Au-

tise. Il fallut qu'il répondît à toutes les questions, calmât les inquiétudes et fournît matière aux commérages. Bref, quand il eut expédié ses provisions, le soleil allait se coucher. La pluie avait cessé ; le temps était clair. Claudin remonta dans sa charrette, fouetta Jacquot et partit. En arrivant à quelque distance du pont, il trouva la route envahie par l'eau, et il fut forcé de faire un grand tour pour regagner le village.

Comme il entrait dans ce petit chemin creux à quelque distance duquel le lecteur a fait connaissance avec lui, il y a tout à l'heure six semaines, la nuit était tombée, la lune montait à l'horizon, et le bouvier craignait de ne pouvoir arriver à la ferme avant le coucher du moineau, quand une patte lui gratta familièrement l'épaule. C'était Crapouillet, qui reprit aussitôt son vol et se mit à précéder la charrette. Il la conduisit ainsi jusqu'à l'écurie, y entra avec Claudin, et, quand Jacquot fut dételé, il alla se percher sur le râtelier du second compartiment de l'écurie, occupé d'ordinaire par la Grise, en poussant un cri plus plaintif que de coutume. Claudin, étonné de ne pas entendre le hennissement dont la Grise saluait toujours son entrée dans l'écurie, passa dans le compartiment et le trouva vide. Le bouvier s'informa dans la ferme. On lui dit que madame Yvonne était partie avec maître Clément sur la Grise pour le bal de Benets, gros bourg situé à deux lieues d'Oulmes. Claudin tressaillit. En même temps il vit, posé sur l'entablement de la porte cavalière de la ferme et se détachant sur la clarté du ciel, Crapouillet qui agitait vivement ses deux ailes avec tous les efforts déses-

pérés d'un oiseau qui voudrait faire signe à un homme de le suivre. Lui faisait-il signe en effet, et Claudin vit-il ce signe? Peut-être bien, car il sortit aussitôt par la porte sur laquelle se tenait le pierrot. L'agitation du bouvier était extrême ; il avait un pressentiment sinistre. Il reprit précipitamment la route de Benets, toujours précédé par Crapouillet, qui voletait d'arbre en arbre devant lui, puis il gravit la colline qui domine le village du côté de l'Autise, et de là, à la faveur du clair de lune, il jeta un long regard sur la campagne et sur la rivière.

## XV

Cependant, à une heure de marche de la ferme, le sabot de la Grise battait de son trot robuste et régulier un chemin perdu dans l'ombre d'une double rangée d'ormes.

Claudin avait été parfaitement renseigné. La Grise avait en effet l'honneur de conduire au bal madame Yvonne et maître Clément, et ce n'était pas un poids trop fort pour la vigoureuse bête, bien que madame Yvonne, gracieusement assise sur son dos et étendant sa jambe fine jusque sur l'encolure de la Grise, gênât quelque peu les mouvements de la jument et la forçât parfois à courber la tête. Mais la Grise était bonne fille. Elle s'accommodait de tout. Qu'on fût un ou deux sur son dos, elle ne faisait pas l'addition. Elle avait l'allure aussi tranquille

que l'humeur, ce qui ne l'empêchait pas d'être une brave et forte jument normande bien découplée, et, quoiqu'un peu ronde, très-capable de désarçonner son homme si on l'eût malmenée. Mais Claudin l'avait habituée à la douceur. Elle avait toute sa vie ignoré le fouet et l'éperon, Claudin ayant pour système de faire obéir les bêtes sans employer la violence et de les conduire avec la voix. Or la Grise avait l'ouïe fine. Elle entendait juste, bien et de loin ; et, au moment où nous la rejoignons, à en juger par l'agitation de son oreille haute, ouverte et dressée au vent dans la direction de la rivière, elle devait écouter avec une certaine inquiétude un vague murmure qui glissait par intervalles à l'horizon.

Pendant que nous sommes en train de faire l'éloge de la Grise, profitons du moment pour ajouter que ce n'est pas notre faute si elle porte ce nom tant soit peu banal. Notre antipathie pour tout ce qui sent le commun nous eût fait vivement souhaiter que son patron Claudin l'eût dotée d'un nom qui eût un peu moins couru les chemins, mais c'eût été manquer à la tradition. Dans toute ferme où il y a une jument grise, pommelée ou non, cette jument s'appelle invariablement la Grise. C'est sa robe qui la nomme. En Vendée et ailleurs, il y a une Grise dans toutes les écuries, comme il y a un Baveux, un Mortagne, un Mon-Valet, un Noblet dans toutes les étables.

Madame Yvonne était sur la selle, et maître Clément sur la croupe. Soit galanterie, soit calcul, il avait voulu céder à sa belle compagne la place la plus commode pour elle — et pour lui.

La fermière occupait donc l'avant-train de la Grise, et le Parisien, quoique à l'arrière-train, dirigeait la jument et étendait ses bras de chaque côté de madame Yvonne, de manière à tenir la bride et un peu la taille.

S'il eût été midi, et non huit heures du soir, nous vous aurions raconté la toilette de madame Yvonne. Mais au clair de lune, on distingue mal les choses, surtout quand il s'agit de toilette et que le moindre détail est important. La fermière allait au bal, c'est tout dire. C'est dire qu'elle était pour le moins aussi pimpante que le jour de sa fête. Une vaste cape brune couvrait d'ailleurs ses atours et ses charmes. Tout ce qu'on voyait de son visage, c'était le bout de son joli minois encapuchonné par crainte des rhumes et du vent. Tout ce qu'on voyait de son corps, c'était le contour de ses jolies jambes, qui, mal protégées par une jupe courte, semblaient à tort, selon nous, avoir moins peur du vent que son visage.

Nous pouvons certifier à nos lectrices que, si nous eussions pu la voir, nous leur aurions détaillé la toilette de madame Yvonne depuis la première épingle jusqu'à la dernière. Mais, encore une fois, il fait nuit, et nous le regrettons, bien que, sur ce point, nous ne soyons peut-être pas tout à fait de l'avis de maître Clément.

Quoi qu'il en soit, en dépit de l'obscurité, c'était vraiment un tableau fait pour tenter le pinceau d'un peintre que cette gracieuse paysanne assise sur un cheval de ferme, emmaillottée et légère comme un enfant, et ayant pour contre-fort la silhouette pittoresque du chapeau, du nez et des jambes de maître Clément. Le Parisien balan-

çait ses longues bottes aux flancs de la Grise et ouvrait avec ses longs bras autour de la taille de madame Yvonne une parenthèse qui ne demandait qu'à se fermer. La lune, cet œil de la nuit qui voit tant de choses, avait de temps en temps la curiosité de regarder ce groupe champêtre du coin d'un nuage.

— Savez-vous bien, ma jolie prisonnière, fit le Parisien, qu'il faut que vous ayez furieusement confiance en moi pour vous être aventurée ainsi dans la campagne, en pleine nuit, avec mon amour en croupe?

— Et que voulez-vous que je craigne? N'êtes-vous pas un galant homme, monsieur Clément?

— Je suis surtout un homme galant, dit le Parisien en filant la voix, ce qui était chez lui signe qu'il se sentait de l'esprit.

— Ça, vous ne me l'apprenez pas.

— Savez-vous bien que j'ai connu à Paris une femme du monde qui n'a jamais consenti à monter en fiacre avec moi?

— Bah! Et pourquoi donc?

— Parce qu'elle se doutait que je prendrais le fiacre à l'heure.

— Eh bien!... après?...

— Après!... bon Dieu! Mais vous ne savez donc pas ce que c'est que de prendre un fiacre à l'heure quand on est avec une femme?

— Non.

— C'est qu'on veut courir la poste avec la femme.

L'éclat de rire satisfait dont maître Clément accompa-

gna cette saillie empêcha les deux causeurs d'entendre un sourd grondement qui parcourut le bord de la plaine comme un tonnerre lointain. La Grise dressa plus que jamais ses oreilles.

Maître Clément, voulant appuyer son amoureux exorde d'un commencement d'hostilités, ressèrra assez ses bras autour de la taille de sa compagne pour qu'elle s'en aperçût et fît un mouvement.

— Ah ! monsieur Clément, dit-elle, vous allez être sage, n'est-ce pas ? ou je ne danse pas avec vous de la soirée.

— C'est étonnant, reprit le Parisien, mais ce soir je me sens capable d'une foule de choses.

— De quoi donc ?

— Mais... de vous embrasser, par exemple.

En ce moment la Grise souffla avec anxiété. Le grondement lointain paraissait s'être rapproché et résonna de nouveau dans la nuit.

— Entendez-vous ce bruit ? interrogea madame Yvonne en prêtant l'oreille et en se tournant à demi vers son compagnon.

— Oh ! ce n'est rien, répondit le galant dont l'œil s'était extraordinairement allumé depuis quelques instants, c'est cette coureuse d'Autise qui s'est permis de sortir de son lit.

— Mais, dit la fermière, vous me faites peur. Il n'était pas question de ça ce matin.

— Peur ! ah bah ! Nous n'allons pas de ce côté-là. D'ailleurs l'Autise ne déborde jamais bien loin,

Le Parisien pressa de nouveau de ses bras la cape de la fermière.

— Monsieur Clément! s'écria madame Yvonne, je vous en prie, restez tranquille!

— Un baiser! soupira le Parisien.

— Non, certes!

— Je vous aime tant!

— Si vous m'aimez, respectez-moi.

— Rien qu'un seul et tout petit!

— Écoutez, monsieur, dit madame Yvonne du ton le plus sérieux, je vois qu'il faut que nous ayons une explication. Je ne vous avais jamais vu me parler comme vous faites. Vous vous méprenez sur mon compte. J'ai été mariée deux ans et je n'ai jamais trompé mon mari. Aujourd'hui je suis veuve, mais j'ai des principes. Certes, je conçois qu'on m'aime, et je crois que vous m'aimez...

— Comme je n'ai jamais aimé aucune femme, foi de mauvais sujet!

— Quittez ce ton, ou je descends de cheval!

— Vous ne descendrez que si je le veux bien, continua le Parisien en riant; vous êtes ma prisonnière pour tout de bon, et vous n'avez pas la taille encore assez fine pour me glisser entre les bras.

— Monsieur Clément, reprit la fermière gravement, vous ne m'aimez pas.

— Je vous adore.

— Les façons que vous avez maintenant seraient inconvenantes même de la part d'un mari.

— Aussi je ne veux pas l'être, par la sambleu ! s'écria notre Lovelace au grand pied.

A ce mot la fermière devint fort pâle.

— Monsieur, dit-elle, revenons à la ferme, s'il vous plaît. Je ne me sens pas bien.

— Aurai-je mon baiser ?

Comme le Parisien se penchait plus tendrement que jamais vers madame Yvonne, celle-ci resta tout à coup muette d'effroi. La ligne extrême de l'horizon s'était brusquement frangée d'une nappe blanche, qui, bien que fort éloignée encore, scintillait visiblement aux rayons de la lune. En même temps la Grise souffla plus fort, et les arbres de la plaine se courbèrent sous une brise fraîche qui roulait dans l'espace le long tumulte d'une marée montante.

— Grand Dieu ! s'écria madame Yvonne, l'inondation !

Maître Clément, comme tous les petits propriétaires campagnards, était bon cavalier. Il regarda derrière lui et vit que la plaine était complétement libre du côté du village. Il connaissait parfaitement le pays, et il savait qu'il n'était jamais arrivé à l'Autise de déborder assez pour se frayer une issue entre les coteaux qui la séparent d'Oulmes. Il savait donc qu'il pourrait, quand il le voudrait, tourner bride, et que la retraite était assurée. Le danger qui effrayait sa compagne le fit sourire, et, comme dans son trouble elle s'était rejetée en arrière, il lâcha la bride et l'embrassa.

Dans ce brusque mouvement, il serra vivement la

croupe de la jument et la talonna involontairement. La Grise bondit sous cette violence nouvelle pour elle, et, se sentant la bride lâche, effarée de la venue des eaux, elle partit au galop devant elle. Maître Clément ressaisit rapidement les rênes, mais d'une seule main, et il ralentit, quoique sans l'arrêter, l'allure de la jument.

— Laissez-vous aller dans mes bras, ma belle, et ne craignez rien, dit-il en pressant madame Yvonne sur sa poitrine avec sa main libre.

— Mais retournez donc vite chez nous! s'écria la fermière, nous n'avons que le temps.

— Promettez-moi d'être à moi!

— Jamais!

— Cette nuit même! je le veux! Prenez garde! vous êtes plus en mon pouvoir que vous ne croyez!

Madame Yvonne essaya de s'emparer des brides, mais maître Clément les tenait serrées comme dans un étau.

— Mais vous nous perdez tous les deux, monsieur! exclama la fermière. Dans un quart d'heure l'Autise sera ici!

Une inspiration de cinquième acte vint au Parisien. Il voulut profiter de la terreur de madame Yvonne, et, non sans avoir jeté un coup d'œil prudent derrière lui sur la route, il reprit d'une voix qui avait l'accent de Philippe dans *le Vampire :*

— Je sais que je vous perds, mais je me perds avec vous. Ah! vous ignorez ce que c'est que l'amour d'un homme comme moi! Je vous ai dit que ce soir j'étais capable de tout. Si vous ne voulez pas être à moi vivante,

je vous aurai morte. Choisissez : le lit de l'Autise ou le mien !

Maître Clément débita cette tirade d'un trait et avec emphase, comme s'il eût eu, au lieu de langue, un point d'exclamation dans la bouche.

— En vérité, s'écria la fermière indignée, vous jouez là, monsieur, une abominable et stupide comédie. Vous croyez m'effrayer, mais je sais bien que vous ne ferez pas ce que vous dites. Il n'y a pas longtemps que je vous ai vu en péril de mort, et je sais parfaitement que vous avez le bon sens de tenir à la vie. Ainsi, trêve de plaisanteries ! tournez bride. Il est temps encore !

Le Parisien, piqué au vif par le souvenir que rappelait madame Yvonne, saisit la fermière, et il allait se venger d'elle à sa manière, quand tout à coup il entendit derrière lui un formidable murmure, auquel se mêlaient les vibrations d'un tocsin lointain. La rivière, retenue jusqu'alors par les ondulations du terrain, venait d'apparaître brusquement à l'autre bout de la route. Maître Clément se retourna, et, changeant brusquement de visage, il lâcha la bride dans la main de madame Yvonne en s'écriant :

— Il n'est plus temps !

Cette fois le drame était si évident et si menaçant, que le mélodrame perdait la tête.

La fermière ne répondit à ce cri de stupeur qu'en s'emparant vigoureusement de la bride. Maîtresse de sa monture, elle reprit son sang-froid, et elle eut un accès d'énergie toute féminine. Elle sentit que c'était elle qui

était l'homme, en se voyant seule, devant un tel danger, avec ce misérable qui tout à l'heure lui prenait la taille, et qui maintenant se cramponnait presque à la selle.

Madame Yvonne arrêta la Grise, puis lui fit faire volte-face, et la jument, sous la direction de cette main bien connue, obéit docilement au mouvement.

Cependant la situation était des plus graves. L'Autise derrière eux, devant eux l'Autise. La nappe blanche, qui avait d'abord effrayé madame Yvonne, s'était insensiblement rapprochée et découpait maintenant sur l'obscurité du ciel une vaste marge liquide semée de loin en loin de touffes d'arbres qui ressemblaient à des îlots noirs. Devant la Grise, à une distance encore inappréciable pour le regard au milieu de cette nuit, une seconde nappe d'eau bordait l'horizon, en s'élargissant avec rapidité sur la plaine. Le seul passage qui fût encore libre, c'était un des côtés de la campagne vers lequel les deux bras de l'inondation, divisés par un plateau plus élevé, semblaient s'allonger pour se rejoindre. S'ils se rejoignaient, c'en était fait de madame Yvonne, de maître Clément et de la Grise. Plus d'issue; l'eau partout; la plaine devenait un lac immense. Ajoutez à l'horreur des eaux l'horreur des ténèbres, l'horreur de l'astre livide qui sortait de temps en temps des nuées pour éclairer, aux deux extrémités de l'horizon, le fil sinistre de ce double croissant d'écume. On eût dit les deux lames d'argent d'une paire de ciseaux géante coupant au loin les arbres échevelés.

Madame Yvonne n'hésita pas. Elle fit quitter la route

à la Grise, et la lança au galop par les champs en prenant la traverse, dans l'espoir de gagner de vitesse, s'il était possible, la marche et la réunion de la double marée de l'Autise. La courageuse bête semblait comprendre sa courageuse maîtresse et vouloir réaliser cette espérance. Elle enjambait les fossés, sautait les haies, escaladait les murs des enclos et dévorait le terrain, excitée à la fois par la main de madame Yvonne et par le ballottement inerte et saccadé des jambes du Parisien, dont la peur de la mort avait brusquement fait la poupée d'un cadavre.

La sueur et l'écume couvraient le poitrail et le flanc de la Grise. Les oreilles baissées, les naseaux fumants, la crinière dressée, le cou tendu, elle rasait à peine le sol de son sabot. La belle fermière, haletante et pâle, la tête découverte, le sein soulevé et fouetté par les bonds de sa petite croix d'or, mais solidement assise en selle, lâchait toute bride, et ses bras blancs, battus par les manches de sa cape, caressaient de leur nudité délicate l'encolure épaisse de la jument. A voir cette mignonne créature, droite, ferme et intrépide sur ce cheval lancé à fond de train et ayant derrière elle la figure anéantie et cramponnée de maître Clément, on eût dit la bravoure enlevant l'effroi en croupe. Il y avait dans la course nocturne de ce cheval, fuyant avec cet homme et cette femme, devant l'immense linceul vivant qui les poursuivait, quelque chose d'inexprimable. Ce groupe, dont tout à l'heure la lune dessinait le profil agreste sur le chemin, souffletait maintenant les arbres de son ombre

emportée et vertigineuse. Ces trois promeneurs trottant ensemble vers une guinguette de village avaient pris la silhouette frénétique d'un sauve-qui-peut de spectres, et l'honnête cheval de labour était devenu l'hippogriffe effaré d'une vision.

La Grise fit une bonne demi-lieue ainsi.

Par bonheur le vent tomba. La vitesse de la crue diminua; mais la lune se voila, la nuit devint plus profonde, et madame Yvonne en fut réduite à suivre le progrès des eaux par leur bruit.

Malgré la rapidité de la jument, ce bruit se rapprochait sensiblement. La fermière l'entendait à sa droite, elle l'entendait à sa gauche, elle l'entendait derrière elle. Un long et épais rideau de nuées couvrait la lune, et les ténèbres augmentaient à chaque minute. Madame Yvonne chercha à voir devant elle : impossible. Enfin le bruit se rapprocha tout à fait; la fermière perdit tout espoir. Par un instinct de femme, elle ne voulut pas voir ce qui allait se passer; elle ferma les yeux. Il y a des courages qui écrasent les forces humaines. Un vague frisson glaça la pauvre femme. Il lui sembla que le sentiment l'abandonnait, et elle se laissa emporter par la Grise en ramenant instinctivement encore ses petits pieds sous sa mantille. Cet évanouissement de sa volonté dura quelque temps. Par moments une goutte d'eau froide venait éclabousser le visage de la fermière.

Soudain le pas de la Grise devint un clapotement.

Madame Yvonne rouvrit les yeux et vit la sinistre réalité.

Les deux nappes liquides n'en faisaient plus qu'une, et l'eau montait. La jeune femme la sentit qui atteignait ses pieds. Elle frissonna et saisit la Grise par la crinière pour ne pas tomber. Bientôt, chose horrible, elle sentit les plis de sa cape se coller sur ses jambes comme le peignoir d'une baigneuse. Elle avait de l'eau jusqu'à la ceinture, et la Grise nageait.

Quant à maître Clément, il y avait longtemps déjà que ses jambes, serrées convulsivement aux flancs de la Grise, sondaient la profondeur de l'eau sous le ventre de la jument. Il regardait ce terrible spectacle d'un œil hagard.

Tout n'était pourtant pas encore perdu. La chute du vent avait calmé les eaux, et, par un nouveau bonheur, la Grise, au moment où elle avait été rejointe par l'inondation, venait d'entrer dans une vaste lande unie et se terminant par le coteau derrière lequel Oulmes était abrité. L'eau, ne rencontrant plus d'obstacle sur ce terrain, s'y était répandue sans violence comme dans un bassin, et, tant que la Grise aurait la force de se maintenir à la surface, il y avait espoir de salut. Le terrible danger, c'était l'obscurité profonde de la plaine. Madame Yvonne leva les yeux au ciel. Il était complétement couvert, et la lune ne devait pas reparaître de longtemps. Comment se diriger? où finissait ce désert liquide? où retrouver la terre ferme? Si madame Yvonne eût pu voir la colline, elle aurait gouverné la Grise de ce côté. Elle la laissa se diriger toute seule. Mais la jument, épuisée de tant d'efforts et du poids qu'elle portait en nageant, cherchait en vain à recueillir dans l'espace un souffle

d'air qui lui apportât l'odeur de l'écurie. L'eau, en couvrant le sol, avait noyé cette piste mystérieuse qui oriente l'intelligence de l'animal. La Grise haletait, levait ses naseaux, dressait ses oreilles, écoutait, aspirait. La solitude partout, l'abandon partout, l'obscurité partout. Çà et là des débris informes errants et flottants. Pas de barque, pas de secours. La Grise dérivait. Elle faisait évidemment fausse route, et s'éloignait du village au lieu de s'en rapprocher, car madame Yvonne n'entendait même plus le tocsin. Pas d'autre bruit que celui de l'eau. Rien qu'un immense murmure oscillant dans la nuit, et auquel se mêlait par instants le battement d'ailes et le cri plaintif d'un petit oiseau surpris sans doute, lui aussi, par l'inondation, et qui volait en cercle au-dessus de la tête de madame Yvonne.

La Grise s'enfonçait de plus en plus. Ses forces l'abandonnaient. Madame Yvonne recommanda son âme à Dieu.

Tout à coup la jument dressa ses oreilles avec une vivacité extraordinaire et parut changer de route. Quel était ce bruit qu'elle venait de surprendre? N'était-ce pas une voix humaine? Peu à peu ce bruit se précisa, et madame Yvonne, frissonnante, crut entendre ce cri lointain et comme épuisé raser la surface des eaux :

— La Grise!

La Grise hennit.

La jument avait, comme par miracle, retrouvé ses forces. La fermière, et derrière elle maître Clément, que cette subite espérance avait ranimé, écoutaient haletants

d'émotion. Il se passa un quart d'heure. L'appel mystérieux ne se renouvelait pas. Madame Yvonne pensa qu'elle avait été dupe d'une illusion. La jument elle-même agitait ses oreilles avec inquiétude et nageait toujours, mais en se ralentissant. Maître Clément, glacé et livide de toutes les lividités à la fois, poussa un soupir qui ressemblait à son dernier. La fermière, silencieuse, porta sa croix d'or à ses lèvres.

— La Grise ! répéta plus distinctement, mais avec plus d'effort encore, la même voix, qui s'était évidemment rapprochée.

En ce moment un clair rayon de lune perça les nuages et montra à madame Yvonne, à vingt brasses d'elle, fendant l'eau, pâle et ruisselante, la tête d'un nageur, qui, à la vue de la jument, cria pour la troisième fois :

— La Grise !

— Claudin ! exclama la fermière, c'est Claudin !

— C'est ce bon Claudin ! s'écria maître Clément.

Un long et ineffable hennissement de joie fut la réponse de la Grise, qui fit force de jambes vers son maître, et presque aussitôt une main vigoureuse saisit la bride de la jument.

C'était en effet le bouvier. Quand il était parti de la ferme, il y avait déjà trop longtemps que madame Yvonne et maître Clément l'avaient quittée pour qu'il pût espérer les rejoindre. Il ignorait à quelle distance du village ils pouvaient être ; il savait seulement, — et c'était là ce qui l'avait épouvanté, — que l'Autise avait débordé, et que, pour peu qu'elle allât se mêler à la Sèvre, la crue serait

extraordinaire et couperait toute retraite sur le bourg. Les horreurs d'une telle situation s'étaient aussitôt présentées à son esprit. Madame Yvonne surprise par l'inondation, seule avec un homme incapable de la sauver, au milieu de la nuit, voilà ce qu'il avait vu. A peine était-il sur le coteau où nous l'avons laissé, qu'il avait tout de suite mesuré l'énormité et l'imminence du péril. Il reconnut, à la marche de l'inondation, que l'Autise s'était en effet réunie à la Sèvre. Il tâcha d'entendre le trot de la Grise; il colla son oreille contre terre, il n'entendit rien. Il courut au village donner l'éveil; il fit sonner le tocsin, il demanda une barque; mais tous ces préparatifs demandaient du temps. Alors, désespéré, il était remonté sur la colline. L'eau avait envahi la plaine. Enfin, à force de regarder, il avait aperçu, se dessinant sur la blancheur des eaux, une forme noire et confuse qui ne flottait pas, mais qui se mouvait et dépassait la ligne de la nappe liquide. Ce n'était pas un débris, ce n'était pas un tronc d'arbre, c'était quelque chose de vivant. Il appela; sa voix se perdit dans la nuit. Etait-ce la Grise? était-ce madame Yvonne? Si c'était elle!... Claudin se dit que morte ou vivante, elle était là, quelque part dans cet abîme d'ombre et d'eau, luttant peut-être, peut-être engloutie, mais qu'elle était là! Claudin était excellent nageur. Vivante, il pouvait la sauver; morte, il mourrait avec elle, de la même mort, dans la même tombe. Le péril était immense : la mort de l'homme qui oserait se jeter dans ce lac terrible, si bon nageur qu'il fût, était presque sûre; mais qu'importait à Claudin? Il lui

sembla que le cadavre de madame Yvonne appelait le sien. Il regarda encore. Toujours cette forme noire et animée dans les ténèbres! Alors, sans même ôter ses vêtements, l'intrépide bouvier s'était jeté dans l'eau, se dirigeant vers le point noir, tantôt le perdant de vue, tantôt le revoyant, appelant de temps en temps la Grise, puis écoutant et nageant toujours désespérément en levant au-dessus des eaux ses mains, qui tâtonnaient dans l'inondation!

Enfin, son cri rencontra le hennissement de la Grise; il put arriver jusqu'à la bride de la jument. Il savait où retrouver la terre ferme, et, tandis que d'une main il dirigeait la Grise, de l'autre il continuait de nager. Par moments, il relevait la tête du côté de la fermière, et il lui disait:

— Courage, marraine!

Pendant le trajet qui séparait encore la jument du coteau, la lune éclaira, à quelque distance devant la Grise et voletant au-dessus d'elle, l'oiseau dont madame Yvonne avait entendu le cri au moment où elle se croyait perdue, et qui, tout moineau qu'il était, avait peut-être bien joué, dans ce petit déluge, son petit rôle de colombe.

---

## XVI

Justement, comme pour justifier cette ressemblance ambitieuse, l'inondation atteignait alors son plus haut point et commençait à décroître.

La Grise toucha terre et sortit de l'eau. Madame Yvonne, anéantie par tant d'émotions, s'évanouit, et elle serait tombée dans les bras de maître Clément, si Claudin ne l'eût soutenue sur la Grise tout en renversant de la croupe son indigne rival. Le Parisien, en se sentant sur le plancher des vaches de son village, eut une telle joie que, malgré le coup de poing de Claudin, il voulut l'embrasser :

— Ah ! Claudin, s'écria-t-il, encore toi qui me sauves la vie !

— Par-dessus le marché, cette fois-ci ! répondit le bouvier.

Et il accompagna cette réponse d'un tel regard, que maître Clément, quoique à moitié perclus de froid, de peur et de honte, retrouva pourtant ses jambes pour s'esquiver, et ne s'arrêta que dans son lit.

Claudin, resté seul avec madame Yvonne, fut un moment le sauveur le plus embarrassé du monde. Ils étaient tous deux ruisselants d'eau. Le village était encore assez loin; laisser madame Yvonne évanouie sans secours jusque-là, c'était impossible. Le bouvier fit la seule chose qu'il y eût à faire. Bien qu'il n'eût jamais osé effleurer, même du bout du doigt, la robe de sa marraine, il la souleva de la selle comme une plume, et l'emporta dans ses bras, en courant, jusqu'à une maisonnette, moins éloignée que le village, dont il voyait briller la lumière à travers les arbres. La Grise le suivit et arriva en même temps que lui devant la porte de la chaumière.

Claudin fut admirablement reçu par la pauvre famille qui l'habitait. Dans ces heures de danger public, toutes les portes sont ouvertes. En outre, madame Yvonne était connue et aimée dans tout le pays, à cause du bien qu'elle faisait et parce que, sans elle et sans sa ferme, il y aurait eu bien des cheminées dans le voisinage qui n'auraient jamais connu la fumée de la poule au pot. On alla chercher dans la chambre de la grand' mère une bouteille d'eau de Cologne couverte de poussière, et qui était restée cachetée depuis trente ans; on la déboucha; on la fit respirer à la fermière dont on frotta les tempes; puis, quand madame Yvonne fut revenue à elle, on alluma un grand feu de fagots et d'ajoncs secs,

et on ouvrit le vieux coffre peint qui contenait les nippes ; la grand'mère donna sa cape, la fille donna sa robe, la petite fille donna ses souliers neufs, et madame Yvonne, malgré sa pâleur, ne laissa pas de sourire de plaisir en voyant cet hommage rendu à ses pieds. Inutile de dire que Claudin reçut d'autres vêtements et un verre d'eau-de-vie, et que la Grise eut son picotin d'avoine et la seule couverture de l'écurie. Ces excellentes gens voulaient retenir la fermière à coucher. On avait déjà préparé le lit, mais madame Yvonne refusa et demanda qu'on sellât la Grise, voulant revenir bien vite à la ferme et rassurer son monde. Ajoutons que la fermière avait encore autre chose dans l'esprit.

Claudin, une lanterne à la main, aida sa marraine à se mettre en selle, et, quand elle y fut, il prit la Grise par la bride.

— Eh bien? qu'est-ce que tu fais? lui dit madame Yvonne. Monte donc!

— Où cela? balbutia le bouvier.

— Mais ici, donc! répondit madame Yvonne en tapant légèrement la croupe de la Grise.

— Derrière vous? oh non!

— Pourquoi?

— La place est prise.

— Tu vois bien qu'elle ne l'est plus.

— Oh si!

— Allons! Claudin, monte! reprit la fermière ; ça fera plaisir à la Grise — et à moi.

En disant ce dernier mot, la veuve avait un accent si

singulier que Claudin leva les yeux vers elle et crut voir qu'elle avait une larme sur la joue.

Un quart d'heure après, madame Yvonne, partie du village avec maître Clément, y rentrait avec Claudin.

Pendant la route, la belle veuve regarda avec des yeux mouillés de pleurs ces bons bras honnêtes qui, tout en l'entourant pour tenir la bride, n'osaient la presser, et ces mains tremblantes étendues devant elle. Alors, sans se retourner vers Claudin, muette, attendrie, émue d'une de ces émotions saintes qui inspirent l'âme, elle ôta de sa main mignonne son anneau de mariage et le passa au petit doigt du bouvier.

Claudin crut d'abord que sa marraine avait eu peur d'un faux pas de la Grise et cherchait un appui sur sa main. Mais il sentit qu'elle lui glissait sa bague au doigt, et, comme il tremblait et qu'il était naïf, il ne comprit pas encore très-bien.

---

## XVII

— Votre bras, Claudin, lui dit madame Yvonne, en descendant de cheval dans la cour de la ferme.

Le bouvier, que sa marraine avait toujours tutoyé et parfois rudoyé, resta interdit de cet accès de politesse. Alors madame Yvonne reprit :

— N'êtes-vous pas mon cavalier ?

Garçons et servantes, tout le monde était accouru à l'arrivée de madame Yvonne. On était dans une inquiétude mortelle sur son compte. Mais la fermière congédia tout le monde et donna à un des garçons l'ordre de conduire la Grise à l'écurie. Claudin, que cela regardait ordinairement, se troubla de plus en plus. Il ne reconnaissait plus sa marraine. Il vit qu'il avait au petit doigt l'anneau de mariage de madame Yvonne, et nous ne

savons ce qui se passa en lui, nous ne savons quelle révélation soudaine jaillit en même temps pour lui du silence et de l'attitude de madame Yvonne, mais ce petit doigt, ce petit doigt qui ne lui avait jamais rien dit, lui murmura alors quelque chose de si prodigieux, de si inattendu et de si céleste qu'il en fut épouvanté. Avait-il enfin compris ? Peut-être, car il se taisait et il chancelait.

Il conduisit, ou plutôt il suivit ainsi madame Yvonne jusqu'à la porte de sa chambre à coucher par l'escalier de la tourelle éclairée, comme au bon vieux temps, par une lampe à bec de cuivre pendue à la clef de voûte. Là il s'arrêta. Il regardait l'anneau de madame Yvonne, puis madame Yvonne, et il était blanc comme un linge. Pour un empire il ne serait pas allé plus loin. La chambre à coucher de sa marraine était pour lui un sanctuaire. Il n'en avait jamais vu que les fenêtres, les rideaux de percale blanche et la porte. Et encore ne les contemplait-il d'ordinaire qu'à la dérobée, tant cette chambre inconnue lui semblait je ne sais quoi de parfumé, de sacré, de silencieux et de pur. Jamais second étage n'a été trouvé plus inaccessible. C'était tout au plus si Claudin avait jamais osé rêver qu'il entrait là. Il eût craint que ce rêve de bouvier ne réveillât madame Yvonne avec ses sabots.

Brave Claudin! Après tout, il était en cela, comme sont les amoureux jeunes et innocents, réellement épris. L'asile où dort la femme aimée sans espoir est tellement muré pour le désir que la pensée s'arrête au seuil.

C'est là que tombent tous les voiles. Que de reflets mystérieux, que de poses ignorées flottent, pour ainsi dire, dans son ombre ! C'est là qu'est le miroir invisible qui voit tout, à qui le regard avoue ses péchés et le corps ses défauts. Oh ! la chambre à coucher d'une jolie femme ! quel confessionnal !

— Mais ouvrez-moi donc ! dit madame Yvonne à Claudin. N'êtes-vous pas mon mari ?

---

## XVIII

Ce qu'ils se dirent, cette nuit-là, de choses tendres et douces, assis tous deux devant l'âtre de cette chambrette, ce que Claudin, ivre et fou de joie, balbutia de paroles émues, ce que madame Yvonne murmura de timides aveux, ce que le bord du fichu de la jolie fermière reçut de chastes baisers et ce qu'elle n'osa en rendre à son amant qui, quoi qu'elle en eût dit, n'était pas encore tout à fait son mari, il faudrait un volume pour le raconter. Il y a des félicités sans bornes. Tous les enfantillages d'adoration de Claudin, les longs silences du bouvier et les longs regards de la fermière, l'extase et le ravissement du pauvre garçon, la douce et confiante sérénité de la charmante femme, comprenez tout cela, car nous ne vous le dirons pas. Notre conte n'en finirait

pas avec le bonheur de son héros. Madame Yvonne sentit qu'elle n'était plus coquette et Claudin ne fit pas une seule faute de français dans la conjugaison du verbe aimer. On parlait, on se taisait, on se contemplait. On laissa un moment s'éteindre la bougie et l'on se vit encore. La fermière, un peu pâlotte, un peu faible, un peu malade, mais tout heureuse, n'avait plus que la fièvre de l'âme. Claudin lui demandait à chaque instant comment elle se trouvait, et elle répondait qu'elle se trouvait bien. Il voulut la laisser reposer, elle refusa. Il voulut se retirer, elle refusa. Ils se tenaient embrassés, puis tout à coup elle le repoussait, et il tremblait d'être encore si près d'elle. Tout prenait un charme inattendu pour eux et surtout pour le bouvier. Il ne pouvait se faire à l'idée qu'il était bien dans cette chambre, et que toutes les choses qu'il voyait étaient à lui. Il ne savait pas au juste à quel titre il était là. Il avait voulu faire le feu lui-même, et il avait éprouvé un indicible bonheur à penser, tout en remuant le soufflet, qu'il était encore un peu en cela le serviteur de madame Yvonne. Quand la fermière lui demandait son flacon de sels, il n'osait pas l'aller prendre ou l'aller remettre sur la toilette de crainte de casser quelque chose, et il comprenait qu'il était encore un peu en cela le bouvier. Il appelait parfois madame Yvonne « ma marraine, » comme s'il eût été encore son filleul, et « ma femme » comme s'il eût été déjà son mari. Par instant, la fermière avait un brusque frisson, et il voulait aller chercher le médecin, mais madame Yvonne lui défendait de la quitter. Il ne se prononça pas un seul

mot du danger auquel Claudin avait miraculeusement arraché sa bien-aimée, on ne parla même pas de maître Clément, la reconnaissance et l'amour étaient si profonds dans le cœur de la fermière, l'amour et le respect étaient tels dans le cœur de Claudin qu'il y avait des minutes où le trop-plein de ces deux cœurs ne débordait qu'en monosyllabes. Madame Yvonne se souvenait qu'elle s'était aperçu un jour qu'elle aimait Claudin, et elle s'en voulait du temps perdu. Pourtant, dans toute cette nuit d'ivresse, on ne se tutoya pas une seule fois. Quand le jour parut dans la chambre, madame Yvonne se jeta au cou de Claudin et s'écria :

— Comme tu es beau !

Claudin regagna son grenier avec le soleil levant dans le cœur.

En passant devant la cuisine, un souvenir brusque l'assaillit. Dans son bonheur, il avait oublié de retirer de la fenêtre la cage de Crapouillet. Il y courut et il y trouva le moineau couché sur son dos, les deux pattes tendues, les ailes allongées, les paupières fermées, le bec brisé, la tête en sang.

Il était mort.

---

Il n'est pas de livre, petit ou grand, ambitieux ou modeste, drame ou conte, qui n'ait deux mots à dire au lecteur en particulier. Il est d'usage de faire des préfaces et de prédisposer ainsi les lecteurs à l'ordre d'idées ou d'impressions dans lequel on veut qu'ils entrent. Il serait peut-être plus normal que l'auteur laissât l'idée ou l'impression se produire toute seule dans les esprits et qu'il ne parlât qu'après son livre. Ces quelques pages, écrites au coin d'une table, auraient certainement pu se passer de préface comme d'appendice, si l'auteur de *Crapouillet* ne croyait devoir demander un instant la parole pour un fait personnel à Crapouillet.

Deux mots donc.

Dans ce conte il y a une histoire, une histoire vraie, une histoire qui s'est bel et bien passée, et qui aurait

pu fournir la matière d'un fait-Paris très-convenable.

Évidemment le lecteur va penser que, s'il y a dans notre récit une chose ou un personnage qui ne soit pas de fantaisie, ce doit être ou le paysage, ou le village, ou la ferme, ou la fermière, ou le fils du notaire, et nous sommes convaincu, sans qu'il nous ait fait sa confidence, qu'il s'est plus d'une fois récrié sur les faits et gestes de Crapouillet.

Eh bien ! Oulmes existe en effet en Vendée, et même il a l'honneur d'être marqué sur la carte de France ; mais nous ne l'avons pas vu et nous l'avons quelque peu imaginé. L'Autise coule en effet à trois lieues d'Oulmes ; mais nous craignons bien d'être chatouillé d'un remords à l'endroit de la réalité de notre paysage, et de n'avoir pas peint les lieux d'après nature. Nous ne garantissons pas qu'il y ait près d'Oulmes un chemin creux bordé de saules et qu'il y ait près de l'Autise une ou plusieurs collines. Ce n'est, après tout, qu'un détail pour un conte qui voyage avec un oiseau et qui voit les choses d'un peu haut. Quant à madame Yvonne, quant à Claudin, quant à maître Clément, nous donnons notre parole d'honneur que ce sont des figures dont notre imagination a fait tous les frais. Il n'y a dans notre récit qu'un personnage historique, c'est Crapouillet.

Voici son histoire, que nous avons peut-être un peu embellie, mais qui, on va le voir, avait un grand fond de réalité :

Vers la fin de l'année 1831, trois enfants, deux frères et une sœur, étaient assis dans un des parterres d'un

jardin de la rue Jean-Goujon. Le plus jeune avait deux ans, le second quatre ans, et l'aînée six ans. L'un creusa un petit trou dans la terre avec un couteau, l'autre prit deux morceaux de bois, les attacha transversalement avec un fil et en fit une croix grande comme un joujou. Puis la sœur déposa tristement dans le trou un pierrot mort. Un instant après, la cérémonie funèbre était terminée et la croix plantée sur la fosse. Il n'y manquait plus que cette épitaphe : Ci-gît Crapouillet.

Qu'était-ce donc que Crapouillet?

Un matin de cet été-là, en se promenant dans les Champs-Élysées, le père de ces trois enfants vit tomber d'un arbre un moineau trop faible et trop jeune encore pour s'envoler. Au même moment, un chat de gouttière, — terreur d'un toit voisin, — se jeta sur le moineau, le saisit par l'aile, et il allait le traiter comme une souris, quand le promeneur apparut brusquement au milieu de ce drame, fit fuir le traître, sauva l'orphelin, et, rentrant chez lui, rue Jean-Goujon, n° 9, le rapporta à ses enfants.

Vous entendez d'ici leurs cris de surprise à la vue du moineau, et leurs cris de compassion à la vue de son aile meurtrie. On le soigna, et, pour le soigner, tout le monde fut enfant, surtout le père.

On l'appela Crapouillet, par la raison que nous avons dite, parce qu'il était chétif et pauvre de mine, et qu'il se servait plus de ses pattes que de ses ailes. Bref, il était tel que nous l'avons peint. L'auteur de ces lignes ne l'a pas embelli ; dans tout son paysage, dans tout son

village et dans tout son conte, il n'y a que ce pierrot qui ait posé.

Il devint, dans la maison de la rue Jean-Goujon, aussi laid et aussi gentil qu'on l'a vu dans la ferme de madame Yvonne. Nous n'avons pas inventé la cage, nous n'avons pas inventé ses sorties et ses rentrées par la fenêtre, sa présence aux repas, ses stations sur l'épaule du maître de la maison ; nous n'en avons inventé ni les incidents ni les accidents, car jamais échine humaine ne fut plus crottée que cette épaule.

Et, pour préciser, voici comment les choses se passaient.

Le matin, le maître de la maison ouvrait la fenêtre, et, comme la cage n'était jamais fermée, Crapouillet s'envolait aussitôt et se jetait dans les immenses verdures des Champs-Élysées, où il passait toute sa journée, libre, mais ayant à la patte un fil invisible pour tout autre que pour Dieu. Le maître, de son côté, s'en allait rêver. A sept heures du soir, il rentrait chez lui. A cette heure-là, juste, un petit oiseau était posé sur la corniche de la maison d'en face, à l'endroit où est aujourd'hui le gymnase Amoroz. C'était Crapouillet qui attendait qu'on lui ouvrît la fenêtre du n° 9 pour venir dîner. C'est ce que faisait le maître du logis. Le pierrot entrait aussitôt, se perchait sur son épaule, y dînait, et quelquefois, hélas! y digérait. Puis, son dîner fait, la croisée se rouvrait, il repartait et ne revenait qu'à la nuit coucher dans sa cage.

Nous n'avons pas inventé sa vie, nous n'avons pas non plus inventé sa mort.

Un serin, introduit dans la maison, le rendit jaloux. Un matin, on le trouva mort dans sa cage de fil de fer, le bec ensanglanté. Il avait voulu atteindre son rival à travers les barreaux de sa prison. Les enfants le conduisirent à sa dernière demeure dans une plate-bande.

L'auteur de ces lignes est celui qui, il y a vingt-sept ans, mit une croix sur la tombe de Crapouillet. Peut-être trouvera-t-on qu'il devait ce conte sentimental à sa mémoire. Crapouillet avait, on en conviendra, tout ce qu'il faut pour faire un pierrot de roman.

FIN

# TABLE

—

La Chaise de paille. . . . . 1
Crapouillet . . . . , . . . . . 271

**Volumes parus et à paraître. — Format grand in-18, à 1 franc.**

vol.

**A. DE LAMARTINE.**
Les Confidences. . . 1
Nouv. Confidences. . 1
Touss. Louverture. . 1

**THÉOPH. GAUTIER**
Beaux-arts en Europe 2
Constantinople. . . 1
L'Art moderne. . . 1
Les Grotesques. . . 1

**GEORGE SAND**
Hist. de ma Vie. . 10
Mauprat. . . . . 1
Valentine. . . . . 1
Indiana. . . . . 1
Jeanne. . . . . 1
La Mare au Diable. . 1
La petite Fadette. . 1
Frsançois le Champi. 1
Teverino. . . . . 1
Consuelo. . . . . 3
Comt. de Rudolstadt 2
André. . . . . 1
Horace. . . . . 1
Jacques. . . . . 1
Lettres d'un voyag. 1
Lélia. . . . . 2
Lucrezia Floriani. . 1
Peche de M. Antoine 2
Le Piccinino. . . . 2
Meunier d'Angibault. 1
Simon. . . . . 1
La dern. Aldini . . 1
Secretaire intime. . 1

**GÉRARD DE NERVAL**
Le Bohême galante. 1
Le Marq. de Fayolle. 1
Les Filles du Feu. . 1

**EUGÈNE SCRIBE**
Théâtre (ouv. comp.) 20
Comédies. . . . . 3
Opéras . . . . . 2
Opéras comiques.. 5
Comédies-Vaudv.. 10
Nouvelles. . . . . 1
Historiettes et Prov. 1
Piquillo Alliaga. . . 3

**HENRY MURGER**
Dern. Rendez-vous. 1
Le Pays Latin. . . 1
Scènes de Campagne 1
Les Buveurs d'Eau. 1
Vacances de Camille. 1

**CUVILLIER-FLEURY**
Voyag. et Voyageurs. 1

**ALPHONSE KARR**
Les Femmes. . . . 1
Encore les Femmes. 1
Agathe et Cécile. . 1
Pr. hors de mon Jard. 1
Sous les Tilleuls. . 1
Voy. aut. de mon jard. 1
Poignée de Vérités.. 1
Pénélope normande. 1
Trois cents pages . 1
Soirées de St-Adresse 1

**Mme B. STOWE**
*Traduct. E. Forcade.*
Souvenirs heureux. . 3

**CH. NODIER (Trad.)**
Vicaire de Vakefield. 1

vol.

**LOUIS REYBAUD**
Jérôme Paturot . . 1
Paturot-République. 1
Dern. des Commis-Voyageurs. . . . 1
Le Coq du Clocher. 1
L'Indust. en Europe 1
Ce qu'on voit dans une rue. . . . . 1

**FRÉDÉRIC SOULIÉ.**
Mémoires du Diable. 2
Les Deux Cadavres. 1
Confession Générale. 2
Les Quatre Sœurs . 1
Au jour le jour . . 1
Marguerite. — Le Maître d'École. . 1
Le Banquier. — Eulalie Pontois. . . 1
Huit jours au Château 1
Si jeunesse savait . 2
Le port de Créteil. . 1
Le conseiller d'Etat. 1
Le Magnétiseur. . . 1
Un malheur complet 1
La Lionne . . . . 1
Les Drames inconnus 4
Le rue de Provence N° 3 . . 1

**Mme É. DE GIRARDIN**
Marguerite. . . . 1
Nouvelles. . . . . 1
Vicomte de Launay. 4
Marq. de Pontanges. 1
Poésies complètes. . 1
Cont. d'une v. Fille. 1

**ÉMILE AUGIER**
Poésies complètes. . 1

**F. PONSARD**
Etudes Antiques. . 1

**PAUL MEURICE**
Scènes du Foyer. . 1
Les Tyrans de Village 1

**CH. DE BERNARD**
Le Nœud gordien. . 1
Gerfaut. . . . . 1
Un homme sérieux. . 1
Les Ailes d'Icare . 1
Gentilhom. campagn. 2
Un Beau-Père. . . 2
Le Paravent . . . 1
L'Ecueil. . . . . 1

**HOFFMANN**
*Trad. Champfleury.*
Contes posthumes. . 1

**OSCAR DE VALLÉE**
Les Manieurs d'arg. 1

**ALEX. DUMAS FILS**
Avent. de 4 femmes. 1
La Vie à vingt ans. 1
Antonine. . . . . 1
Dame aux Camélias. 1
La Boîte d'Argent. . 1

**LOUIS BOUILHET**
Melæuis. . . . . 1

**JULES LECOMTE**
Poignard de Cristal.. 1

**X. MARMIER**
Au bord de la Newa 1
Les Drames intimes. 1

vol.

**J. AUTRAN**
Milianah. . . . . 1

**FRANCIS WEY**
Les Anglais chez eux 1

**PAUL DE MUSSET**
La Bavolette. . . . 1
Puylaurens. . . . 1

**CÉL. DE CHABRILLAN**
Les Voleurs d'Or. . . 1
La Sapho . . . . 1

**EDMOND TEXIER**
Amour et finance. . 1

**ACHIM D'ARNIM**
*Trad. T. Gautier fils.*
Contes bizarres. . . 1

**ARSÈNE HOUSSAYE**
Femmes c. elles sont 1
L'amour comme il est 1

**GÉNÉRAL DAUMAS**
Le grand Désert. . 1
Chevaux du Sahara. 1

**H. BLAZE DE BURY**
Musiciens contemp.. 1

**OCTAVE DIDIER**
Madame Georges. . 1

**FELIX MORNAND**
La Vie arabe. . . 1
Bernerette. . . . 1

**ADOLPHE ADAM**
Souv. d'un Musicien. 1

**J. DE LA MADELÈNE**
Les Ames en peine. 1

**ÉMILE SOUVESTRE**
Philos. sous les toits 1
Conf. d'un Ouvrier. 1
Au coin du Feu. . 1
Scèn. de la Vie intim. 1
Chroniq. de la Mer. 1
Dans la Prairie. . . 1
Les Clairières. . . 1
Sc. de la Chouannerie 1
Les derniers Paysans 1
Souv. d'un Vieillard. 1
Soirées de Meudon.. 1
Sc. et réc. des Alpes. 1
L'Echelle de Femm. 1
La Goutte d'eau. . 1
Sous les Filets . . 1
Le Foyer Breton. . 2
Contes et Nouvelles. 1
Les derniers Bretons 2

**LÉON GOZLAN**
Châteaux de France. 2
Notaire de Chantilly 1
Polydore Marasquin 1
Nuits du P.-Lachaise 1
Le Médecin du Pecq 1
Hist. de 130 femmes. 1
La famille Lambert. 1
La dern. Sœur Grise. 1

**THÉOPH. LAVALLÉE**
Histoire de Paris. . 2

**FÉLIX MAYNARD**
Journal d'une dame Anglaise. — De Delhi à Cawnpore. 1

**A. DE BRÉHAT**
Scènes de la Vie Contemporaine. . 1

vol.

**EDGAR POE**
*Trad. Ch. Baudelaire.*
Histoires extraordin. 1
Nouv. Hist. extraord. 1
Aventures d'Arthur Gordon Pym. . . 1

**CHARLES DICKENS**
*Traduction A. Pichot.*
Neveu de ma Tante. . 2
Contes de Noël . . 1

**A. VACQUERIE**
Profils et Grimaces. 1

**A. DE PONTMARTIN**
Contes et Nouvelles. 1
Mém. d'un Notaire. . 1
La fin du Procès. . 1
Contes d'un Planteur de chour. . . . 1
Pourquoi je reste à la Campagne. . . 1

**HENRI CONSCIENCE**
*Trad. Léon Wocquier.*
Scèn. de la Vie flam. 2
Le Fléau du Village. 1
Les Heures du soir. 1
Les Veillées flamand. 1
Le Démon de l'Argent 1
La Mère Job. . . . 1
L'Orpheline. . . . 1
Guerre des Paysans. 1

**PAUL DE MOLÉNES.**
Mém. d'un gentilh. du siècle dernier. 1

**STENDHAL (H. Beyle.)**
De l'Amour. . . . 1
Le Rouge et le Noir. 1
La Chartr. de Parme. 1

**MAX. RADIGUET**
Souv. de l'Amér. esp. 1

**PAUL FÉVAL**
Le Tueur de Tigres. 1
Les dernières Fées. 1

**MÉRY**
Les Nuits anglaises. 1
Une Hist. de Famille. 1
André Chénier. . . 1
Salons et Sout. de Paris 1
Les Nuits italiennes. 1

**GUST. FLAUBERT**
Madame Bovary. . . 2

**CHAMPFLEURY**
Les Excentriques. . 1
Avent. de Mlle Mariette 1
Le Réalisme. . . . 1
Prem. Beaux Jours. 1
Les Souffrances du profess. Delteil. . 1

**XAVIER AUBRYET**
La Femme de 25 ans. 1

**VICTOR DE LAPRADE**
Psyché. . . . . 1

**H. B. RÉVOIL (Trad.)**
Harems du N.-Monde. 1

**ROGER DE BEAUVOIR**
Chev. de St-Georges. 1
Avent. et Courtisanes 1
Histoires cavalières. 1

**GUSTAVE D'ALAUX**
Soulouq. et son Emp. 1

vol.

**F. VICTOR HUGO (Traducteur.)**
Sonn. de Shakspeare. 1

**AMÉDÉE PICHOT**
Les Poètes amoureux 1

**ÉMILE CARREY**
Huit jours sous l'Equateur. . . . . 1
Mets de la Savane. 1
Les Révoltés du Para 1
Récits de Kabylie. . 1

**CHARLES BARBARA**
Histoir. emouvantes. 1

**E. FROMENTIN**
Un Eté dans le Sahara 1

**XAVIER EYMA**
Les Peaux-Noires. . 1

**LA COMTESSE DASH**
Les Bals masqués. . 1
Le Jeu de la Reine. 1
La Chaîne d'Or. . 1

**MAX BUCHON**
En Province. . . . 1

**HILDEBRAND**
*Trad. Léon Wocquier*
Scè. de la Vie holland. 1

**AMÉDÉE ACHARD.**
Parisiennes et Provinciales. . . . 1
Brunes et Blondes. 1
Les dern. Marquises. 1
Les Femmes honnêtes 1

**A. DE BERNARD**
Le Portrait de la Marquise. . . . . 1

**CH. DE LA ROUNAT**
Comédie de l'Amour. 1

**MAX VALREY**
Marthe de Montbrun. 1

**A. DE MUSSET**
**GEORGE SAND**
**DE BALZAC etc.**
Le Tiroir du Diable. 1
Paris et les Parisiens 1
Parisiennes à Paris. 1

**ALBÉRIC SECOND**
A quoi tient l'Amour. 1

**Mme BRTON (Née Sarcon.)**
Le Bonheur impossib. 1

**NADAR**
Quand j'ét. Etudiant. 1

**ÉMILIE CARLEN**
Trad. M. Souvestre.
Deux Jeunes Femmes 1

**LOUIS ULBACH**
Les Secrets du Diable 1

**VALOIS DE FORVILLE**
Le Marq. de Pazaval 1

**F. HUGONNET**
Souvenirs d'un Chef de Bureau Arabe. 1

**JULES SANDEAU.**
Sacs et Parchemins. 1

**LOUIS DE CARNÉ**
Drame s. la Terreur. 1

PARIS.— TYP MORRIS ET COMP., RUE AMELOT, 64.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottaw
Date Due

a39003 002484201b

CE PQ 2277
.H8C4 1859
COO HUGO, CHARLE CHAISE DE
ACC# 1401662